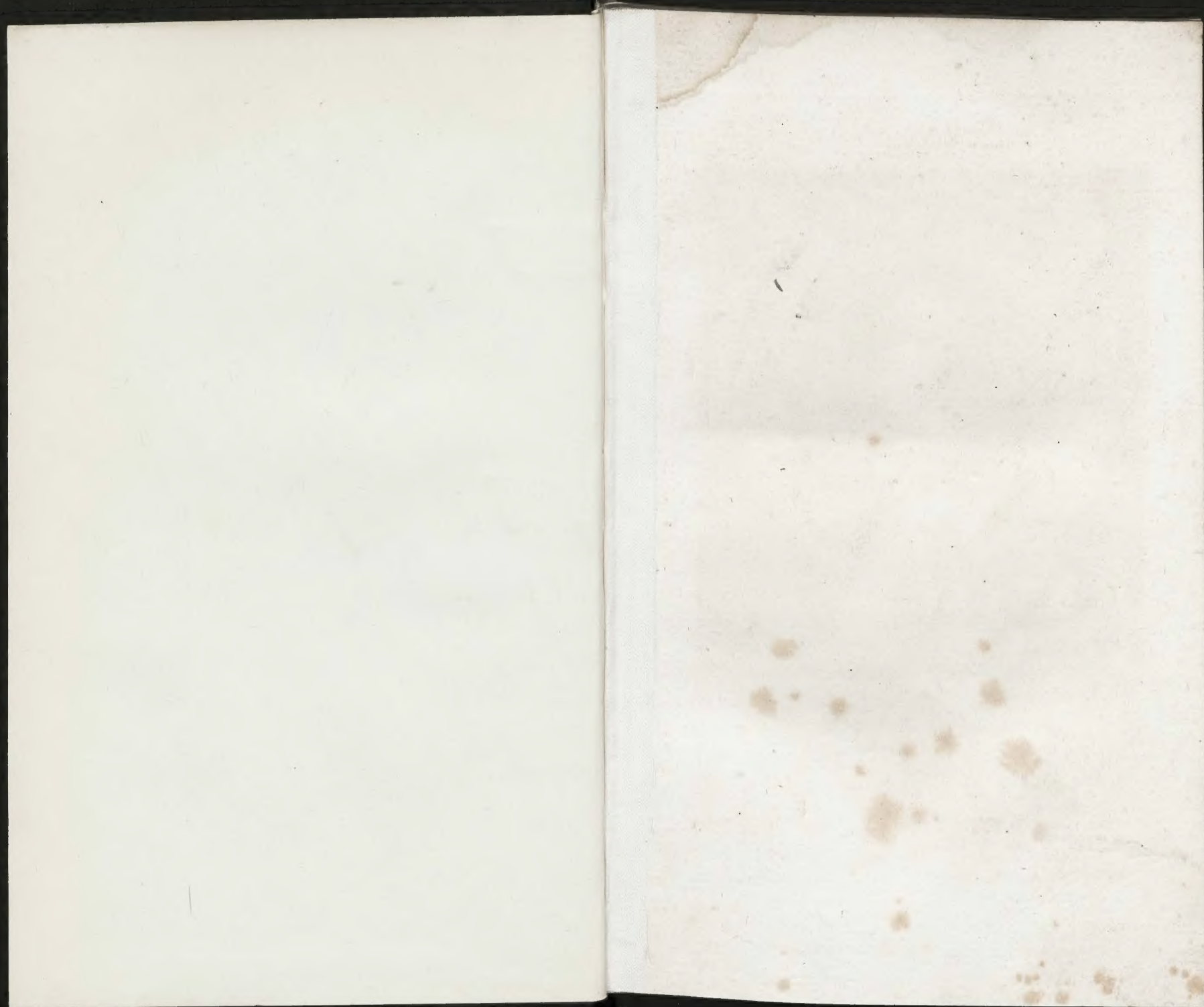


Ue 4514

001268297



№: Ue 4514 (J. 1).





Les Campagnes
Du Feldmaréchal
COMTE DE SOUWOROW
RYMNIKSKI.

Par

Frederic Anthing.
Traduit de l'Allemand par
 M^e. de Serionne
Membre de plusieurs Academies

Avec des planches.

I. Volume.

A Gotha. 1799.

Epître dédicatoire.

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE
C A T H E R I N E II.
AUTOCRATRICE DE TOUTES
LES RUSSIES.

MADAME!

Je n'oserais pas prendre la respectueuse liberté de mettre aux pieds de votre Majesté Imperiale l'ouvrage que j'ai l'honneur de lui offrir, s'il ne présentait le tableau, des victoires d'un héros qui a servi son pays d'une manière assez éclatante pour acquérir des titres à la bienveillance particulière de votre Majesté Impériale et à l'estime universelle.

A ij

Que



Que votre Majesté Imperiale daigne
jetter un regard de bonté sur mon essai!
C'est un récit simple, mais fidèle, d'ex-
ploits qui attirent l'attention et l'admira-
tion de l'Europe. Ils transmettront à la
postérité la plus reculée, avec le nom du
héros, la gloire des armes victorieuses
de la Russie sous le regne memorable de
son immortelle souveraine.

Je suis avec le plus profond respect,

de votre Majesté Imperiale

Le très humble, très soumis et
très obeissant Serviteur
Frédéric Anthing.

à Varsovie

le 20. Novembre 1795.

AU



AU LECTEUR.

Je présente au Lecteur un essai historique
sur les campagnes d'un homme dont le
nom redouté à la Porte, et admiré en tous
lieux, est depuis longtems classé parmi les
premiers héros du Nord, et qui a immorta-
lisé la gloire des braves armées Russes.

J'aurais différé la publication de cet
ouvrage, qui était d'abord destiné à parai-
tre plus tard, mais je me suis fait un devoir

A iij

d'en

d'en accélérer l'édition, pour satisfaire aux instances d'une foule de personnes qui révérent M. le Feld-Maréchal-Général comte de Suworow.

Je souhaite que mon essai soit favorablement accueilli, et que mon lecteur trouve autant de plaisir à lire ces mémoires, que j'en ai eu moi même à les écrire.

AVANT-



AVANT-PROPOS.

Le hazard voulut qu'en passant par Cherson pour aller à Constantinople j'eus le bonheur de faire la connoissance particulière de Monseigneur le Comte de Suworow, et de passer quelques mois chez lui. Un de mes soins les plus importans fut de profiter de ces momens agréables et de l'occasion de rassembler des relations authentiques touchant les circonstances les plus intéressantes de ses victoires glorieuses, et je les recueillis en effet tant de la bouche de quelques personnes de la suite, qui avoient assisté à la plupart des actions, que de la sienne propre ; en suite quant aux détails particuliers des faits, je les confrontai avec les rapports officiels d'après les quels je les vérifiai.

Quelqu' intéressant qu'il soit d'avoir une histoire complète de la personne et de la vie privée d'un homme qui s'est acquis une réputation si générale, et d'en

A iv

con-

connoître même jusqu'à la plus petite circonstance, cependant il seroit contre mon but d'entrer là dessus dans de plus grands détails, et je me borne à l'essentiel, dont je me crois obligé de rendre compte.

La famille des Suworow est d'une noblesse suédoise. Les premiers de ce nom s'établirent il y a 120 ans en Russie, firent la guerre contre les Tartares et les Polonois et reçurent en gratification des Czars de ce tems là, des fonds de terre et des payfans.

Basile Suworow, père du Comte, étoit filleul de Pierre premier; il étoit renommé comme un grand politique, avoit des connoissances fort étendues et mourut Général ou Chef et Sénateur.

Alexandre Basilowitsch Suworow, le héros de cet ouvrage naquit en 1730. Son père vouloit d'abord le destiner à la robe: mais son penchant lui fit choisir l'état militaire et sa destinée fut dès lors de commander des armées et de porter le baton de Maréchal.

D'après la coutume du pays il fut inscrit aux Gardes de bonne heure, c'est-à-dire à l'âge de 12 ans.

Il resta toutefois à la maison paternelle; *) dès sa jeunesse il aima les sciences; il lisoit avec plaisir Cornelius Nepos, les histoires de Turenne et de Montécuculi; César et Charles 12 surtout étoient les héros qu'il admiroit le plus et dont il chercha depuis à imiter la promptitude et l'intrépidité. L'histoire et la philosophie avoient infiniment d'attraits pour lui; il étudia la première dans Rollin et Hubner et la seconde dans Wolf et Leibnitz. Il connoit une grande quantité de langues; il parle et écrit l'allemand et le françois aussi couramment que si l'un et l'autre étoient sa langue maternelle. Il est assez familier avec l'italien, le moldave, le polonois et même le turc, et il entend la langue de tous ceux dont il s'est si souvent montré le vainqueur.

En 1774 il épousa Barbe Isanowna, Princesse Proforowski, fille du Général en Chef Prince Ivan Proforowski. Il en eut deux enfans qui vivent encore. Natalia, Comtesse Suworow, qui vient d'épouser le Général Comte Nicolai Zoubow; et le fils Arcadie, âgé de 11 ans, jeune homme vif qui donne beaucoup d'esperances, et qui est Lieutenant de la Garde Brobrachenkienne.

A v

Mal-

*) Une vie de ce Général publiée il y a quelque tems à Vienne sous le titre; le recit de son éducation et des années de sa jeunesse, renferme beaucoup d'inexactitudes et de faits controuvés.

Malgré son âge, ses voyages considérables et en partie très pénibles faits pour le service (et qu'en somme l'on évalue à 6000 Milles d'Allemagne), malgré ses fatigues militaires et les blessures, il a conservé un air de gaité et de jeunesse que l'on ne rencontre point à son âge; il ne connoit aucune infirmité aucune faiblesse corporelle; ce que l'on doit attribuer à la dureté excessive en tout genre, à laquelle il s'accoutuma dès sa jeunesse, à son tempérament robuste et la modération extrême en tout point. Différent du commun des hommes en beaucoup de points, cette différence se remarque jusque dans la manière de vivre ainsi que dans la distribution et l'emploi ordinaire de son tems.

Il se lève ordinairement de bonne heure, — en hyver comme en été, en campagne comme à la ville jamais après 4 heures. Son lit ne ressemble point à la couche voluptueuse d'un efféminé, formée d'un amas d'édredon et entourée de rideaux de soie; — depuis bien des années il n'est composé que de ce que la nature produit de plus simple et ce qui procure au paysan fatigué les douceurs du repos, un tas de foin frais assez élevé et assez large, couvert d'un drap blanc, avec un couffin et pour couverture un manteau. Il dort ordinairement tout déshabillé sans rien avoir au-

tour

tour du corps. En été et tant que la saison le lui permet, il demeure et dort sous des tentes dans le jardin.

Sa toilette ne dure que quelques minutes. Il est extrêmement propre, il se lave et s'éponge plusieurs fois par jour. — Il porte toujours un uniforme ou un juste-au-corps, (Gurtka) jamais d'habits bourgeois, jamais de robe de chambre, de redingotte, de gants, de manteau ou de fourrure — quelque tems qu'il fasse; seulement en voyage il fait une exception pour les deux derniers.

Après avoir déjeuné avec quelques tasses de thé, il se promène ordinairement pendant une demie heure pour se donner du mouvement, puis il s'occupe de travaux relatifs au service, se fait lire des rapports et des lettres, distribue les réponses nécessaires et continue ainsi jusque vers midi avec une constance qui tient de l'acharnement, il écrit et change lui même beaucoup de choses de sa main. Son style est mâle et concis et il est en même tems si exact dans le choix de ses expressions, qu'il n'a presque jamais besoin d'effacer; ce qui prouve une mémoire très juste et un excellent jugement.

L'heure de son diner n'est point réglée; c'est tantôt à neuf heures, tantôt à midi. Il est alors souvent

très

très parlant et fort gai, sa table consiste communément en 20 ou 24 couverts. Il est sobre et observe les jeunes avec la plus grande rigueur. Tout de suite après le repas il dort quelques heures, aussi tout déshabillé et il est fidèle à cette méridienne, excepté dans les circonstances urgentes. Il ne soupe point ordinairement.

Il ne connoit aucun des passetems inventés par le luxe et l'ennui.

Son occupation principale et en même tems son plus grand divertissement, est la Guerre et tout ce qui y a rapport. Quelque dur qu'il soit à l'égard des Soldats, soit en les exerçant et les faisant souvent manœuvrer, soit en leur faisant faire en campagne des marches incroyables (de 8 et 10 milles d'Allemagne en 24 heures) par lesquelles il a opéré des surprises prodigieuses et repandu parmi l'ennemi une terreur panique; — cependant ils l'aiment tous généralement, et ils sont remplis d'un courage invincible sous ses ordres; en campagne et en quartier d'hiver il a pour eux tous les soins nécessaires.

Il emploie à se faire lire, le reste du tems que les affaires lui laissent. Il se conforme en cela au goût de son siècle; les journaux et gazettes l'intéressent beau-

beaucoup; souvent aussi il se fait lire des ouvrages sur l'art militaire ou quelque objet qui y a rapport.

Il témoigne peu de goût pour les assemblées et les divertissemens bruyans; lors qu'il s'y trouve, il est de bonne humeur, prend part à la joie pour plaire aux autres, danse même quelque fois et joue aux cartes, mais très rarement et seulement pour ne pas blesser l'étiquette.

Son père lui a laissé des biens considérables, que la générosité de l'impératrice vient d'augmenter de beaucoup; car jusqu'à présent il avoit évité d'accepter des présens consistans en argent ou en biens, et ne les a reçus dans le moment qu'à cause de ses enfans. — Il se repose entièrement sur d'autres de l'administration de ces biens. Il n'a rien de tout ce que les riches de la terre regardent ordinairement comme nécessaire à la jouissance et au plaisir de la vie; il n'a ni jolie maison, ni vaisselle splendide, ni équipage, ni livrée, ni tableaux, ni collections d'un grand prix etc. En qualité de guerrier accoutumé à vivre en campagne et qui n'a point de séjour fixe, il se contente de ce qu'il trouve, n'exige que le strict nécessaire et ce qui peut sans embarras se transporter d'un lieu à un autre. Je ne dois pas oublier de remarquer ici en passant que de-

depuis 20 ans il ne s'est point servi de miroir et n'a porté sur lui pendant tout ce tems là ni argent ni montre, deux objets dont tout le monde croit ne pouvoir le passer.

Quant à son caractère il est connu généralement comme un homme de la plus grande probité, affable, d'une honnêteté prévenante, incorruptible, inébranlable dans ses projets et inviolable dans ses promesses, même vis à vis de l'ennemi. Il s'efforce de modérer et même d'étouffer son tempérament colère. Cette bouillante effervescence conserve toutefois de l'influence sur son caractère, au point que rien ne peut s'exécuter assez vite à son gré. Il est très religieux et indépendamment de ses principes, il en donne encore des preuves visibles en assistant souvent aux offices publics, et en faisant lui même dans sa maison, en présence de beaucoup de personnes, des lectures de piété les jours de dimanches et de fêtes.

L'amour de la patrie et le desir de combattre pour la gloire sont les plus puissans moteurs de son activité infatigable, auxquels, semblable aux anciens romains, il sacrifie tous les autres sentimens et consacre sans réserve ses facultés et sa vie entière.

Il combattit toujours avec succès; ce qu'il faut sans doute attribuer principalement à son courage personnel entreprenant, à sa présence d'esprit, son intrépidité, la promptitude dans l'exécution, aux marches redoublées par les quelles il prevenait l'ennemi, qui trembloit déjà devant son nom et enfin à la confiance parfaite des combattans en leur Général.

Tel est en peu de mots le portrait du héros dont je vais essayer de d'écrire les opérations militaires.

TABLE DES MATIÈRES.

Avant propos. — Tableau abrégé de la vie
privée du Comte.

Chapitre premier.

Guerre de sept ans contre les Prussiens.

Entrée du Comte au service en 1742. Il marche contre les Prussiens dans la guerre de 7 ans en qualité de premier major et se trouve à la bataille de Kunnersdorf et à la prise de Berlin. Est placé dans le corps de troupes légères aux ordres du Général Berg. Combat de Reichenbach dans les environs de Breslau, — près de Kloster Wallstaedt. Le Roi campe près de Schweidnitz. Le Général Platen se met en marche pour aller délivrer Colberg. Berg est envoyé en détachement avec un corps à la poursuite des Prussiens. Suworow
sur-

surprend Landsberg; différentes escarmouches. Le prince Dolgorucki se réunit avec Romanzow sous les murs de Colberg. Combat près de Stargard. Platen va de Colberg à Stettin pour chercher des provisions. Berg cherche à l'inquiéter; fréquentes escarmouches. Suworow bat Courbière et le fait prisonnier. Il surprend Goldnau. Platen revient de Stettin et ne peut faire parvenir jusqu'à Colberg les chariots de provisions; différens petits combats. Le Général Werner fait prisonnier. Le manque de provisions dans Colberg force Platen et le prince Eugène d'aller en Saxe. Colberg se rend à Romanzow. Les troupes prennent leurs quartiers d'hyver. — 1762. Trêve et peu de tems après la paix. Suworow est envoyé à Pétersbourg et élevé au grade de colonel.

Chapitre Second.

Guerre de la Confédération de Pologne. 1769 — 72.

L'Impératrice va se faire couronner à Moscou; assiste à son retour à une revue du régiment du comte. Il se transporte à Ladoga avec son régiment pour deux ans. Grand camp de manœuvres auprès de Petersburg 1768. Il est fait brigadier; marche avec son régiment vers la Pologne contre les confédérés; reçoit le com-

mandement d'une brigade; est envoyé en avant sur Varlovie; fait 80 milles en 12 jour. Première affaire près de Brzescie; il bat Kotelupowski près de Varlovie; marche contre les deux Pulawski, défait et dissipe leurs corps; prend Lublin pour son quartier général; est fait Major général; cherche le colonel Moschinski près de Clementow; tombe dans l'eau et se blesse; fait une marche sur Cracovie; combat près de Landskrone, où plusieurs maréchaux sont faits, prisonniers et deux massacrés. Il retourne à Lublin: combat chemin faisant Pulawski et Nowizi. — Kosakowski fait une seconde confédération en Lithuanie; remporte quelques avantages sur les Russes. Suworow en reçoit avis à Lublin et marche à sa rencontre; défait l'armée des Confédérés sous Oginski près de Stalowitz, reçoit de l'Impératrice une lettre très gracieuse et est fait Chevalier de l'Ordre d'Alexandre. Avanture avec le colonel Sabrowski. Le Comte marche encore vers Cracovie; se combine avec un corps sous les ordres du général Braniski. Les Confédérés surprennent et emportent, le château de Cracovie. Suworow arrive et le bloque, différentes sorties repoussées; il tente un assaut qui ne réussit pas. La garnison du château se rend. Les soldats en sortent comme prisonniers. Tentative contre Teiniz. Entrée de troupes autrichiennes et prussiennes en Pologne. Premier partage de la Pologne.

gne. Le Comte retourne à Petersbourg; est chargé de visiter les frontières de la Finlande.

Chapitre troisième.

Première Guerre contre les Turcs.

Le Comte vient à l'armée à Jassy (1773.) Reçoit le commandement d'un corps, passe le Danube et bat les Turcs à Turtukay; reçoit une lettre très flatteuse de l'impératrice ainsi que l'ordre de St. George de la seconde classe; défait les Turcs dans le même endroit pour la seconde fois; s'empare d'une flottille considérable; reçoit le commandement d'un autre corps de l'autre côté du Danube près de Nirlow; se fortifie; bat les Turcs près de Nirlow; gagne la fièvre; fait en hyver le voyage de Russie; revient au printemps sur les bords du Danube; reçoit le brevet de Lieutenant Général; commande la seconde Division et le corps de réserve; se met en marche et se réunit avec le Général Kamenski; défait les Turcs près de Kosludgi; se rend à Bucharest pour sa santé; la paix se conclut; il retourne en Russie.

Chapitre quatrième.

Pugatschew poursuivi et fait prisonnier.

Le Comte est chargé d'appaier les troubles intérieurs. Michelson défait Pugatschew près de Zarizin. Le Comte poursuit les rebelles jusqu'à Uralsk. Route difficile à travers des grandes landes. Il conduit le chef prisonnier à Simbirsk; conserve en l'absence de Panin le commandement du corps qui y est en activité. On fait à Moscou des réjouissances pour la paix. Le Comte reste quelque tems sur ses terres.

Chapitre cinquième.

Opération dans le Couban et la Crimée.

Le Comte est envoyé en Crimée; est présent à l'élevation de Schahin Ghiray à la dignité de Chan; se rend à Pultawa, où il tombe malade d'une fièvre inflammatoire; va rejoindre son corps du Couban; établit plusieurs fortifications le long du rivage. Différens peuples de Circassie. Il se rend en Crimée après le départ du Comte Proforowski et reçoit aussi le commandement de son Corps. La Porte fait plusieurs mouvemens à cause du nouveau Kan des Tartares. Le Comte force une flottille turque de sortir du port d'Ach-

d'Achtiar. Il force de même le Capitaine-Pachâ de se retirer avec sa flotte nombreuse. Il emmène des familles grecques et arméniennes de Crimée en Russie. Les Attukays font quelques irruptions dans le Cuban. Traité entre la Russie et la Porte. Schahin Schiray est reconnu Kan par le grand Seigneur. Les troupes russes se retirent de la Crimée et du Cuban. Le Comte est chargé du commandement des troupes dans la petite Russie. L'Impératrice lui fait présent de son portrait sur une tabatière. Il fait un voyage à Petersburg. Il est chargé de commissions pour Astracan, et la mer caspienne. L'expédition n'a pas lieu. Il obtient le commandement de la division de Caïan.

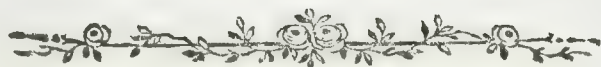
Chapitre sixième.

Les Tartares de la Crimée et de Nogay jurent obéissance à la Russie. Expedition contre ceux de Nogay.

Révolte contre le nouveau Kan en Crimée. Il prend la fuite: Il est rétabli. Le Comte prend le commandement d'un corps dans le Cuban. Le Kan abdique la dignité. Repas des tartares de Nogay. Le Comte les oblige à prêter serment de fidélité. Second repas. Le Comte reçoit un diplôme de l'Impératrice, avec la grand' croix de l'ordre de Woladimir. Quelques

détails sur l'origine des tartares de Nogay. L'ancien Kan des tartares quitte la Crimée; Il soulève ceux de Nogay. Divers combats avec eux et entre eux mêmes. Plusieurs se sauvent de l'autre côté de la rivière de Coban. Retraite par les landes à Jay. Le Comte prend ses quartiers d'hiver à Saint Démetrius. Amitié intime de Muffabeg avec le Comte. Son voyage à Moscou. Il reçoit le commandement de la division de Wodimir. 1785 Schahin Schiray qui avait passé quelque tems en Russie retourne en Turquie. Il est décapité à Rhodes.

PRE-



PREMIER CHAPITRE.

Entrée du comte de Suworow au service.
Sa première campagne contre les Prussiens
dans la guerre de sept ans.

Le Comte *) Alexandre Suworow Rimniski a commencé à servir absolument comme simple Soldat; En 1742. il fut inscrit comme fusilier dans les gardes de Seimonow. **) Il servit en 1747. en qualité de coporal, deux ans après il fut nommé sous-officier, ensuite sergent, et pendant ce tems il

*) Quoique le comte Suworow n'ait obtenu le titre de Comte russe et allemand qu'après sa victoire sur le grand Vifir à Rimnick, en 1789. Je crois devoir employer cette dénomination dès le début, pour plus de clarté et de brièveté, et pour éviter la confusion que produiroient les dénominations diverses sous lesquelles il paraît successivement dans l'effort de sa gloire.

**) Ordinairement les jeunes gens de condition sont inscrits de très bonne heure, quelque fois même dès la première année de leur vie, dans un des régimens des gardes. Ils entrent ensuite en activité

il fut envoyé comme courier dans les pays étrangers, en Pologne et en Allemagne. En 1754. il quitta le regiment des gardes avec un brevet de lieutenant d'armée. En 1756. il eût sous ses ordres l'entreprise des vivres, il fut ensuite lieutenant de l'auditeur - général, et nommé à la place du commandant de Memel, comme lieutenant-colonel.

Il fit sa première campagne dans la guerre de sept ans contre les Prussiens en 1759. Il débuta sous les ordres du prince Wolgonski, et servit comme plus ancien officier de jour auprès du général en chef Comte Fermor qui le voyant homme de grande résolution, lui témoigna une extrême confiance. Il était à la bataille de Kunnersdorff, et à la prise de Berlin par Tottleben, mais dans ces deux circonstances, il ne trouva pas l'occasion de se distinguer particulièrement.

En 1761. Il fut mis en activité sous le général Berg dans les troupes légères. Ce corps marchait
sur

de service à l'âge de quinze ou seize ans, et sont alors souvent, déjà avancés par ordre d'ancienneté au grade d'officiers des gardes.

sur Breslau, et servait à couvrir la retraite de l'armée russe, retraite où le général-major Ballenbach avait été laissé dans les retranchemens.

Dès le premier jour de la retraite, le général Knobloch à la tête d'un corps prussien considérable, marcha contre les Russes, tambours battans, enseignes déployées: Mais les Russes le saluèrent de leur artillerie. Suworow en fit un si bon usage que les premières grenades mirent le feu à un grand magasin de foin, et firent sauter quelques caissons de poudre. La canonade continua quelque tems jusqu'à ce qu'enfin le général Knobloch se fut retiré. Cette affaire se passa près du village de Reichenbach à peu de distance de Breslau.

Le corps léger des Russes alla se poster entre le grand et le petit Wandersins, villages voisins de Lignitz à un mille et demi de l'armée prussienne. L'intention du Roi était d'attaquer les Russes dans leur marche vers le couvent de Wallstädt. Avant la pointe du jour le corps léger des Russes s'ébranla, il attaqua vivement les avant postes prussiens, et

B v

leur

leur fit perdre un peu de terrain. Le Roi les fit soutenir par quelques milliers d'hommes. Le corps russe se défendit pied à pied toujours combattant et reprit sa première position : Les Prussiens avancèrent à différentes reprises en bataillon carré avec un feu roulant, mais sans pouvoir réussir. Cependant le corps d'armée prussienne s'approchait à leur suite ; mais les Russes établirent leur camp à Wallstädt, et s'y retranchèrent.

Laudon, qui était dans le voisinage s'avança avec trente escadrons ; le Roi ordonna au régiment de Finkenstein dragons, d'attaquer une forte partie de ces escadrons : Il eût l'avantage, il fit un nombre de prisonniers considérable, mais il perdit beaucoup de monde. Les hussards de Woldum et de Malachowski se distinguèrent. Les Prussiens campèrent vers le soir en appuyant leur aile gauche au couvent de Wallstädt, et ils se retranchèrent, Ils avaient établi leur camp tout au plus à un demi mille des Russes, et ceux-ci se trouvaient fort à l'étroit pour les avant postes de leur corps léger

léger. Suworow eût une conférence avec le lieutenant colonel Tekelly, ils s'étendirent tous les deux, ils attaquèrent avec un feu roulant de forts picquets des Prussiens, ils les repoussèrent, et gagnèrent autant de terrain qu'il leur en fallait.

Le lendemain, après différentes escarmouches, le corps léger des Russes prit le couvent qui était défendu par l'artillerie des Prussiens, mais ceux-ci l'en délogèrent ensuite, et y mirent une forte garnison, peu de jours après, la partie de l'armée prussienne que le Roi commandait en personne, alla reprendre sa première position. Bientôt après le Roi marcha sur Schweidnitz, où il se retrancha fortement contre sa coutume.

Les impériaux étoient en possession de Liegnitz, à la gauche de Liegnitz était campée l'armée russe : celle-ci avait à sa gauche l'armée impériale sous les ordres de Laudon qui joignait Liegnitz avec un corps détaché ; par ce moyen l'armée prussienne était enveloppée à Schweidnitz.

Com-

Comme les troupes étoient encore à une certaine distance, on s'approcha de part et d'autre. Le corps russe se mit en marche: Suworow à sa tête, attaqua avec soixante Cosaques de Krasnoschöki un picquet de houfards prussiens, fort d'environ cent hommes, qui étoit posté sur une colline. Les Russes furent repoussés à deux reprises, mais à la troisième ils mirent les Prussiens en r  route, ils se rendirent maîtres de la hauteur, et l'on découvrit au loin dans le vallon, les regimens de houfards noirs et jaunes. Ils laissèrent le comte pendant deux heures dans cette position, où il recut alors un renfort de deux regimens de Cosaques. *) Il fit un mouvement pour attaquer. Cependant comme le jour commençait à baisser, les Prussiens se retirèrent dans leur camp, et dans la même nuit les Russes devinrent les maîtres du terrain.

Il y e  t toujours là de grandes et de petites escarmouches, et les Russes se maintenoient dans leurs

*) Un regiment de Cosaques est ordinairement composé de cinq ou cents six hommes.

leurs postes. Un matin surtout, Suworow, avec les deux regimens de Cosaques de Popow, et de Durowerow attaqua les retranchemens prussiens de si près, qu'il pouvait voir très distinctement les tentes du quartier général du roi, et il repoussa les houfards noirs et jaunes, avec perte.

Il se presentait fort souvent des d  ferteurs prussiens. Un d'un qui était sergent, fit, sur la demande du Comte, un rapport très détaillé concernant le magasin des vivres de Schweidnitz, et dit qu'il était encor approvisionné pour trois mois en pain, et fourages.

On envoya tous les d  ferteurs au quartier général du feld-maréchal Butturlin. Le Comte conseilla au général Berg de retenir près de lui ce sergent, dans la crainte que son récit sur la provision des vivres ne portat le maréchal à changer ses dispositions. Le général Berg ne tint aucun compte de cet avis: au moyen de quoi, dès qu'on apprit qu'il y avait tant de provisions dans la place, et que

que l'armée prussienne qui la couvrait pouvait tenir encor longtems, le corps russe abandonna bientôt sa position (le 29. Août.) et campa derrière Liegnitz sous prétexte qu'on n'avait plus de fourages verts. De son côté Laudon fut obligé bien à regret, de se retirer dans la position qu'il avait précédement.

Au commencement de l'été de la même année le comte Romanzow fit le Blocus de Colberg. Le roi, pour dégager cette place, détacha le général Platen à la tête de 10 à 12 mille hommes avec ordre de diriger sa marche de Silesie par la Pologne, et de détruire, chemin faisant, les magasins de vivres et de fourages des Russes.

Il rencontra effectivement sur sa route le brigadier Tscherepow, qui commandait la réserve du magasin ambulant. Tscherepow se défendit pendant deux heures avec mil hommes contre le corps prussien qui enfin l'enfonça. Et il fut fait prisonnier avec huit cents hommes, et quatre pièces de canon,

canon, les deux autres cents restèrent sur la place. Les Prussiens perdirent environ quatre cents hommes. On transféra le brigadier avec son monde à Custrin.

Le feld-maréchal Butturlin avait fait faire au corps léger une fausse marche retrograde, dans laquelle deux jours perdus étoient si bien ménagés, que dès le troisième jour les Russes pouvoient atteindre le général Platen. Le corps léger était composé de vingt escadrons de grenadiers à cheval, douze escadrons de dragons, trente escadrons de hussards, cinq régimens de Cosaques, et six pièces de canon: Mais il n'y avait pas d'infanterie.

Le général Berg auprès du quel étoit le comte, marchait à l'avant garde avec quatre escadrons de cavalerie, quatre régimens de Cosaques, et quatre pièces de canon, par cette marche forcée il coupa le général Platen des grands magasins de Posnanie et des autres.

L'avant

L'avant garde rencontra les Prussiens dans les environs de Koftian, le brigadier Milgunow la suivait avec le corps à la distance d'un mille. Berg lui ordonna de venir joindre l'avant garde, mais il n'en fit rien. Elle n'en eût pas moins ordre d'attaquer.

Les Russes à la faveur d'une nuit obscure traversèrent un bois épais pour serrer l'arrière du camp prussien; Les Prussiens se formèrent dès la pointe du jour. La première ligne était composée de cavalerie, et la seconde d'infanterie. Le peu d'artillerie russe, leur fit assez de dommage pour les obliger à faire passer toute leur infanterie sur la première ligne. Alors les Prussiens répondirent avec trente pièces de canon. L'épaisseur du bois masquait la faiblesse du nombre, et quoiqu'il fit déjà grand jour, les Prussiens au lieu d'attaquer, se mirent en marche à travers un chemin étroit, entre deux étangs et mirent leur cavalerie derrière leur infanterie. Berg les poursuivit avec l'avant garde et leur fit environ deux cents prisonniers.

Le

Le Brigadier Milgunow ne joignit l'avant-garde que le lendemain. Il y eût pendant quelques jours de fortes escarmouches contre les Prussiens. Elles eurent assez de succès pour obliger Platen à faire un mouvement pour marcher en Poméranie par la rive gauche de la Warta; les Russes s'arrêtèrent sur la rive droite et multiplièrent les obstacles sur la route afin de retarder la marche de l'ennemi sur Colberg.

Suworow passa la Netze à la nage à Driesen avec une centaine de Cosaques du régiment de Durowerow: Il fit six milles dans la nuit pour se rendre à Landsberg sur la Warta. Il fit sauter les portes de la ville avec des madriers, il pénétra dans la ville, il fit prisonniers deux détachemens d'houffards forts d'environ 50 hommes avec leurs chefs; Il brula la moitié du pont sur la Warta, et resta dans la ville jusqu'à l'arrivée du corps prussien de Platen sur l'autre rive. Celui-ci jeta des pontons, et fit en même temps passer dans des bateaux le bataillon de grenadiers d'Arnim.

C

Sur

Sur ces entrefaites, comme le corps de Platen devait renforcer le prince Eugène, on avait détaché de la grande armée russe qui était en Silésie, le lieutenant général prince Basile Dolgorucki, avec un corps de même force pour Colberg: Ce prince s'y rendit en ligne directe par Arenswalde, en faisant toutes fois des marches encore plus fortes que Platen.

Platen marcha de Landsberg à Colberg par Regenswalde. Le général Berg ordonna au comte de suivre Platen avec trois régimens de hussards, et sept régimens de Cosaques, pour l'inquiéter par son flanc. Le comte harcela Platen sur sa droite, en sortant d'un bois sous Friedberg, il enfonça ses flaqueurs, il les poursuivit jusques sous le canon du corps de Platen, qui était posté sur une hauteur d'où on le salua vivement, et il fit prisonniers environ 200 dragons et hussards.

Il y eût pendant plusieurs jours des escarmouches, qui se répétèrent jusqu'à l'arrivée de Suwo-

row

row à la rivière de Rega, où était déjà le prince Dolgorucki sur la rive opposée. Comme le comte se trouvait à une assez grande distance du corps principal, il se retira auprès du général Berg à Stargard, mais Platen prit la route de Colberg.

Il y eût une attaque à Corlin. Le major Weltsch couvrait un petit magasin avec quelques centaines d'hommes; il fit pendant quelques heures une vigoureuse défense jusqu'à ce qu'enfin il fut accablé par le nombre, tous les siens qui ne furent pas tués furent prisonniers avec lui. Le général Platen lui fit un très-bon accueil, fût touché de sa bravoure, et le traita fort bien.

Platen fût ainsi retardé par différens incidens, et il ne put pas empêcher le prince Dolgorucki de faire sa jonction, un peu avant le comte Romanzow. Celui-ci, quoique le feldmaréchal Butturlin lui eût déjà ordonné d'abandonner le blocus de Colberg, et de prendre ses quartiers d'hiver, à cause de l'arrière-saison, se maintint néanmoins

C ij

dans

dans sa position, où il venait de recevoir un renfort considérable. En conséquence le Roi fût encore obligé de détacher un troisième corps sous les ordres du général Schenkenflorf.

Le 15. du mois d'Octobre les Prussiens s'étendirent en différens détachemens, depuis les environs de Stargard jusqu'à cinq mille de la même ville. Le lieutenant-colonel Tekelli faisait face à un de ces détachemens avec quelques escadrons d'houfards et de Cosaques. Le général Berg chargea le comte de l'attaque; au moyen de quoi Tekelli eut du renfort, et le colonel Medem le joignit en hâte, avec un escadron de dragons de Twer.

Avant la pointe du jour les Cosaques tombèrent sur un village qui était occupé par de l'infanterie, et s'en rendirent maîtres. Le détachement prussien était assez près delà dans une plaine. Les Russes fortirent du bois par un chemin couvert, ils furent à la vérité fort incommodés par deux canons de l'ennemi, mais aussi-tot qu'ils purent se dé-

plo-

ployer le colonel Medem avec son escadron tomba le sabre à la main sur le bataillon prussien. Il avait auprès de lui Tekelli et Suworow avec les troupes légères. Celles-ci coupèrent le flanc gauche des Prussiens où il y avait la plupart des houfards, les jetèrent dans un marais après une vigoureuse résistance, et firent prisonniers tous ceux qui ne furent pas tués, à cette affaire le comte même se trouva embourbé avec son cheval dans le marais; mais un dragon vint à son secours en toute hâte, et l'en retira.

Vers la fin du combat, le général Berg arriva avec une grande partie de son corps. Les Russes se dirigèrent avec leurs prisonniers sur Stargard: Suworow resta à l'arrière-garde. A peine s'étoient ils mis en marche, qu'on vit sur les collines différens partis ennemis qui s'avançoient contre les Russes. Le régiment de Finkenstein se trouvait en avant. Le Comte avait près de lui environ soixante Cosaques, et il se réunit à un escadron d'houfards qui le précédait. Avec cette poignée

C iij

de

de monde il risqua d'attaquer les dragons ennemis sur les deux ailes, il les fit un peu ployer, il se rendit maître des deux canons et leur prit une vingtaine d'hommes: Mais comme il était lui même entouré par l'ennemi, il fut obligé de se faire jour; Il y réussit, en abandonnant toutes fois ses canons: Mais il emmena ses prisonniers. Alors le comte fut rejoint par Tekelli, qui n'était pas encor parti, avec quelques escadrons d'housfards, et trois régimens de Cosaques. Avec ce renfort, ils renouvelèrent l'attaque, le combat dura une heure et les Prussiens perdirent dans cette journée environ mil hommes tant tués que prisonniers, parmi lesquels se trouvait le commandeur Podtscharli major.

Les Prussiens étoient retranchés sous Colberg. Leur nombre s'était augmenté jusqu'à 35,000 hommes, et quoiqu'il y eût une grande abondance de provisions dans la place, il ne pouvait pas y en avoir suffisamment parcequ'elle étoit depuis longtemps bloquée. En conséquence à la fin d'Octobre le général Platen se mit en marche avec 12000
hom-

hommes sur Stettin pour s'y ravitailler, laissant en arrière dans Troppau trois mille hommes sous les ordres du général Knobloch. Dans la vue de barrer le chemin à Platen, le général Berg détacha le colonel Schtschetnew avec deux régimens de cavalerie, et quelques escadrons d'housfards et de Cosaques, auxquels le comte Romanzow envoya en même tems un fort détachement.

Le corps de Romanzow au moyen des troupes que Dolgorucki lui avait amenées, était aussi considérablement augmenté que celui des Prussiens. Il y eût des combats entre les différens avant-postes des deux armées: Il y eût de part et d'autre des redoutes, et des batteries prises et abandonnées; mais cela ne produisit rien de décisif.

Les troupes légères des Russes s'avancèrent des environs du village de Stargort contre le général Platen. Les deux partis s'approchèrent l'un de l'autre en deçà de la Rega. Berg chargea du com-

mandement le colonel Schtfchetnew, et monta lui même à cheval sous l'escorte de deux escadrons de hofards, et de deux régimens de Cofaques, pour aller reconnaître les Pruffiens. Il fortit du bois par un chemin étroit, et trouva les Pruffiens prêts à le recevoir. C'était leur aile gauche qui s'offrait à lui à l'improviste, il tourna leur flanc à toute bride, fans être incommodé de leurs canons, mais les dragons le poursuivirent le fabre au poing. Il y avait à un quart de mille en avant de lui un terrain marécageux, large de quelques centaines de pas, d'où les Rufles eurent beaucoup de peine à se tirer. Les dragons et les hofards ennemis étoient toujours à leurs trouffes, mais à peine furent-ils de l'autre côté, que les Rufles faifant volte-face, les rejettèrent dans le marais, et leur prirent beaucoup de monde.

Le corps principal des Rufles étoit encore à une affez grande diftance. Il y avait à gauche à 3 ou 400 pas du village, un paffage facile: Le régiment de Finkenftein dragons le traversa, et s'ar-
rêta

rêta en deça de la rivière. Les armées ruffe et pruffienne étoient séparées par une petite colline de quelques pieds de hauteur, et par un chemin creux, où un demi-efcadron pouvait à peine fe mouvoir. Le premier efcadron des Pruffiens étoit en face. Suworow avec 200 hofards les tourna par le chemin creux, et les attaqua le fabre à la main. Les dragons laiffèrent tomber leurs fabres et ripoflèrent avec une décharge de carabines. L'affaire devint chaude, mais le régiment fut enfin repouffé. Quelques bataillons pruffiens qui étoient de l'autre côté de la rivière firent un feu de peloton, qui n'eut pas d'effet.

Sur ces entrefaites le corps ruffe avança. Les deux partis fe séparèrent aux approches de la nuit, et les Pruffiens retournerent dans leur camp.

Après une quantité d'efcarmouches, où l'ennemi pouffait les Rufles avec une force fupérieure, le Comte alla voir le général Fermor qui avait fon quartier général dans le voifinage d'Arenswalde,

C v

et

et demanda un renfort qui lui fût promis ; pendant qu'il revenait chez le général Berg, il survint un gros orage avec une forte pluie. Suworow accompagné de deux Cosaques s'égara dans un bois épais, il perdit son guide, et le lendemain il arriva précisément au camp prussien, à trois milles de Gollnau. Quoiqu'il ne s'attendit à rien moins qu'à cet accident, il en profita pour faire une reconnaissance qui lui fut ensuite fort utile. Il retourna sur ses pas vers son corps qui n'était qu'à un demi mille du corps prussien.

A peine avait-il eu le tems de changer de linge et d'habit, que le corps sortit pour attaquer. Cependant le prince Wolgonski s'approchait avec deux régimens de cuirassiers, et le lieutenant-général comte Panin fut détaché avec trois bataillons par le général Fermor, qui les suivit lui même avec une escorte.

Vers midi l'avant-garde de Platen commandée par le colonel de la Motte Courbière, s'avança
con-

contre les Russes dans une large plaine où il n'y avait point de bois, et qui ressemblait à un marais depuis que l'orage l'avait inondée. Cette avant-garde consistait en deux bataillons, et environ dix escadrons de houfards et Bosniaques. Du côté des Russes les houfards qui étoient en avant furent culbutés par les Prussiens : et entre autres le lieutenant colonel Fukur fut fait prisonnier par le commandeur Kipski des Bosniaques. Six escadrons de grenadiers à cheval suivoient les houfards. Suworow les atteignit au galop, il conduisit la troupe ; ils furent incommodés dans leur marche par des coups mitraille, mais sans beaucoup de perte ; Courbière avait mis ses bataillons en quarré. Les grenadiers à cheval se formèrent promptement en lignes, et chargèrent le quarré. Le feu des Prussiens étoit faible, parcequ'une partie de leurs armes étoit encore humide : Ils furent enveloppés, et tout le quarré mit bas les armes. Le Comte chercha tout de suite à rallier ses houfards, et il fondit subitement avec eux et avec un parti de Cosaques sur la cavalerie prussienne qui s'avancait contre eux, il
fit

fit beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouva le commandeur Kipski des Bosniaques. Fukur par ce moyen recouvra sa liberté : Il avait reçu quelques blessures des Cosaques qui ne l'avoient pas reconnu.

Platen n'était pas encor en mouvement, et il était à un quart de mille derrière son avant-garde. Il y avait sur son front des dragons fourageurs. Le comte fit main basse sur eux, et les fit prisonniers pour la plus part.

Le corps de Curbière composant, y compris les fourageurs, à peu près deux mille hommes, eut 200 hommes de tués, et le reste fût prisonniers. Il y avait parmi les prisonniers quarante officiers supérieurs et d'état major. Il en échappa seulement quelques-uns qui dûrent leur salut à la vitesse de leurs chevaux. Du côté des Russes les houlards souffrirent le plus ; Les grenadiers à cheval ne perdirent que cinquante hommes.

Les troupes que le comte Fermor avait détachées, étoient encor à une certaine distance. Le
géné-



La prise de Golnau 761.



général Berg et Wolgonski se reposèrent avec leur troupe dans un village. Platen fit volte-face avec son corps, il marcha par les bois sur Golnau: Il traversa la ville où il ne laissa qu'un petit nombre d'infanterie, et il alla camper en face de la ville à l'autre côté.

Les Russes se mirent en mouvement avant la pointe du jour, et restèrent en deça de la ville. Aussi tôt on canona la porte: mais elle était fortement barricadée en dedans. En conséquence au commencement de la matinée, Panin y envoya son bataillon de grenadiers sous la conduite de Suworow, et deux bataillons de fusiliers.

Suworow avec son monde s'approcha de la porte: Les Prussiens faisoient un feu bien nourri à travers la porte, et du haut des murailles; ils tuèrent un capitaine et quelques grenadiers. Le Comte perdit son cheval, et fut à pied pendant quelque tems tandis qu'on s'efforçait d'enfoncer la porte, le Lieutenant Taubrin s'approcha de la petite porte
et

et degagea avec sa main une bayonnette qui la tenait fermée à l'intérieur. Les grenadiers pénétrèrent par là dans la ville, firent main basse sur la garnison qui s'y trouvait, firent beaucoup de prisonniers, et poursuivirent le reste jusqu'au pont de l'autre côté de la ville en face du camp prussien. Suworow voulait aller plus avant quand plusieurs des siens s'écrièrent derrière lui; Retirez vous! Et il se trouva seul avec Taubrin. Il reçut alors à la poitrine un coup à mitraille venant par ricochet du feu des Prussiens qui était de l'autre côté, mais la blessure n'étoit pas mortelle. Il entra dans une maison où il fit venir de l'eau-de-vie avec laquelle il biffina sa contusion, en attendant les secours d'un chirurgien.

De son côté le comte Panin avoit pénétré avec son bataillon, et les Russes étoient ainsi en possession de la ville. Mais comme en l'attaquant ils n'avoient pas le dessein de s'y maintenir sous les yeux du corps de Platen, ils se retirèrent bientôt et l'abandonnèrent.

Les

Les Russes retournèrent en corps dans leurs places. Mais Platen alla par Damm à Stettin. Berg marcha avec le corps léger sur Treptow où Knobloch était bloqué avec 3000 hommes du corps de reserve. Knobloch à son approche se rendit prisonnier au comte Romanzow, en conséquence Berg retourna à Stargard où était ordinairement son quartier général.

Le colonel Medem tomba malade, il fit un voyage vers la Vistule, et le comte eût le commandement de son régiment de dragons de Twer.

Les Prussiens s'étendirent de nouveau de Colberg contre les Russes avec de forts détachemens d'observation. Berg se mit tout de suite en marche avec la colonne gauche, et chargea le comte de conduire la droite où se trouvoient trois régimens de hofards, deux régimens de Cosaques, et le régiment de dragons de Twer.

Le comte avança contre Naugarten où deux bataillons étoient postés dans un village avec le

faible

faible régiment de dragons de Pomenski. Le comte attaqua en deux lignes avec intervalles, il se fit jour à travers les dragons, il chargea le bataillon du prince Ferdinand, lui tua beaucoup de monde, et lui fit plus de cent prisonniers qui pour la plupart étoient de la compagnie du prince. Le cheval du comte reçut deux coups de fusil dans le corps. Les Prussiens faisoient un feu si vif de l'intérieur des maisons qu'on fût obligé de sonner l'appel, et les Russes se formèrent par la droite sur une colline. Il en resta plusieurs sur la place, mais on regretta surtout la perte du brave major Erdmann qui fut emporté d'un coup à mitraille.

Platen parut enfin avec un convoi de vivres considérable, allant de Stettin à Colberg. Il marchait toujours en corps d'armée, de manière qu'il n'étoit pas possible aux Russes de le rompre, mais ils se tinrent constamment à son côté.

A peu de distance de Regenwalde le comte avait envoyé en fourage trente dragons et un officier
du

du régiment Twer; ils avoient été coupés par un régiment de dragons prussiens. Le comte les regardait comme perdus, lorsqu'on vit revenir le lendemain leur brave officier qui s'étoit fait jour. Il ne lui manquait que six hommes, mais en revanche il amenait quelques prisonniers.

On étoit à la fin de Novembre, il faisoit un froid très-vif, et les routes étoient jonchées de Prussiens gelés. Les marches forcées avoient usé leurs habillemens, ils n'avoient que des culottes de toile. Au contraire les Russes étoient vêtus chaudement, et perdoient moins de monde.

Platen s'approcha de Colberg: Les Russes en firent autant. Le comte prit poste à l'aile gauche de l'armée du comte Romanzow, avec les dragons de Twer et deux autres régimens de grenadiers à cheval.

Le corps de Platen prit sa position sur une colline le 1^{er} Décembre. La cavalerie russe avait mis pied à terre à cause du froid. Platen fit jouer
D
son

son artillerie sur le flanc des Russes : les grenadiers à cheval se replièrent à une distance considérable, mais ils se tinrent pourtant à la proximité des dragons de Twer, qui n'avoient pas quitté leur place.

Le front des Russes était couvert par un fossé profond que la nature avait creusé, et qui était plein de neige : Il n'était pas possible de les attaquer, mais ils ne pouvoient pas attaquer non plus. Le comte avait à sa droite un bataillon léger de Romanzow : Il y avait de l'autre côté du fossé une redoute, que le lieutenant-colonel Stakelberg occupait avec quatre compagnies de grenadiers. Trois bataillons leur donnèrent vivement l'assaut, ils vinrent jusqu'au fossé, et plusieurs assaillans étoient déjà sur le rempart, mais on les repoussa. Ils furent remplacés par trois autres bataillons qui avoient marché sur deux lignes. Stakelberg fut défait avec ses grenadiers et fait prisonnier. Les Prussiens abandonnèrent bientôt la redoute, et ils emmenèrent les prisonniers avec deux pièces de canon.

Platen

Platen cherchait à faire pénétrer ses chariots de vivres dans Colberg par trois endroits différens, mais il trouva par-tout un feu bien nourri des retranchemens russes, et il manqua son but. Vers la nuit il se retira avec tout son corps à Treptau, et il perdit beaucoup de monde sur-tout par la gelée. Les deux bataillons de Schenkendorf qui étoient aux avant postes souffrirent seuls une perte de six cents hommes.

Le lieutenant-colonel de Heyde, commandant de Colberg, avait si peu de vivres pour sa garnison, qu'il en refusa au prince Eugène de Wurtemberg, ce qui le mit dans la nécessité de quitter Colberg. Il fit sa jonction avec Platen, et il ne resta pas de Prussiens sous cette place. Le prince Eugène partit et Platen conduisit seul le reste du corps, qui était fondu de 35,000 hommes à 10,000. Avec ce monde-là il se maintint bravement dans ses quartiers d'hiver en Saxe.

Le corps léger des Russes côtoyait les Prussiens dans leur marche, et à l'exception de quelques

D ij

escar-

escarmouches, il ne se passa rien d'important. Lorsque Platen se transporta à Stargard, Suworow attaqua l'arrière-garde avec les dragons de Twer. Il la chargea, mais il ne put obtenir aucun avantage, parceque dans la charge les chevaux s'enfonçaient dans un marais qui n'était pas gelé, et sur lequel l'infanterie ennemie pouvait tenir. Il s'en tira pourtant sans beaucoup de perte.

Dans la même nuit le général Berg jetta quelques grenades dans Stargard, au moment même où le général Platen avait le projet d'en partir.

Le 16. Decembre le colonel de Heyde se rendit comme on sçait, au comte Romanzow, et la campagne de cette année finit ainsi. Le comte Romanzow resta en Poméranie avec le corps léger et le comte Fermor prit ses quartiers d'hyver sur la Vistule, avec le reste des troupes.

Le 16. Mars 1762. le prince Molgonski, et le duc de Bevern gouverneur de Stettin, convinrent de
l'armi-

l'armistice connu, qui fût suivi d'un traité de paix entre la Russie et la Prusse le 5. Mai de la même année.

Dans le courant du même mois le général Berg accompagné de plusieurs officiers de son corps, alla rendre visite au duc de Bevern et il fût très-bien reçu. Le duc donna un diner splendide, et le soir un bal. Il monta le matin à cheval avec ses hôtes et leur fit voir la forteresse ainsi que les ouvrages extérieurs. Il témoigna beaucoup d'amitié au comte, et il lui donna occasion de copier le plan de campagne contre le Dannemark, avec qui on était sur le point de rompre. Tous les officiers russes passèrent la nuit à Stettin, et après avoir été accueillis amicalement et bien traités, ils prirent congé le jour suivant.

Le colonel Medem retourna à son régiment de Twer, et le comte Suworow eût le commandement du régiment de dragons d'Archangelgorod. Quoiqu'il fut attaché au service de l'infanterie, le comte

Romanzow le présenta à la promotion générale comme colonel de cavalerie, parcequ'il avait surtout beaucoup de connoissances relatives à cette arme. Mais la chose fut abandonnée à cause de plusieurs obstacles. Bientôt après le comte Panin qui commandait en Poméranie, l'envoya porter à Pétersbourg la nouvelle du retour des troupes. Il lui donna une lettre de recommandation particulière pour l'Impératrice, qui le nomma colonel par un écrit de sa propre main.

SECOND CHAPITRE.

Le comte devient Brigadier. Campagne contre les confédérés en Pologne.

Au mois d'Août 1762, le comte fût nommé colonel du régiment d'infanterie d'Astrachan, qui étoit en garnison à Pétersbourg. L'Impératrice alla bientôt après à Moscou pour son couronnement. Le comte resta à Pétersbourg, où l'Impératrice le chargea de quelques commissions particulières. Après son retour le régiment partit, et fut remplacé par le régiment d'infanterie de Susdal qui étoit de plus de mille hommes, et dont il eût le commandement en 1763. Il l'exerça beaucoup aux nouvelles manoeuvres de ce temps là, et l'Impératrice lui témoigna la-dessus sa satisfaction particulière, à la revue qu'elle honora de sa présence au commencement de l'Automne. Les officiers du régiment furent admis au baise-main, et chaque soldat reçut un rouble de gratification.

Dans l'automne de l'année suivante, le comte alla en garnison avec son régiment à Ladoga.

En 1765 on établit dans une belle et grande plaine sous Ksarcofelo, un camp d'exercice fort d'environ trente mille hommes. L'Impératrice commandait en personne la division de saint Pétersbourg, et le comte Panin commandait celui de Finlande. Suworow vint avec le premier bataillon de son régiment parmi les troupes légères : mais le second bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel Balabin, couvrit le quartier-général de l'Impératrice, et fit le service nécessaire avec un piquet de la garde. Les divisions se séparèrent au bout de cinq ou six jours, et le régiment du comte retourna à Ladoga.

En 1768. le comte fut fait brigadier. C'était le commencement de la guerre des Confédérés de la Pologne. Il eut ordre de se porter en toute hâte sur les frontières de ce royaume dans le courant de Novembre, pendant la plus mauvaise saison. Pour accoutumer son régiment aux fatigues de la guerre, il prit la route de Ladoga à Nowogorod, ville qui
était

était encore en bien mauvais état, depuis le tems des Suédois, il passa différens ponts, il traversa des fleuves et des marais à moitié gelés; et franchit un espace de mille Werstes dans le cours d'un mois. Il ne succomba que quelques hommes aux environs de Smolensko.

Le Corps qui allait en Pologne était composé de quatre régimens d'infanterie, deux régimens de cuirassiers, et deux brigadiers sous le commandement en chef du lieutenant-général Nummer. Le comte commandait une brigade. Pendant l'hiver il eut grand soin de former son régiment à l'exercice, il le fit tirer au blanc dans l'obscurité, il le fit charger avec la bayonnette, et il le prépara sur-tout aux marches et aux surprises de nuit.

Le corps fit un mouvement dans l'été suivant en 1769. et vint s'établir sur les frontières de la Pologne. Le général Nummer avança sous Orsa, et le comte le précéda de quelques jours avec l'avant-garde. Elle était composée d'un escadron de cuirassiers, d'un escadron de dragons, et de son ré-
D v giment,

giment de Susdal. Il avait partagé le tout en quatre bataillons, dont un de grenadiers, un de tirailleurs, et deux de fusiliers. Ils restèrent quelques semaines sous Orsa, et le général Nummer se retrancha.

Le corps marcha sur Minski, Suworow menant l'avant-garde. A son arrivée dans cette contrée quelques troubles furent étouffés dès leur naissance. Il n'y resta pas longtems; il fût détaché en hâte à Varsovie avec son régiment et deux escadrons de dragons. Afin de faciliter la marche, il la distribua sur deux colonnes. Toute cette infanterie fût placée sur des voitures de paysans, la bayonnette au bout du fusil, pour être prête à tout, en cas de surprise. La moitié des dragons, pour ménager un peu les chevaux allait alternativement sur les chariots, et l'autre moitié menait les chevaux des camarades. Ces deux colonnes firent ainsi, la première quatre-vingt milles d'Allemagne, la seconde à peu près cent, et en douze jours elles arrivèrent au fauxbourg de Prague au-delà de Varsovie.

Suwo-

Suworow traversa dans sa marche la Lithuanie où il apaisa beaucoup de troubles. Les régimens de hulans de Peliak et de Korfizki étoient campés aux environs de Brzescie. Ils furent surpris pendant la nuit, on braqua contre la porte du quartier des deux chefs, un canon qu'on fit escorter par une compagnie d'infanterie, le reste se tint au corps de réserve, et sans effusion de sang. Les deux chefs avec leurs officiers et escadrons promirent par écrit de ne plus combattre contre la Russie, et ils se séparèrent de la confédération.

Quelques jours après le général Weimarn obtint le commandement général en Pologne. Il fit appeler le comte pendant la nuit, et lui dit qu'il y avait dans Varsovie même de grands troubles occasionnés par la marche du maréchal Kotulowski: que ce rébelle s'avancait avec huit mille hommes tant par terre que sur la Vistule. Aussitôt Suworow alla faire une reconnoissance avec une compagnie de grenadiers, et une pièce de canon. Il mena en même tems un escadron de dra-

dragons et cinquante hommes de cavalerie légère et de Cosaques. Il remonta la rive gauche de la Vistule; quand il eût fait à peu près un mille, il traversa le fleuve dans un endroit qui n'était pas profond: Il rencontra Kotelupowski, l'enfonça, et lui fit quelques prisonniers. Ceux-ci lui dirent que le maréchal n'avait qu'un parti de trois ou quatre cents hommes. Le comte tâcha de découvrir par le rapport des prisonniers le nombre effectif des prétendus confédérés, il fit une liste de toutes les parties de leurs troupes, des lieux où elles se trouvaient et des noms de leurs chefs.

Au bout de quelques semaines on apprit que les deux Pulawski, ainsi que d'autres maréchaux étoient en Lithuanie avec dix mille confédérés. Le comte se mit en marche avec un détachement composé d'une compagnie de grenadiers, de deux compagnies de fusiliers, du bataillon léger de tirailleurs, d'un escadron de dragons, avec cinquante Cosaques, et deux pièces de canon. Il se rendit par des marches forcées à Brzescie, et il y reçut la confirmation de la nouvelle précédente.

Les

Les confédérés étoient côtoyés par le colonel Roenne avec deux mille hommes, et par le lieutenant-colonel Drewiz avec quinze cents hommes. Suworow ne s'arrêta pas longtemps à Brzescie, il y jetta, en arrivant, une partie de son monde, pour s'y appuyer, il partit avec le reste, et marcha toute la nuit. Le matin il rencontra une patrouille de cinquante carabiniers, que le colonel Roenne avait envoyés à la découverte, sous les ordres du comte Gastelli capitaine de cavalerie, et il prit cette patrouille avec lui.

Vers midi, après une marche de trois milles, ce petit corps rencontra les confédérés. Ils étoient enfoncés dans le bois, et n'avoient que de la cavalerie. Le comte pénétra par deux défilés: Il arriva jusqu'à un marais où il y avait un pont protégé par le feu d'une batterie ennemie de deux pièces de canon. — C'étoit la seule artillerie des confédérés. La colonne d'infanterie passa le pont rapidement. Elle souffrit quelque dommage des canons qui étoient pointés sur elle, et tout de

suite

fuite ayant le bois à dos, elle fit face aux lignes des confédérés, qui étoient en demi cercle dans une plaine. C'étoit là leur centre: au moyen de quoi les Russes étoient enveloppés. Suworow à la tête de cinquante dragons se jeta sur la batterie; son monde ne le soutint pas et le laissa dans le danger. Mais les confédérés, au lieu de faire jouer la batterie, tirèrent les canons derrière eux comme s'ils vouloient les sauver, et ils y réussirent. Dès l'instant même ils attaquèrent l'infanterie de front avec la plupart des escadrons: Elle se défendit bravement, et comme elle étoit très-bien exercée au feu, les confédérés perdirent beaucoup de monde. Ils plièrent, mais ils revinrent quatre fois rengager le combat avec de la cavalerie fraîche. Ils furent très-maltraités par le feu à mitraille; le comte Castelli avec les carabiniers, se mettait aux trousses des fuyards à chaque reprise, il en fabra un grand nombre, et se distingua particulièrement. Il fut attaqué par Pulawski l'ainé le meilleur maréchal des confédérés, et il lui tira au corps un coup de pistolet dont il mourut le lendemain.

Les

Les Russes avoient derrière eux des Cosaques dispersés, ils ne pouvaient pas être pris à dos à cause de l'épaisseur du bois, et les confédérés ne vouloient pas mettre pied à terre pour combattre. Le major de jour du comte lui cria à différentes reprises, nous sommes coupés! Et le comte le fit arrêter sur le champ.

La nuit approchait. Les confédérés avoient derrière leurs lignes le village d'Orzechoba. Pour en finir, le comte qui avait un obus fit jeter quelques grenades qui mirent bientôt le feu au village. Il ordonna à l'infanterie d'attaquer les confédérés, la bayonnette au bout du fusil. Ceux-ci furent repoussés, et se retirèrent en désordre à travers les flammes du village. Le peu de cavalerie qu'il avait, les poursuivit, et rencontra le faible régiment de dragons de Pinski consistant en une centaine d'hommes, qui mirent pied à terre pour se battre derrière les hayes, et qui furent presque tous hachés ou faits prisonniers. Comme les confédérés n'avaient pas d'infanterie, toute leur cavalerie dans sa fuite pré-

cipi-

cipitée, eût bientôt traversé le village, et on la poursuivit encore l'espace d'un demi-mille. Le comte fit faire un feu bien nourri dans le bois, afin que l'écho leur causât encore plus de frayeur. A la vérité, ils se formèrent de nouveau devant lui, à quelque distance, mais cela n'était pas sérieux, ils firent volte-face, et se retirèrent entièrement. Leur perte était d'environ mille hommes, parmi lesquels il y avait plusieurs officiers, et une centaine de prisonniers, qui furent transportés à Varsovie. Le corps de ces confédérés formait à peine la moitié du nombre qu'on avait annoncé. Suworow dirigea sa route sur Lublin, et se fit suivre par le monde qu'il avait laissé en arrière à Brzescie.

Lublin est presque le point central de la Pologne, et de la Lithuanie. C'est ce qui détermina le comte à choisir cette ville pour y établir ses cantonnemens, quoique ce ne fût pas une place de défense. Il y avait des murs de grande étendue ruinés, un vieux château fort, qui avait été assiégé et pris plusieurs fois par Pierre I. Charles XII. le roi Auguste et le roi

Sta-

Stanislas. On n'y avait fait depuis ce temps là aucune réparation. Le Comte occupa autour de Lublin des bourgs qui, pour la plupart, étoient fortifiés. Ensuite il établit des postes de communication avec Cracovie et Sandomir, qui était assez fortifié. Il mit quelquefois garnison à Opatow, qui est aussi de l'autre côté de la Vistule. Mais il eût toujours son artillerie et tous ses dépôts à Lublin, d'où il envoyait sans cesse des partis de tous côtés. Il passait presque toujours la Vistule à Pulava, à Urshentowa, à Zawitschvost, et à Sandomir; il conserva cette position pendant tout le temps de son séjour en Pologne, à peu près l'espace de trois ans.

Son corps fut bientôt renforcé du reste de son régiment de Susdal qui revint de Prague, ainsi que de deux compagnies de grenadiers de Narva, du régiment de carabiniers de Pétersbourg, et du troisième régiment de cuirassiers. Mais il n'avait en totalité que cent Cosaques.

L'armée russe qui était en Pologne devait avoir quatre généraux-majors. En qualité de brigadier,

F.

Suwo-

Suworow se trouvait du nombre, et il fût effectivement avancé au grade de général-major le 1^{er} Janvier 1770.

Il y eût dans le courant de cette année plusieurs petits combats. Au mois d'avril, le Comte passa la Vistule à Zawitschwoft, pour chercher Nofchinski colonel de Sandomir: Il prit avec lui deux compagnies de fusiliers, deux escadrons de carabiniers, 50 Cosaques et deux pièces de canon. Il marcha sur Clementow où était ce colonel. Ce petit corps passait dans l'obscurité de la nuit auprès d'un village. Une carabine partit par hasard; le bruit du coup, fit sortir quelques payfans qui servirent de guides aux Russes, et qui leur découvrirent qu'ils étoient tout près des confédérés dont ils se croyoient encor bien loin.

Ils rencontrèrent l'ennemi à la pointe du jour dans une plaine auprès d'un bois. Les confédérés étoient déjà à cheval, au nombre d'environ mille hommes, formés par escadrons en échiquier.

Suwo-

Suworow avança contre eux avec les carabiniers; ceux-ci firent feu, quoiqu'on le leur eût défendu, et ils s'arrêtèrent. Les confédérés ne s'ébranlèrent point. Le comte fit avancer l'infanterie à toutes jambes, elle fit une décharge, tomba sur le champ, la bayonnette basse, sur les confédérés. Ils faisoient un feu très vif avec leurs six canons, mais ils ne tinrent pas longtems, ils se défendirent en se retirant, et la cavalerie les poursuivit en les sabrant sans relâche. Pendant le combat, le comte fit occuper Clementow, et les confédérés se dispersèrent dans les bois. Ils perdirent leur artillerie avec tout le train, et à peu près trois cents hommes. Les Russes en perdirent tout au plus cinquante.

Au milieu de l'été, lorsque le colonel Nofchinski reçut du renfort, le comte le battit pour la seconde fois à Opatow, lui tua plus de cent hommes, et lui fit autant de prisonniers qui pour la plupart étoient blessés.

E ij

Dans

Dans le courant de l'automne, le comte fit une opération sur la Vistule, mais, comme le courant était rapide il eût le malheur de manquer le ponton en s'élançant du rivage, il tomba dans le fleuve, et fut en danger d'être noyé. Après bien des recherches pour le sauver, enfin un grenadier le saisit par une touffe de cheveux, et le retira. En sortant de l'eau, le comte se froissa la poitrine contre le ponton, et reçut une contusion presque mortelle. On le saigna sur le champ, et il fut malade pendant plusieurs mois.

L'Impératrice lui envoya vers la fin de l'année l'ordre de Sainte-Anne.

Au mois de mars 1771. le comte sortit de Lublin, avec quatre compagnies d'infanterie, quelques canons, trois escadrons de carabiniers, et environ cent Cosaques, et il passa la Vistule sous Sandomir. En marchant sur Cracovie il battit différens partis dans de petites affaires, et il attaqua Landskron à quatre milles de Cracovie. Le comte éprouva une

résistan-

résistance vigoureuse; il se rendit bien maître de la ville, mais il ne pût pas prendre le château. Les confédérés faisaient un feu de mousquetterie très-soutenu qui tuait et blessait beaucoup de monde aux Russes, le comte eût son chapeau et son habit percés par les balles. Il se retira pour se reposer dans un village voisin, où il fut attaqué vers midi par Schutz général des confédérés. Le combat ne fût pas long; après quelque perte de part et d'autre, Schutz se retira.

Pendant que le comte était absent de Lublin, il s'était rassemblé un nombre considérable de confédérés dans ce canton, où le colonel Stakelberg commandait alors. Le comte se hâta d'y retourner à grandes journées, et il surprit, chemin faisant, la petite ville de Casimir. La cavalerie y entra la première: elle mit en déroute le plus grand nombre des confédérés, et les autres se cachèrent. On en fit la recherche, aussitôt que l'infanterie fût arrivée. Le comte avait ordonné à la troupe de se distribuer dans toutes les rues, et le hasard fit

E ij

qu'il

qu'il se trouva seul. Il apperçut dans une vaste grange un parti de cavalerie qui s'y était enfui. En parlant amicalement à ces cavaliers, il leur promit le pardon, et leur ordonna de fortir. Leur officier fortit le premier de la grange, et son monde le suivit à pied, tenant les chevaux en main. Il survint quelques Cosaques, et l'un d'eux déchargea son pistolet sur ces Polonais. Aussitôt ceux-ci firent feu sur le Cosaque, mais sans tirer sur le comte, et ils se retirèrent dans la grange où ils s'enfermèrent. Le comte les fit investir, et les menaça d'y faire mettre le feu, s'ils ne se rendoient pas; là-dessus ils se rendirent. C'était le premier et le plus bel escadron du maréchal Saba, fort d'environ 50 hommes. Au total dans cette surprise il y eût cent hommes tués, et 300 prisonniers.

A la vérité il était difficile de se décider à attaquer le maréchal Pulawski avec le quel Saba, qui avait un corps considérable, venait de faire sa jonction, dans un moment surtout où les Russes
avaient

avaient tant de prisonniers à mettre en sûreté: Mais Suworow prit ses mesures d'après cette circonstance. Il fit marcher l'infanterie en avant pour attaquer. On était à cinq milles de Krasnik, dont les confédérés fesoient le siège depuis quelques jours, et où trois compagnies de Susdal fesoient une belle défense. A l'arrivée de Suworow les confédérés se dispersèrent dans le bois, et il ne fût pas nécessaire d'en venir aux mains avec les deux maréchaux.

Il n'y avait pas longtemps que le comte était de retour à Lublin, quand il reçut du général Weimar la nouvelle, que les confédérés cernaient de près Cracovie, et qu'ils lui coupaient les convois quoiqu'il y eût dans la place une assez forte garnison de Russes.

Au milieu du mois de mai le comte se mit en marche avec quatre compagnies de grenadiers, un bataillon de fusiliers, huit pièces de canon et

de licornes, *) cinq escadrons de carabiniers et quatre-vingt Cosaques. Il s'arrêta sur la rive gauche de la Vistule, sans passer le fleuve. Il y eut presque tous les jours des engagemens avec de grands et de petits partis des confédérés. Il rencontra, près de la petite rivière de Son, une troupe sur laquelle il fit quelques prisonniers. Il s'approcha de la rivière de Duneyetz où les confédérés étoient en force. Les Russes dressèrent une batterie. Dès qu'elle commença à jouer, comme la rivière étoit profonde et qu'on n'avait pas de ponton, les premiers grenadiers qui tentèrent le passage eurent de l'eau jusqu'au cou. Le Colonel Tschepelow trouva près de-là un endroit guéable, et il y passa avec la cavalerie sous la protection des canons. Il attaqua les avant-postes, l'infanterie le suivit, et les confédérés perdirent beaucoup de monde. Quelques escadrons de dragons ennemis s'arrêtèrent sur les mines de Belitschka, ils résistèrent d'abord, mais quand l'infanterie arriva, ils se retirèrent près de Cracovie.

Vers

*) On appelle licorne un mortier russe de nouvelle invention.

Vers midi le comte alla à Cracovie. Le colonel Drewiz y étoit avec un régiment de Tschugujewski, un régiment de Cosaques du Don, quatre compagnies d'infanterie, et quatre escadrons de carabiniers. Aux approches de la nuit, le corps marcha sur Tynez à un mille de Cracovie. Drewiz alla en avant; il rencontra beaucoup de cavalerie des confédérés livrés au sommeil, il ne les attaqua point, et quand le comte arriva, les ennemis étoient déjà montés à cheval, et sur le point de partir. Aussitôt le comte ordonna aux deux premières compagnies de grenadiers d'affaillir une redoute, où il y avait cent hommes et deux canons. Ils s'emparèrent de la redoute en perdant un peu de monde, ils tuèrent presque tous ceux qui s'y trouvaient pour la défendre, mais ils n'emmenèrent qu'un canon.

Le comte s'en tint là sans juger à propos de donner l'assaut à Tynez qui étoit très bien fortifié. Le lendemain il marcha sur Landskron, et se mit en ordre de bataille sur les hauteurs en face de Ty-

E v

nez.

nez. Aussitôt une vive escarmouche commença. Les confédérés au nombre d'environ 4000 avaient leur aile gauche appuyée à Landskron, leur droite s'étendait sur la gauche du corps russe. Il y avait sur leur front 150 chasseurs commandés par un major français; à la distance d'un quart de mille, il y avait un terrain coupé. Suworow ordonna aux Cosaques de Tschuguiewski de charger les chasseurs, et il les fit soutenir par le colonel Tschepetow avec un escadron de carabiniers. Les Cosaques tombèrent hardiment sur les chasseurs et les transpercèrent en grande partie. L'attaque devait être générale, mais le corps des confédérés plia, son aile droite commença la retraite, et la cavalerie russe poursuivit l'ennemi au delà d'un mille, du côté de Biala, sur les frontières de la Silésie. Il y eût cinq cents hommes de tués, entre autres le maréchal Orzeschka de Lithuanie, et le prince Sapiéha de la grande Pologne. On fit 200 prisonniers parmi lesquels se trouvèrent le maréchal Loffozki de Varsovie et Miamzinski. Le brigadier fran-

çais

çais Dumourier *) qui était à la tête de ces confédérés, ne tarda guère à retourner en France.

Après cette affaire le comte retint à son corps les Cosaques du Don de Drewitz, et se mit en marche pour retourner à Lublin. En approchant de la petite rivière de Son, il passait près d'un bois d'où l'on tira vivement sur lui, mais il continua sa route sans se défendre. Bientôt après, il rencontra un parti de confédérés de Varsovie, composé d'environ cinq cents dragons et hussards. Ils attaquèrent et chargèrent bravement la cavalerie russe. Elle les reçut le sabre à la main, ils furent repoussés après une vigoureuse résistance, on perdit quelque monde des deux côtés, et ils s'éloignèrent.

Pendant ce tems là Pulawski fort d'environ deux mille hommes, s'était rendu maître de Zamoſcie. Il fallait l'en chasser: Suworow s'y porta; il rencontra quelques escadrons qu'on avait en-

voyés

*) C'est le même Dumourier qui a été général de la république française, pendant les premières campagnes de la guerre actuelle.

voyés pour lever des recrues. Ils s'éloignèrent. Pulawski sortit de Zamoscie pour venir à sa rencontre, mais à peine était-il en ordre que le comte attaqua l'infanterie dans sa marche, tombant sur elle à l'improviste avec la cavalerie et les Cosaques. Après avoir fait quelque résistance, elle fût renversée. Il en coûta aux confédérés 200 hommes tués, et autant de prisonniers, parmi lesquels il y avait huit officiers. Le comte retourna ensuite à Lublin.

A cette époque, l'Impératrice donna au comte l'ordre de Saint George de la troisième classe, en témoignage de la satisfaction qu'elle avait de ses services.

Le poste le plus éloigné sur l'aile gauche de la garnison était à Sokal, sur la rivière de Bug. Il y avait là quelques fusiliers avec deux caporaux, et un demi escadron de dragons sous les ordres d'un lieutenant nommé Wedeniapin. Depuis peu de tems le comte lui avait fait présent d'un canon pris sur les Polonais, et il se croyait déjà général. Il

ouvrit

ouvrit sa campagne sans en avoir reçu l'ordre; il marcha par Lemberg sur la petite ville de Tomorloff où il commanda son diner: mais il fût surpris par les confédérés sous les ordres du colonel Noviski, et au lieu d'attaquer, il se tint seulement sur la défensive. Quelques dragons se firent jour en combattant; mais la plus grande partie de son infanterie fut hachée, et le reste, au nombre de quinze hommes, fût fait prisonnier avec le nouveau général.

Environ un mois après, Novizki avec mille hommes de superbe cavalerie, marcha sur Krasnik près du lieu où se trouvait le comte. Celui-ci avait alors envoyé plusieurs partis en Pologne et en Lithuanie comme il le faisait fréquemment, pour empêcher les confédérés de se renforcer. Au moyen de quoi il lui restait fort peu de monde.

A la nouvelle de l'approche de Novizki, le comte détacha tout de suite deux compagnies d'infanterie,

avec

avec deux canons, un escadron de carabiniers et des Cosaques sous les ordres d'un officier de l'état-major. Il voulait charger de ce commandement le capitaine de cavalerie Bergholz, le seul partisan qui fût auprès de lui, mais on le chercha sans pouvoir le trouver; à la vérité l'officier d'état-major marcha contre Movizki, mais comme il ne se sentait pas assez fort il se tint de côté sans rien entreprendre.

Novizki se dirigea sur Krasnostaw où il y avait un escadron de cuirassiers avec une compagnie de fusiliers, et des Cosaques. Le comte détacha quelques escadrons de cavalerie, et une compagnie de grenadiers pour le harceler dans sa route. Il alla lui même avec six Cosaques, et quelques officiers, joindre l'officier d'état-major, dont on a parlé plus haut, ainsi que sa troupe, et dans la nuit, il envoya Bestuschow avec un Cosaque aux informations dans un château du voisinage. Novizki s'y trouvait avec une partie de son monde, et le gentilhomme sauva Bestuschow par une porte du jardin,

sin, sans qu'on l'aperçut. Il revint faire son rapport à un endroit dont on était convenu dans le bois. Suworow entra vers minuit dans Krasnostaw, il y trouva la troupe qu'il y avait envoyée, il y réunit la plus grande partie de ses gens qui étaient précédemment cantonnés dans le même lieu, avec une pièce de douze, et il en partit sur le champ.

Novizki avait fait une marche d'environ quatre milles à droite de Krasnostaw. Il était posté dans un bois; vers midi les Russes l'attinrent. Suworow à la tête des dragons passa le pont d'un moulin, et fit l'attaque. Les confédérés se défendirent bravement, ils blessèrent beaucoup de monde. Kitriow commandant des dragons fût atteint d'un coup de feu, et enfin après une vigoureuse résistance les ennemis furent dispersés, et on les poursuivit. Suworow retourna par Krasnostaw à Lublin et Novizki à Biala d'où il était venu. Un parti des confédérés rencontra Kitriow qui, à cause de sa blessure, se retirait sur un chariot de paysan avec

une

une petite escorte. Les Polonais ne lui firent aucun mal, ni à ceux qui l'accompagnoient. Des deux côtés on perdit environ 100 hommes.

Au commencement du mois d'Août arriva en Lithuanie le fameux Kofakowski, l'un des confédérés qui s'étaient réfugiés en Hongrie. Il mit le feu dans tout le duché avec infiniment de prudence, de circonspection et de célérité : Il fit des recrues considérables ; ils excita toutes les troupes réglées à se révolter et à entrer dans la confédération.

Le comte Orginski grand-maréchal de Lithuanie vint de Varsovie, pour prendre le commandement. Kofakowski publia des manifestes fort touchans dans lesquels il se qualifiait seulement de citoyen de Lithuanie, quoiqu'il conférât le titre de maréchal à d'autres selon son bon plaisir. La couleur de l'uniforme de sa nouvelle troupe était noire.

On détacha contre cette nouvelle confédération de Lithuanie, les colonels Turing et Drewiz, chacun

chacun avec un corps de deux à trois mille hommes et suffisamment d'artillerie. En outre il y avait un corps arrivé de Russie, sous les ordres du général Kaschkin destiné à couvrir les frontières de Lithuanie. La légion de Pétersbourg était cantonnée dans ce duché par bataillon. Un d'eux qui était commandé par le colonel Albutschef fût surpris par l'armée de Lithuanie, il se défendit bravement pendant quelques heures, mais il perdit beaucoup de monde, et fût enfin obligé de se rendre prisonnier, lorsque les hussards du général Beliak et de Korfizki eurent pénétré dans le bourg. Ce bataillon avait environ 500 hommes avec 15 officiers et deux canons. Le comte Ogynski offrit sa table aux officiers, il leur rendit leur épée et la liberté.

Suworow apprit bientôt à Lublin la nouvelle de la perte de ce bataillon. On n'entendit pas parler d'engagemens ou de combats antérieurs entre les colonels Turing et Drewiz et les confédérés. Le comte fit marcher deux compagnies de grenadiers, deux compagnies de fusiliers, un escadron

F de

de carabiniers, et cinquante Cosaques. Avec ce petit corps, sans prendre d'autre artillerie que deux licornes, il alla par Kozk à Biala en Lithuanie. Là il tira de la légion de Pétersbourg, qui était sous les ordres du colonel Gaerner, un renfort d'un escadron de cuirassiers, d'un escadron de dragons, avec une compagnie de grenadiers, une de fusiliers, et cinquante Cosaques, le tout formant à peine mille hommes, et dès le même jour il pénétra dans l'intérieur de la Lithuanie.

Vers la fin du troisième jour il apprit, que les troupes des confédérés étaient tout au plus à quatre milles de lui, dans un poste avantageux sous Stalowiz. Il pouvait compter entièrement sur ses troupes, aguérées à différens combats, et accoutumées à la fatigue des marches. Elles étaient dans un pays couvert. Deux heures avant la nuit, bien décidées à combattre elles se mirent en marche sans battre aux champs. L'infanterie formait l'avant garde. Le temps se couvrit, et la nuit devint obscure, mais on se dirigea pendant une partie de



Défaite du Grand-General Oginski près de Stalowitz, 1770.

de la route sur une lumière, qu'on apercevait de tems en tems au clocher d'un couvent près de Stalowiz; à moitié chemin les patrouilles firent prisonniers quatre hulans qui servirent de guides.

Comme Stalowiz est un pays ouvert, quand on fût à un demi mille de là, le comte fit ranger ses troupes en lignes. Sur la première était la compagnie de grenadiers distribuée sur les ailes, ayant auprès d'elle les compagnies de la légion de Pétersbourg, les deux licornes au centre, et derrière elle la compagnie de fusiliers de Nassebourg. La seconde ligne était composée de trois escadrons de cavalerie. La réserve était sur le derrière, elle consistait en une compagnie de fusiliers de Susdal, et deux pelotons de cavalerie qui se distribuaient sur les ailes avec quelques Cosaques.

Les Russes se trouvèrent par hazard sur le dos des confédérés qui étaient couverts par un marais, sur lequel il y avait une digue longue d'environ deux cents pas. Les Russes s'approchèrent de la

F ij

digue,

digue, en ferrant les rangs dans le plus grand silence. Backul avec son détachement hacha des sentinelles avancées, mais le corps fût pourtant aperçu par l'ennemi qui le salua d'un feu très-vif d'artillerie et de mousquéterie. La compagnie de grenadiers de Susdal, sous les ordres du major Kifelow, fût obligée de rompre le centre en fondant sur lui, cette compagnie perdit un peu de monde, et courut un grand danger, mais elle réussit heureusement. Trois escadrons la suivirent dans cette ouverture en fabrant des deux côtés. Le reste de l'infanterie arriva ensuite. Les confédérés mis dans un désordre que l'obscurité augmentait encore, furent culbutés et poursuivis dans la ville. Annibal se hazarda sur le marais avec les licornes, mais il s'y embourba, et il ne resta plus d'artillerie à la disposition des Russes. Le capitaine Schluffel, avec la compagnie de Nassebourg, attaqua dans la ville trois cent janissaires du grand-maréchal, qui se défendirent vivement de l'intérieur des maisons, et comme il fût renforcé d'une compagnie de grenadiers sous les ordres du capitaine Fergin, il défit

la

la plus grande partie de ces Janissaires. Le Comte était dans la ville à l'aube du jour: il vit un soldat courant à une maison, et le prenant pour un de ses gens qui voulait piller, il le rappella: celui-ci répondit en polonais, et tira tout de suite son fusil sur le comte, mais le coup ne l'atteignit pas. Ce Polonais était un janissaire de la garde du grand maréchal Oginski.

Dans la chaleur de l'attaque l'infanterie s'était répandue dans toute la ville, et avant qu'elle fût en ordre, Schibulin arriva avec la réserve. Les Russes furent alors parfaitement maîtres de la ville. Les 500 hommes de la légion de Pétersbourg qu'on avait faits prisonniers précédemment, étaient logés sur la place du marché dans quelques maisons dont on avait fermé les portes. Ils sautèrent par les fenêtres, et recouvrirent leur liberté.

La cavalerie russe avait déjà l'avantage en rase campagne. Quand il fit grand jour, l'infanterie sortit de la ville en bon ordre au pas de charge, et elle attaqua les fantassins du grand-maréchal. Elle

F iij

donna

donna sur l'aile droite, et se trouva dépassée de beaucoup par la gauche. On se battit bravement, et l'issue de cette affaire semblait devoir tout décider. Enfin les fusiliers de la légion attaquèrent à la bayonnette. Le reste de l'infanterie en fit autant, et après une vigoureuse résistance, les ennemis furent battus dans toute la ligne; mais, comme ils étoient fort nombreux, ils se retirèrent en assez bon ordre.

La cavalerie russe avait gagné beaucoup de terrain, quand le général Beliak posté à un demi-mille de là, fit une attaque très-vive avec deux régimens de hulans forts de plus de mille hommes. Il y eût beaucoup de Russes renversés et percés, plusieurs officiers blessés, mais à la fin Beliak eût le désavantage, et perdit la bataille. Les Cosaques sur-tout se battirent avec une grande bravoure.

L'armée de Lithuanie se retira à un petit mille du champ de bataille. Deux Cosaques poursuivirent un officier d'état-major, et son aide de camp, mais ils se sauvèrent par un marais.

Suwo-

Suworow mit ses lignes en ordre, se reposa une heure, et fit ses dispositions pour marcher sur Slomin à quatre milles du champ de bataille. La longueur de son train étoit d'un demi-mille, à cause des prisonniers confédérés et des 500 hommes de la légion de Pétersbourg, qui avaient recouvré leur liberté, mais surtout à cause de la grande quantité d'équipages et de convois tombés entre ses mains. Le butin étoit très considérable, et les soldats se partagèrent beaucoup d'or et d'argent. On trouva chez le curé de la ville la caisse contenant 30,000 ducats, qui étoit restée cachée pendant quelques jours. Vers la nuit le corps s'approcha de Slomin, et le lendemain le comte retint à diner les officiers d'état-major et hauts officiers prisonniers. Le colonel Turing qui étoit dans le voisinage étoit arrivé aussi: mais au lieu d'amener du renfort, il étoit venu seul de sa personne.

Du côté des Russes il y avait eu en totalité 8 à 900 hommes en bataille. L'ennemi leur en avait tué à peu-près quatre-vingt, mais presque la moitié

F iv

du

du corps était blessée. L'armée de Lithuanie qui avait envoyé près de cinq mille hommes au combat, avait perdu environ mille hommes tués, et sept cents prisonniers, parmi lesquels il y avait trente officiers d'état-major et hauts officiers, entre autres le général de jour du grand-maréchal Oginski. Toute l'artillerie des confédérés qui consistait en douze pièces de canon, tomba au pouvoir des Russes, ainsi que plusieurs drapeaux avec la queue et le bâton de commandement du grand-maréchal : et les dragons de Lithuanie à qui la surprise n'avait pas laissé le tems de monter à cheval, perdirent presque tous leurs chevaux, dont l'infanterie russe se servit ensuite dans sa marche retrograde.

Le comte donna de sa bourse un rouble de gratification à chacun des soldats qui avaient eu part à l'action. L'Impératrice lui envoya, bientôt après, comme vainqueur du grand-maréchal, l'ordre d'Alexandre Newsky, avec la dépêche suivante :

Au

Au général-major de Suworow !

"En récompense du service que vous nous
 "avez rendu ainsi qu'à la patrie, par l'entière dé-
 "faite du comte d'Oginsky chef des Lithuaniens
 "révoltés contre nos troupes, il nous a plu
 "de vous nommer chevalier de notre ordre
 "d'Alexandre Newsky, dont nous vous envoyons
 "la décoration, que nous vous ordonnons de
 "prendre et de porter. Nous espérons que les
 "témoignages distingués de notre bienveillance
 "impériale pour vous, serviront encor d'ali-
 "ment à votre zèle, et que vous consacrerez vos
 "jours à l'avantage de notre service. Sur ce
 "nous vous assurons de l'estime impériale de
 "votre affectionnée

à Pétersbourg

le 20. Décembre 1771.

Catherine.

A peine arrivé à Slomin, le comte était impatient d'en partir. Il laissa les prisonniers, et la grosse artillerie dans les murs de cette ville, et

F v

pen-

pendant la nuit il se mit en marche. Il alla sur Pinsk afin de disperser davantage les confédérés. Il trouva des chemins très-marécageux, d'autant plus qu'il était tombé beaucoup de pluie. Il rencontra, chemin faisant un officier des confédérés avec une riche caisse de régiment, il lui donna un passeport pour lui et pour sa caisse jusqu'au lieu de sa destination.

Quand une fois le comte eut déclaré aux Confédérés qu'ils eussent à se tenir tranquilles, et que dans ce cas seulement, il ne les attaquerait pas, ils se séparèrent effectivement. Mais le général Beliak le plus ancien après le comte Oginsky, que le chagrin fit voyager à Danzik, ne prit pas le commandement. Il s'en excusa sur l'engagement qu'il avait contracté envers Suworow, de ne rien entreprendre contre les Russes, disant qu'il était resté jusqu'à présent dans ses cantonnemens, uniquement pour obéir encor aux ordres du grand-maréchal. Grabowizki était le plus près des frontières de Russie du côté de Smolensko; il avait recruté

cruté quelques milliers d'hommes, et il avait auprès de lui sa courageuse épouse habillée en Amazone. Il congédia tout son monde et plusieurs chefs suivirent cet exemple.

Il y avait à Pinsk des personnes de la fuite du comte Oginsky, que le maréchal n'avait pas menées au combat: quelques gens s'étaient enfuis dans les petites isles du voisinage. Le comte fit traiter avec toute sorte d'égards ceux qui étaient restés, et il eût grand soin qu'on ne fit pas le moindre tort au maréchal dans ses possessions. Il marcha sur Brzescie où il prit du monde qu'il laissa dans Biala, et à son heureux retour à Lublin, il fit chanter le Te Deum et célébra sa victoire avec les cérémonies accoutumées.

On lit dans les œuvres posthumes de Frédéric le grand, l'éloge le plus flatteur au sujet de cette importante victoire, qui fût remportée le 11. Septembre 1771. En parlant de la journée de Stalowitz, Frédéric le grand, conseille aux Polonais de

ne pas s'exposer une seconde fois à se mesurer avec Suworow.

Il y eût vers la fin de l'année quelques affaires dans le palatinat de Rava, entre Sabrowski, colonel des confédérés qui avait 4 au 500 hommes, et le général-major prince de Gallizin. Celui-ci les battit et les mit en déroute. Lorsque Sabrowski fût au delà de Pulawa, il fût surpris par le capitaine Archipassow et par ses gens, il fût très maltraité, et fait prisonnier avec trois officiers et 40 hommes. A peine s'était-il rendu qu'un chasseur qui ne s'en était pas aperçu, le blessa d'un coup de feu à la poitrine; comme c'était un fort galant homme, il fût généralement regretté, car il mourût peu de jours après, malgré tout l'empressement que le comte avait mis à le faire guérir à Pulawa. En témoignage de son estime pour ce colonel, le comte rendit la liberté aux trois officiers qui avaient été faits prisonniers avec lui.

Vers la fin de janvier 1772 le commissaire des vivres des troupes russes, qui était Polonais, demanda

au

au comte un entretien secret. Il lui découvrit que le maréchal-de-camp français Vioménil, successeur du brigadier Dumourier, avait donné le plan de surprendre le château et la ville de Cracovie, que ce plan était adopté par le général des confédérés à Biala, et pour prouver ce qu'il avançait, il fit voir une lettre de son frère qui était resté attaché à la confédération; il dissuada le comte d'une entreprise qu'il avait commencée contre la Lithuanie, pour empêcher l'invasion des confédérés, l'assurant que cette invasion n'était qu'une diversion tendante à détourner son attention de Cracovie. Le comte ne voulut pas ajouter foi à ce rapport, et il fit mal, car il perdit en effet son tems à marcher inutilement pendant quelques jours sur la Lithuanie.

Dès qu'il fût de retour à Lublin, il rassembla sur le champ deux escadrons de cavalerie avec des Cosaques, deux compagnies d'infanterie avec des canons, et se mit en marche sur Cracovie. Il rencontra sous Koliz dans le palatinat de Sandomir, le général comte Branizki avec quatre régimens de
hulans

hulans, et le lieutenant-général Grabowski servant sous ses ordres avec son régiment des gardes de Lithuanie dragons. Ils se réunirent, prirent avec eux la garnison de Koeliz, qui consistait en un escadron, deux compagnies, et cinquante Cosaques, et ils allèrent directement à Cracovie.

Depuis quelques mois le lieutenant-général Bibikow était arrivé à Varsovie pour remplacer le général Weimarn. Il avait établi à Cracovie une grande partie du régiment de Susdal sous les ordres de son colonel Stakelberg. Celui-ci qui avait fait sous Colberg, une si belle défense, ne montra pas en dernier lieu la même fermeté. A la prière d'une dame de qualité il fit retirer une sentinelle, qui était postée devant l'égout du château, parce que les cris de guerre qui se répétaient pendant la nuit près de la maison de cette dame, troublaient son sommeil. Il se contenta de tenir un piquet de trente hommes avec un officier dans le château, où il y avait des canons et des voitures du régiment; tout le reste n'était composé que d'ouvriers sans armes, au nombre d'environ cent hommes.

Les

Les confédérés apprirent en quoi consistait la garnison du château, ils sçurent aussi qu'on avait retiré le factionnaire, et pendant la nuit du 2. Février ils firent les approches du château dans le plus grand silence, avec deux bataillons bien armés, suivis à une certaine distance d'environ 500 hommes de cavalerie. L'infanterie avait mis par dessus ses habits, des chemises blanches, pour être moins reconnue au milieu de la neige: elle s'approcha, et se glissant sur les mains et sur les genoux, elle pénétra par l'égout dans l'intérieur du château, ayant à sa tête le capitaine Vioménil neveu du général de ce nom. A la vérité le petit piquet voulut résister, mais il fut haché, ou fait prisonnier, la cavalerie entra ensuite dans le château par une porte dont l'infanterie avait levé la herse.

Il devait y avoir la même nuit un bal masqué à Cracovie; aussitôt que la surprise éclata, ce fût un grand trouble-fête. Le colonel Stakelberg rassembla en hâte quelques compagnies; il assaillit le château, mais il fût repoussé avec perte, et les confédérés en restèrent les maîtres.

La

La nuit suivante, Suworow arriva devant Cracovie. Il entendit de deux côtés une forte canonnade et il entra dans la ville. A la pointe du jour une grosse colonne des confédérés fit une sortie du château sur la grande rue de la ville. Elle s'élança bravement au milieu du feu à mitrailles, elle se défendit de son mieux, elle perdit beaucoup de monde, et fût repoussée vers le château. Environ cinquante dragons sous les ordres d'un officier plein de courage allèrent sur la grand'garde; ils soutinrent un grand feu de mousqueterie, et ils se jetèrent sur la garde, qui les reçut la bayonnette basse, mais ils furent presque tous tués, et on ne fit que quelques prisonniers; ce combat finit au bout de deux heures. Les confédérés repoussés perdirent plus de cent hommes.

Le même jour le comte fit une tournée à cheval aux environs de Cracovie avec deux généraux polonais. Les troupes polonaises sous les ordres de Branizki conservèrent leur position au-delà de la Vistule; elles avaient sur ce fleuve un pont de

com-

communication bien couvert par de l'infanterie. Le château de Cracovie est situé sur une éminence; il n'est défendu que par un gros mur très-haut, et par un fossé; il n'a d'ailleurs ni remparts, ni fortifications. Il est appuyé aux murs de la ville, et il la domine. On mit du monde aux étages supérieurs et dans les greniers de plusieurs grandes maisons en face du château: on plaça du canon en quelques endroits pour tirer par les fenêtres, on fit des retranchemens dans les places qui n'étaient pas bâties, on éleva des parapets et des redoutes. Le comte appella l'ancien commandant Oebischelwiz, comme un homme très-expérimenté, avec les chasseurs de son parti qu'il avait habillés à ses frais, et lui confia le principal quartier de la ville. Les autres quartiers furent remis à la vigilance de trois autres officiers de l'état-major.

Ainsi le château fut bloqué. Les Russes non compris leur cavalerie, avaient huit cents hommes d'infanterie. Les confédérés avaient dans le château plus de 400 hommes d'infanterie, et 500 hommes de cavalerie.

G

Le

Le troisième jour le commandant du château envoya un capitaine français chargé de diverses demandes. 1°. il offrit la remise de cent prisonniers, presque tous ouvriers qui habitaient le château avant le blocus, on ne voulût pas l'accepter. Il demanda 2°. aussi qu'on donnât la liberté de sortir aux chanoines desservans l'église de la sépulture des Rois, ainsi qu'à leurs gens de service au nombre d'environ quatre-vingt personnes. On s'y refusa également pour leur laisser plus de bouches inutiles. Mais non obstant ce refus, ils sortirent du château à deux reprises: la première fois le comte fit tirer sur eux à poudre, la seconde fois il en fit blesser quelques-uns, et personne ne sortit plus. 3°. le même officier demanda aussi quelques remèdes, qui lui furent accordés.

Il y avait dans le château un bon magasin de vivres, suffisamment de foin et d'avoine, une provision de vin, d'eau de vie, de sel, d'huile, de légumes, et une source de bonne eau, mais il y avait peu de viande. Les assiégeans eux mêmes étaient

en

en quelque forte bloqués dans la ville par le corps nombreux de confédérés, qui tenait la campagne, et contre lequel on envoyait souvent des partis et des patrouilles. Au moyen de quoi le comte eut la prévoyance de faire un état des provisions de vivres et de fourrages, qui existaient dans la ville, et il se trouva qu'il en avait encore assez.

Bientôt après la sortie dont nous avons parlé, les assiégés en firent une seconde sous la conduite d'un officier français avec 4 ou 500 hommes. Ils se portèrent sur la brasserie voisine du château. Avant qu'il arrivât du renfort, la compagnie se défendit le mieux du monde, les confédérés furent repoussés et on les poursuivit jusques dans le château. Ils perdirent environ cinquante hommes.

Bakaloviz ingénieur du Roi, homme d'une expérience consommée, commença à miner à cent pas du château dans un terrain fort pierreux. Le comte Branizki lui donna pour ouvrir la galerie 50 bons travailleurs des salines de Wiliitschka, et bientôt

G ij

après

après on commença sur la gauche une seconde galerie.

Suworow par le conseil du comte Branizki avait posté la meilleure compagnie de Susdal, dans un bâtiment près du château. Vers midi le comte reposait. Tout à coup il entend du bruit, il se leve en sursaut, il monte à cheval et il accourt. C'était cette compagnie dont le capitaine avait pris la fuite, qui s'en allait grand train toute en désordre, et que l'ennemi poursuivait en lui tuant beaucoup de monde. Le comte fait son possible pour arrêter les fuyards, les ramène, les pousse la bayonnette basse contre les confédérés qui se retirèrent. La compagnie avait perdu environ trente hommes.

Au cas qu'on fût obligé de lever le siège, on rendit tous les capitaines responsables de la fidélité et de la sûreté des bourgeois. On donna le même ordre pour les fauxbourgs. La partie de la ville qui était habitée par les Juifs reçut l'ordre de s'armer, et de monter la garde, et on éleva des redoutes sur le grand chemin.

Le

Le général Branizki conseilla l'assaut, et son projet fût adopté. Le 3. mars à deux heures après minuit on commença à tirer à mitraille avec les canons qui étaient braqués dans de forts édifices; à cause de la proximité on fit aussi un feu de mousqueterie très-vif. Les confédérés y répondirent du château tout aussi chaudement. Les colonnes avancèrent: on attacha à la grande porte de la ville un pétard qui ne fit point d'effet. La colonne qui était postée au couchant du côté de la brasserie, escalada la montagne jusqu'à la porte. Mais comme l'officier d'état-major qui la commandait ne parût point, la troupe resta là sans rien entreprendre. On tira longtems des deux côtés à travers la porte. Les officiers français qui la défendaient se signalèrent, et firent une belle résistance. L'assaut n'eût point de succès, et à l'aube du jour on donna le signal de la retraite. Les Russes perdirent un lieutenant-colonel, quelques officiers et quarante soldats, et ils eurent environ cent hommes blessés. La perte des confédérés, dont on fût informé par les déserteurs, était aussi

G iij

forte

forte, et parmi leurs blessés, il y avait beaucoup d'officiers.

Dans l'après-midi du même jour le commandant du château pria le comte de recevoir dans la ville un capitaine de dragons blessé, dont le père jouissait d'un grand crédit auprès du Roi de France. La permission fût accordée, on transporta cet officier sur un brancard dans la ville. C'était un jeune homme de 18 ans, d'une complexion très-délicate et sa blessure était dangereuse. Le comte le recommanda à la vigilance du capitaine de cavalerie Weimarn, et on s'occupa de son traitement avec tant de soins, que ses blessures furent guéries avant la fin du siège. On le renvoya ensuite chez son père à Paris, où il arriva très-heureusement.

Le château de Tyniz dont les confédérés s'étaient rendus maîtres à un mille de Cracovie était entouré de beaucoup de redoutes, où ils avaient une grande partie de leur monde. Le comte Branizki marcha contre eux avec ses hulans, et une
partie

partie de la cavalerie russe. Il leur fit beaucoup de mal et les repoussa.

Les assiégés manquaient de poudre et de plomb, et quoique le lieutenant d'artillerie Haaks eût fait construire un petit moulin à poudre dans le fauxbourg, cette ressource n'était pas suffisante à beaucoup près. On détacha le lieutenant-colonel Nagel à Kosel avec un peu de monde pour acheter ces munitions. Malgré la quantité de partis confédérés qui se trouvaient sur sa route, il les tourna très-habilement, et ramena heureusement un convoi de poudre et de plomb.

Dans le courant du mois de mars, le lieutenant colonel Michelson qui commandait un détachement derrière Tyniz, fût surpris, en revenant, par une partie de la garnison. Autant sa position était dangereuse, autant il montra de courage et de résolution. Il repoussa l'ennemi qui était fort supérieur en nombre, et il emmena environ cent prisonniers à Cracovie.

Vers la fin du même mois, le comte détacha Michelson avec une bonne quantité de monde à Oswrezin, où se trouvaient les archives des confédérés. Il pénétra au milieu de la garnison pendant la nuit, il en défit une partie considérable, et dispersa le reste. Toutes fois il ne se contenta pas de s'emparer des archives, mais il poussa ses avantages jusqu'à Biala sur les frontières de la Silésie. Il chassa de Biala la prétendue confédération générale qui repassa précipitamment les frontières, et il revint heureusement.

Bientôt après on vit paraître derrière Tyniz en deçà de la Vistule beaucoup de hussards et de cavalerie des confédérés. C'était le reste des ci-devant troupes noires Lithuaniennes de Kosakowski: ces troupes accouraient pour faire lever le siège du château de Cracovie. Le comte Branizki envoya contre elles un bon nombre de ses hulans. Le lieutenant-colonel Lang était posté à Schwerzonzy entre Tyniz et Cracovie; mais avec ses deux escadrons, il était trop faible pour résister aux confédérés

dérés qui avaient un millier d'hommes. Les hulans affectaient de tems en tems de se retirer, et par cette feinte ils attiraient l'ennemi sur leur dos. Aussitôt que le comte en fût informé il prit le parti de marcher en personne contre les confédérés. Il mena deux escadrons et des cosaques, et se fit suivre d'une pareille quantité de monde. Il trouva les hulans et le lieutenant-colonel Lang avec ses escadrons en pleine manoeuvre de retraite. Ils avaient perdu du terrain, et les confédérés noirs marchaient sur eux à pas redoublés. Suworow remarqua que l'ennemi ne tentait aucun engagement, et qu'il aimait mieux s'approcher de Cracovie. En conséquence il le prévint. Il ordonna à sa cavalerie et à ses cosaques de charger. Les escadrons de Lang et les hulans suivirent, et l'ennemi fût enfoncé avant que la réserve arrivât. Lang reçut ordre de couper la retraite aux confédérés; on les ferra de près, et on les poussa en grande partie dans la Vistule, où ils périrent. Le comte échappa dans cette journée à un grand péril. Comme il se trouvait sur le champ de bataille, dans la chaleur

de l'action, un officier des confédérés s'élança sur lui, et après lui avoir tiré ses deux coups de pistolet, lui porta un coup de sabre que le comte para avec le sien. Il survint un cuirassier qui atteignit cet officier d'un coup de carabine à la tempe, et le renversa de cheval.

Le reste des confédérés de Lithuanie fût ainsi dispersé. Il resta plus de cent hommes sur la place. Environ 300 furent noyés dans le fleuve, cinquante furent faits prisonniers, et les autres se dissipèrent, sans qu'on ait jamais su depuis ce qu'ils étaient devenus.

Au commencement d'avril le comte de retour à Cracovie reçut de Varsovie une pièce de douze, et comme il avait déjà deux licornes de huit livres, quatre canons de trois et huit mortiers de Coehorn, le lieutenant d'artillerie Haaks éleva une batterie sur un des plus forts édifices directement en face de la porte principale, sans que les assiégés s'en aperçussent. Il y ajouta un mortier de cent livres
dont

dont la matière était de Zink et de plomb fondus ensemble. Quand la batterie fût en état de jouer, il fit tirer sur le château. Le feu prit à différentes reprises aux appartemens, et à un magasin de foin, mais on l'éteignit toujours promptement. Il tomba sur l'hôtel du commandant-général une bombe qui fit beaucoup de dégât; le mur du côté de la porte s'écroula, et il y eût une brèche à l'église qui était appuyée au mur du château. Les deux galeries des mines étaient achevées et on n'avait plus qu'à les charger.

La garnison du château n'avait plus guère de pierre à fusil, parce qu'on en avait usé beaucoup au moment de l'assaut et dans les sorties: les soldats souffrirent la famine pendant quelques semaines, et furent réduits à manger du cheval. Un sous-officier qui avait passé la Vistule pendant la nuit, fût fait prisonnier. Il était porteur d'une lettre en chiffre écrite par le commandant au général Vio-mènil, on la fit déchiffrer par Komarscheski secrétaire du Roi, et on y trouva les renseignemens les
plus

plus certains sur l'état du château. Cette lettre demandait avec instance qu'on vint au secours des assiégés, parce qu'ils manquaient de vivres et de munitions, et qu'ils avaient beaucoup de malades.

Le comte profita de cet avis. Il envoya le lendemain au château le capitaine de cavalerie Weimarn pour déclarer définitivement aux officiers français que tout était prêt pour donner l'assaut, et que si la garnison ne se rendait pas, elle ferait toute passée au fil de l'épée. Weimarn s'acquitta de sa commission.

Le 8. avril, la nuit étant déjà fort avancée, le brigadier français Galibert se présenta aux retranchemens et demanda à être conduit auprès du comte. On lui banda les yeux, et on l'y mena. Il débuta par beaucoup d'éloges, le comte lui fit un bon accueil, et pour ne pas consumer le tems en pure perte, il le fit asseoir à une table, où il lui dicta les principaux articles de la capitulation, en lui offrant des conditions plus avantageuses qu'il ne le demandait lui-même

même. Galibert prit le papier, et fût reconduit honnêtement avec une escorte.

Le jour suivant le même brigadier revint du château de la même manière à dix heures du matin, on lui servit à déjeuner et quand il fut question de la capitulation, il fit beaucoup de difficultés sur différens points. Cela décida le comte à lui accorder un peu moins, et à lui déclarer à son départ, que s'il revenait encore une fois sans accepter les articles de la capitulation tels qu'ils étaient actuellement, il lui ferait alors des conditions encore moins favorables, et qu'il attendit sa réponse le lendemain: le brigadier revint encore dans la même nuit, et accepta au nom de la garnison toutes les conditions qui avaient été proposées.

Voici en quoi consistaient les principaux articles de la capitulation.

" 1. La garnison doit mettre bas les armes dans l'intérieur du château, et sortir par peloton de cent hommes à la fois."

" 2. La

"2. La garnison aura la vie et les biens saufs."

"3. Les troupes françaises qui font partie de la
"garnison se rendront simplement prisonnières,
"res, et non pas prisonnières de guerre."

Cet article était fondé sur ce qu'on n'aurait pas pû les échanger, parce qu'il n'y avait pas de guerre entre la Russie et la France.

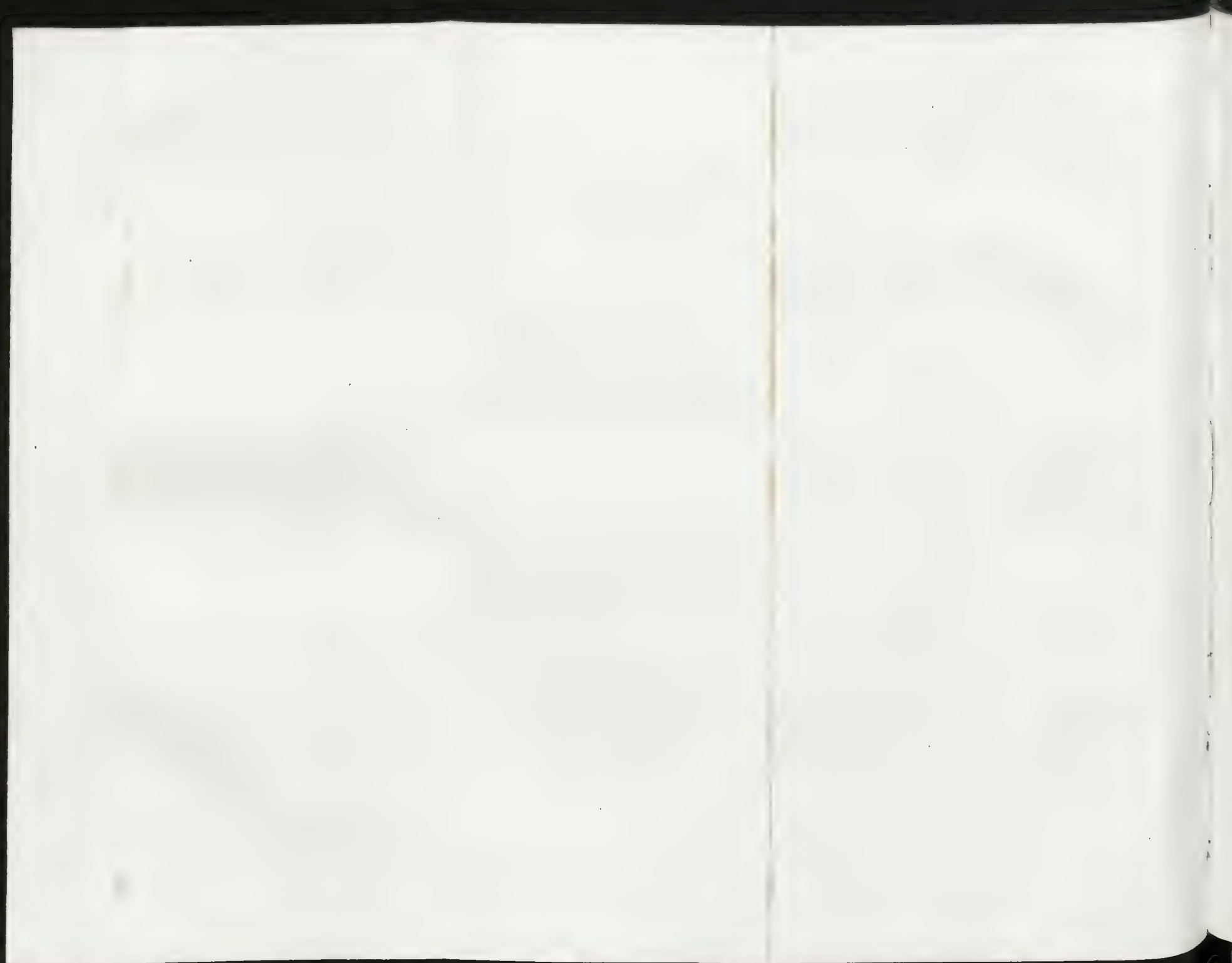
"4. Les troupes françaises qui font sous les ordres du général Vioménil seront transférées à Lemberg, celles de Dumourier à Biala en Lithuanie, et celles des confédérés Polonais à Smolensko."

"5. On remettra exactement au commissaire du Roi les attributs de la couronne et autres effets qui se trouvent dans le château.

Les assiégés avaient proposé un article portant qu'on ne tirerait par sur eux pendant la trêve. — Le comte y ajouta en riant, pas même le coup de la retraite. Les commissaires du Roi entrèrent dans le château le lendemain matin, ils trouvèrent
les



La prise du Château de Cracovie 1791.



les bijoux de la couronne en bon ordre dans un cabinet qu'on avait muré avant le siège, les autres effets étaient aussi en bon état.

On était dans la semaine - sainte. On avait fixé le jour de la sortie de la garnison au 15. d'avril, qui se trouvait être la fête de Pâques. Les assiégés passèrent toute la nuit sous les armes. A la pointe du jour on envoya au château le lieutenant-colonel Oebischelwiz pour désarmer la garnison, et pour recevoir les quatre canons de régiment, ainsi que deux autres canons des confédérés, ce qui composait toute l'artillerie du château. Cet officier prit avec lui une compagnie de grenadiers des Susdal. La garnison mit bas les armes: elle sortit du château par pelotons de cent hommes, avec leurs officiers, et fut reçue par les Russes sous les armes. Les deux brigadiers Galibert et Choisi qui commandaient, avaient la croix de saint-Louis, ainsi que quelques autres capitaines français. En qualité de prisonnier le brigadier Choisi présenta son épée au comte; les autres officiers voulaient aussi
lui

lui remettre la leur, mais il ne voulût par y consentir: "Je ne saurais accepter, dit le comte, l'épée d'un galant homme qui est au service d'un roi allié de ma souveraine" et ils s'embrassèrent.

On servit un déjeuner. Le comte Branizki invita à dîner les deux brigadiers avec les officiers français et confédérés les plus distingués, et il les traita somptueusement. Le major Sanzow-Zasfeki fut chargé de faire aussi les honneurs d'un dîner aux autres officiers, dans un palais disposé pour les recevoir.

Le comte en sortant de table fit ses dispositions pour le transport de tous les prisonniers à Lublin. Les convives étaient de très-bonne humeur, et ils se feroient amusés volontiers plus longtems, mais comme la nuit était déjà un peu avancée, il fallut sur le champ se mettre en marche. On donna un carosse aux brigadiers, et d'autres voitures au reste des officiers. On fit présent à la cavalerie des chevaux qui lui restaient, et on transporta les

autres

autres prisonniers sur des chariots de payfans. Le comte chargea son major de jour d'accompagner ce transport afin de pourvoir aux besoins de la route. Il les fit escorter par quatre compagnies d'infanterie et deux canons, deux escadrons de cavalerie, et cinquante Cosaques sous les ordres du colonel Idagien, et il fit couvrir la marche par une réserve presque aussi forte, sous les ordres du lieutenant-colonel Michelson auquel il confia l'essentiel.

Les prisonniers étaient au nombre d'environ mille hommes, parmi lesquels il y avait un tiers de cavalerie, et près de cinquante officiers d'état-major ou hauts officiers, avec deux brigadiers. La perte des Russes pendant toute la durée du siège s'élevait à deux cents hommes tués, et ils avaient environ quatre cents blessés.

La marche fût tranquille: différens partis des confédérés qui infestaient la route, n'osèrent pas attaquer l'escorte, et la totalité du transport arriva heureusement à Lublin, d'où on envoya les prisonniers à leurs destinations respectives.

Quelques jours après, sans attendre que l'escorte qui avait accompagné les prisonniers à Lublin fût de retour à Cracovie, le comte, quoiqu'il n'eût pas de monde de trop, et qu'il dût penser à sa propre sûreté, détacha contre la petite ville fortifiée de Zator, à six milles de Cracovie sur les bords de la Vistule, un officier d'état-major avec deux compagnies d'infanterie et deux canons, deux escadrons de cavalerie, et quelques Cosaques. Cet officier surprit la garnison vers le matin, et sans effusion de sang, il en ramena le commandant avec ses officiers et deux cents soldats faits prisonniers. Il fit sauter les ouvrages de Zator, qui n'étaient défendus que par douze mauvaises pièces de canon de rempart.

Après cela le comte, sans faire les approches de Tyniz et de Landskron, les tint en respect avec un petit corps d'observation, jusqu'à ce que le détachement dont on a parlé plus haut fût revenu de Lublin. Aussitôt il fit investir Tyniz dans les règles, après avoir fait venir des canons et des muni-

munitions de Kofel. Mais à peine avait-il commencé, que les troupes de l'Empereur arrivèrent dans ce canton. Elles s'emparèrent de Landskron : il leur abandonna aussi Tyniz, et fit retirer son artillerie. Il ne fortifia pas de Cracovie.

Plusieurs chefs des confédérés se soumirent, et abandonnèrent leur parti. Le colonel Moschinski de Sandomir se présenta sur parole, donna son défillement, et congédia tous ceux qui étaient sous ses ordres, le maréchal Masowizki en fit autant par députation. Le fameux général-major Schutz vint en personne avec le reste de ses belles troupes de Radzewill, dont presque tous les officiers étaient étrangers, et avaient servi précédemment dans différentes armées ; il lui restait encore un millier d'hommes. Il capitula : le comte lui fit des conditions très-avantageuses, et le traita comme son digne ami. On licencia tout son monde avec un dédommagement satisfaisant.

Les Prussiens avaient aussi marché contre les confédérés, et les trois puissances alliées achevèrent d'occuper certaines provinces de la Pologne.

La tranquillité se rétablit parfaitement en Pologne, on rétira de ce royaume les troupes Russes, excepté quelques régiments, et elles allèrent joindre l'armée que commandait le comte Romanzow contre les Turcs : peu de tems auparavant, le lieutenant-général Romanus, et le lieutenant-général Elmpt étaient entrés en Pologne avec un corps complet, le premier passa par la Lithuanie du côté de Lublin. Elmpt resta en Lithuanie.

Ainsi finirent les campagnes contre les confédérés de Pologne, où le général Suworow servit pendant quatre ans sans interruption. Indépendamment des petits combats et des escarmouches multipliées, où il avait souvent payé de sa personne, il s'était couvert de gloire par la victoire de Stalowitz, et par la prise de Cracovie, et déjà les premiers regards des spectateurs étaient fixés sur la brillante carrière qui lui restait à parcourir.

Au

Au mois de Septembre il fût attaché au corps du général de Elmpt, et comme à cette époque on entreprit de changer la forme du gouvernement en Suède, ce corps devoit aller en Finlande par Pétersbourg. Le général Tottleben qui en commandait une division, resta de sa personne en Pologne où il mourût peu de tems après d'une fièvre chaude. Le corps s'ébranla pendant l'automne, fit des marches ordinaires, et arriva en hyver à Pétersbourg. Les régimens destinés pour la Finlande, traversèrent la ville en grande parade. Le comte y resta avec la division de Pétersbourg.

On le chargea au mois de Février 1773. d'aller inspecter les frontières de Finlande; il prit sa route par Wibourg, Kexholm, Neuschott, vers les frontières de Suède où il voulait garder l'incognito. Il trouva les gens de toutes les classes, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, et toutes les milices du pays prévenus contre la nouvelle constitution. Il rédigea ses notes et ses observations, et de retour à Pétersbourg lieu de sa destination, il en fit la remise.

H iij

Vers

Vers le printems le congrès des Turcs à Soczan se sépara, la trêve cessa et la guerre parût devoir se rallumer. Le comte reçut l'ordre de partir pour l'armée qui était en Moldavie, où il servit sous le feldmaréchal Romanzow.

TROI-

TROISIEME CHAPITRE.

Première guerre contre les Turcs sous le feldmaréchal Romanzow de 1773 à 1774.

Le comte arriva au commencement du mois de Mai 1773. à Jassy, et se présenta au feldmaréchal Romanzow qui avait alors son quartier général dans cette capitale de la Moldavie. Dès le troisième jour il alla joindre le corps de Valachie auquel il fût attaché. Ce corps que commandait le lieutenant-général comte Soltikow, était campé sous Schurschebo. Le comte reconnût le pays d'alentour, et il alla le lendemain au couvent de Nigojeschti, où il reçût son détachement. Il consistait en régimens de carabiniers et d'infanterie d'Astracan, dont il avait commandé le dernier dix ans auparavant comme colonel, avec quatre canons de régiment, et environ cent Cosaques du Don sous leur brave officier Seminkin.

Il y avait à peu près dix-sept bateaux pour le service de ce détachement. Nigojeschti est situé

H iv

à un

à un mille et demi du rivage : Turtukay est sur la rive droite du Danube ; à droite du couvent coule l'Artisch qui se jette dans le Danube. À son embouchure on avait braqué sur la rive opposée des grosses pièces, qui défendaient le fleuve et qui dominaient une partie de la campagne sur la rive gauche. Quelques Russes se hasardèrent à plusieurs reprises sur ce point de mire, mais le feu ne leur permit par d'y tenir, et ils furent obligés de se retirer.

Le Danube a un peu plus de mille pas de largeur en cet endroit, et ses bords sont très-escarpés. L'intention du comte était d'armer convenablement ses dix-sept bateaux, dont chacun pouvait porter 20 à 30 hommes, et de tenter une descente sur la rive droite. Ce dessein fût exécuté avec toute la célérité possible. Dans cette vue il choisit des soldats rameurs qu'il fit exercer sous les ordres du lieutenant Palkin. Il fallait transporter ces bateaux sur des charrettes attelées de boeufs sans être aperçus, à un mille plus loin en descendant le fleuve à un endroit, où le rivage était plus commode pour l'embarquement.

Tout

Tout était disposé. Le corps consistant en quatre compagnies d'infanterie, un régiment de carabiniers et cent Cosaques, se mit en marche à la nuit close. Les bateaux armés descendirent l'Artisch, et les voitures attelées longèrent le rivage dans un fond, qui était couvert par un bouquet de bois.

Quand on fût arrivé au rendez-vous, le comte voulut y rester jusqu'à la nuit suivante : Il s'enveloppa dans son manteau, et se coucha non loin du rivage, pour prendre un peu de repos. Avant la pointe du jour il entendit à l'improviste crier Allah ! près de l'endroit où il était. Il se leva et vit venir à lui quelques Spahis le sabre haut. Il n'eût que le tems de sauter à cheval, et de s'éloigner. Seminkin marcha sur le champ contre eux avec des Cosaques ; il se conduisit bravement mais il fût repoussé deux fois par la cavalerie turque ; quand ils attaquèrent le régiment de carabiniers, le comte fit fondre sur eux deux escadrons le sabre à la main. Les Turcs furent alors culbutés et poursuivis jus-

H v qu'au

qu'au Danube, où ils se sauvèrent sur leurs grands bateaux et se retirèrent. L'infanterie était encore un peu éloignée, elle n'eût point de part au combat. Les Turcs qui avaient plus de 400 hommes, en laissèrent quatre-vingt sur la place, et quelques prisonniers parmi lesquels se trouvait leur Bim-Bacha, vieillard à cheveux blancs.

C'était la première fois, que Suworow faisait connoissance avec les Turcs, auxquels le nom de ce guerrier est devenu si redoutable: et l'avantage qu'il eût dans cette journée n'était que le prélude des victoires nombreuses qu'il remporta dans la suite.

Les Russes étant une fois découverts, le comte après avoir fait une reconnoissance plus étendue dans les environs, changea ses dispositions. Il fit retrograder les voitures, et la nuit suivante il fit embarquer son infanterie sur l'Artisch, qu'elle descendit jusqu'à son embouchure dans le Danube. Cent carabiniers légers avec leur colonel, et les Cosaques la suivirent à la nage. Il ne périt que quelques hommes et quelques chevaux.

On



Bataille et Victoire à Turtukay 1773.

On fit la descente sur la rive droite du Danube sous un feu très-vif de l'artillerie turque. Le major Rehbock reçut l'ordre de s'emparer, sur la droite, d'une redoute qui couvrait la flotille turque. À gauche le lieutenant-colonel Maurinow avec une compagnie en quarré fût chargé d'assiéger et d'emporter une pareille redoute. Le centre sous les ordres du colonel Baturin tomba d'abord sur une redoute vuide; il avança à pas redoublés, et ferra un retranchement. On avait braqué sur le chemin une grosse pièce à laquelle on mit le feu, elle éclata en plusieurs morceaux, beaucoup de monde en souffrit, et le comte eût une forte blessure à l'os de la jambe droite (tibia). Il n'y avait pas un moment à perdre, aussitôt qu'il fût remis, il sauta dans un Schischara. Un janissaire à longue barbe leva son arme sur la poitrine du comte, il para le coup; son monde survint à l'instant, on chassa les Turcs du retranchement, et les Russes s'en emparèrent. Il s'agissait de gagner à quelques centaines de pas de distance, une hauteur qui commandait tout le pays, et que les Turcs avaient
négligé

négligé de fortifier. Les Russes y coururent à toutes jambes, et quand ils y furent, le comte fit faire halte.

La cavalerie et les Cosaques poursuivirent les Turcs au crépuscule du mieux qu'ils purent. Rehbock eût le bonheur de s'emparer de la flotille, et Maurinow après avoir pris la redoute, se rendit maître de Turtukay. Comme il n'était permis à personne de piller pour son propre compte, Suworow avait réglé qu'en pareil cas on enverrait au pillage quatre hommes de chaque escouade, et que l'escouade partagerait ensuite le butin. Le comte resta une petite heure sur la colline ci-dessus mentionnée, et faisant faire continuellement des cris de guerre. Le jour était sur le point de paraître. Le lieutenant-général (depuis prince) Potemkin, qui était campé en face de Silistria, avait promis d'envoyer sur ses bateaux deux mille Cosaques de Saporo-chi, mais ils retardèrent un peu, et ils n'arrivèrent qu'un demi jour après le combat.

On

On donna le signal convenu, les troupes Russes retrogradèrent sur le rivage, elles s'embarquerent et prirent quelques bateaux Turcs avec six canons du bronze, et huit grosses pièces qu'on coula dans le Danube, parcequ'on ne pût pas prendre le tems de les embarquer. Turtukay était en flammes, et vers les dix heures il sauta un grand magasin à poudre, dont on entendit l'explosion à huit milles de là.

Immédiatement après la victoire le comte écrivit son rapport sur le champ de bataille au feld-maréchal Romanzow. Le style de la relation est si laconique et si original, qu'on voudrait en mettre le texte même sous les yeux du lecteur. Il n'y a que deux vers Russes, dont voici une longue et faible traduction.

"Honneur et gloire à Dieu! gloire à vous Romanzow! Nous tenons Turtukay, et j'y suis, Suworow."

En récompense de cette victoire, l'impératrice envoya au comte la grande-croix de l'ordre de saint-George de la seconde classe, avec la lettre suivante :

"A

A notre général-major de Suworow!

"La bravoure et l'héroïsme dont vous avec
 "fait preuve, dans la conduite du détachement
 "confié à votre commandement au siège et à
 "l'assaut de Turtukay, vous rendent digne d'une
 "distinction honorable, et de notre faveur im-
 "périale: Et conformément aux statuts de l'or-
 "dre militaire de saint Georges que nous avons
 "institué, nous vous nommons gracieusement
 "chevalier de cet ordre de la seconde classe,
 "vous ordonnant d'en prendre les décorations
 "ci-jointes, et d'en porter la croix au cou
 "suivant notre institution. Nous aimons à croire
 "que cette faveur impériale vous excitera de
 "plus en plus, à mériter la bienveillance avec
 "laquelle nous sommes votre affectionnée

Sarskoëlélo,

le 30. Juin 1773."

Catherine.

Quand les troupes furent revenues sur la rive
 gauche du Danube, elles prirent un moment de
 repos dans un fond, et le soir elles retournèrent

heu-

heureusement dans leur camp sous le couvent de
 Nigojeschti. Cela se passait le 10. Mai. La
 victoire avait coûté 60 hommes tués et 150 blessés:
 Les Turcs avaient perdu quatre grands drapeaux,
 et six plus petits. Leurs troupes composées en
 grande partie, d'infanterie, montaient à plus de
 4000 hommes. La belle flotille qui était tombée
 au pouvoir des Russes, consistait en cinquante et un
 bateaux et batimens marchands. Les soldats firent
 un butin considérable en effets, ainsi qu'en or et
 argent, et lors qu'ils assistèrent au service divin en
 actions de grâces, ils donnèrent aux prêtres des
 roubles et des pièces d'or.

Un régiment de Cosaques de 350 hommes de
 nouvelles recrues, tiré presque en entier de la Po-
 logne, et commandé par le major Casperow, ren-
 força le détachement du comte. Il fit beaucoup
 exercer ses troupes, et fortifia le couvent Nigo-
 jeschti.

Dans le courant du mois de Juin le comte tom-
 ba malade d'une grosse fièvre, ce qui l'obligea
 d'aller à Bucharest pour se rétablir.

Le

La grande armée sous les ordres du feldmaréchal Romanzow, passa le Danube au mois de Juillet et vint camper sous Silistria. Le général Weismann passa le fleuve auprès d'Ismail, battit trois fois les Turcs dans sa marche, et fit sa jonction avec l'armée.

Les Turcs reçurent du renfort sous Turtukay et se fortifièrent mieux qu'ils n'avaient fait auparavant. Le comte quoiqu'il ne fût pas entièrement rétabli, partit pour joindre son corps, qui pendant ce tems là s'était renforcé d'un peu de monde. C'était le bataillon de Nissow de deux cents hommes, avec le régiment de Cosaques du Don sous les ordres du colonel Leonow, et deux cents Arnauts. Il arma le régiment de carabiniers avec des fusils de Bucharest, et le fit exercer au service de l'infanterie au feu, et à l'arme blanche. Le major comte Mellin avait sous ses ordres à Bucharest trois cents hommes de recrues, nouvellement arrivés, qu'il était chargé de bien exercer, et de former à différentes marches et manoeuvres. Mellin vint ensuite à Niogeschti, et le comte le suivit.

Bien-

Bientôt après il se mit en marche. Il ordonna que sa flotille descendit l'Artisch à vuide, et qu'elle abordât à la rive gauche du Danube. Il laissa 200 hommes de garnison dans Nigoieshti, et pour balayer la rive droite du Danube, il éleva sur la rive gauche une batterie de six pièces de canon dont il confia la défense au colonel Norow avec deux compagnies, deux escadrons, et le régiment de Cosaques de nouvelles levées, afin que les Turcs ne pussent pas le surprendre ni le tourner. Le corps destiné à l'embarquement était de 16 à 1800 hommes, savoir 700 hommes d'infanterie, cinq escadrons de carabiniers armés de fusils, le régiment de Cosaques du Don, 200 Arnauts à pied, et un escadron de cavalerie réglée sous le lieutenant-colonel Schemekin, à qui le comte avait donné en outre une pièce de campagne.

On partit au commencement de la nuit; le ciel était couvert; mais la lune se leva quand on approcha du rivage. Les troupes s'arrêtèrent à un endroit couvert, afin qu'on ne pût pas les apercevoir

I

cevoir de la rive opposée. Mais le clair de lune n'ayant pas duré une heure, elles se remirent en marche, et elles arrivèrent à minuit au rivage où elles s'embarquèrent.

La flotille fût distribuée en trois divisions, la première composée de 500 hommes d'infanterie sous le colonel Baturin, la seconde du bataillon de Nissow et de recrues avec les Arnauts sous Mellin, et la troisième des carabiniers qui servaient à pied sous les ordres du colonel Mescherski, avec la pièce de campagne de Schemekin. Les escadrons et les Cosaques du Don furent obligés de traverser le fleuve à la nage.

Quoique le tems fût orageux, Baturin effectua heureusement sa descente sur la rive droite, il chassa les Turcs du retranchement qu'on lui avait indiqué; il donna le signal, mais il s'en tint là au lieu qu'après avoir pris ce retranchement, il aurait dû en attaquer un plus important qui était plus élevé. Le comte était resté sur la rive gauche pour

veiller

veiller à l'embarquement. Comme il n'avait pas bonne idée de ce qui se passait sur l'autre rive, et qu'il n'y avait pas de tems à perdre pour profiter de la nuit, il prit le parti de s'embarquer tout de suite avec la seconde division, que la force du courant fit descendre un quart de mille trop bas. Le comte était encore si languissant qu'il ne pouvait marcher sans être soutenu par deux hommes, et sa voix était si faible, qu'il fallait qu'un officier se tint auprès de lui pour répéter ses commandemens. Il remonta le fleuve sur la rive droite avec son monde, et il fût obligé de traverser une partie de la ville brûlée de Turtukay, où il restait encore beaucoup de maisons. On aperçut au crépuscule beaucoup de Turcs armés, le comte se détourna sans faire attaquer, mais il fit battre l'alarme. Il opéra ainsi sa jonction avec le bataillon de Nissow sous le colonel Baturin, et sans lui reprocher sa faute, le comte envoya sur le champ le major Rehbock avec trois compagnies, attaquer le retranchement le plus important ci-dessus mentionné, et le reste du corps le suivit. Les Arnauts avaient été

I ij

déta-

détachés avec ordre de se glisser derrière le camp des Turcs, d'y jeter l'alarme en poussant des cris sur tous les points, et d'exciter tout le désordre possible.

Rehbock prit le retranchement et toute l'infanterie s'y établit. Il était sur la hauteur dont on a fait mention dans le récit du combat précédent; on s'aperçut à la pointe du jour que cette éminence commandait tout le pays. Le retranchement n'était pas encor tout à fait achevé: Le parapet était trop bas, le fossé n'était pas profond, et l'entrée pas du tout fortifiée. L'enceinte était si large que toute l'infanterie pût s'y déployer ainsi que les carabiniers à pied. On ne vit pas de Turcs dans les autres retranchemens.

Une partie des carabiniers alla au butin sans être commandés. Les Turcs tombèrent sur eux et les poursuivirent: à peine avaient-ils eu le tems de se mettre en ordre, que toute l'armée Turque, forte d'environ sept mille hommes, sortit de son
camp

camp vers les six heures du matin, et marcha sur le retranchement. L'infanterie turque se posta derrière les hayes, et la cavalerie s'élança vers le retranchement. Comme le parapet était trop bas, les Russes pour se couvrir étaient obligés de tirer en s'agenouillant, et à demi couchés: ils avaient bien pris quelques canons, mais ils ne pouvaient pas s'en servir, parcequ'ils n'avaient pas de canonniers. Sur ces entrefaites arrivèrent les derniers de l'arrière-garde avec le canon, que le courant du fleuve avait entraîné très-loin. Cette pièce fût d'un grand secours attendu que les Turcs n'avaient point d'artillerie. Mais ce qui leur fit le plus de mal, ce fût la batterie de la rive gauche du Danube.

Schemekin chargea les Turcs à plusieurs reprises, mais il fût obligé de se retirer, et d'emmener avec lui sa pièce de campagne en disputant le terrain pied à pied. Les Cosaques du Don se comportèrent avec beaucoup de bravoure; Seninckin surtout se signala. Les Turcs furent repoussés plu-

ieurs fois du retranchement, mais ils revinrent constamment l'attaquer. Le bataillon de recrues se battit à merveille.

Le combat avait duré deux heures lorsque des cavaliers turcs se rassemblèrent en grand nombre, et fondirent avec impétuosité sur l'entrée du parapet qui était ouverte. Le Bacha qui les commandait était à leur tête richement vêtu, ils étaient déjà fort près quand un sergent de chasseurs tira sur le Bacha. Il reçut le coup dans la poitrine, et tomba de cheval en poussant un cri. Ses gens l'entourèrent: Cinquante Cosaques qui se trouvaient les plus avancés se firent jour dans la foule, et malgré la vaine résistance des Turcs pour sauver le Bacha, un des Cosaques lui ouvrit la poitrine avec sa lance. Ainsi mourut Sary Mechmed Bacha, le second partisan du fameux Ali-Bey d'Egypte (qu'il avait trahi postérieurement) un des hommes les plus remarquables par sa bravoure, sa force et sa beauté. Ses gens quoiqu'entamés, ne se laissèrent pas disperser, et ils continuèrent encor le com-

bat

bat pendant une heure, en faisant face de tous côtés. L'infanterie qui était postée en grande partie derrière les hayes, fit beaucoup de mal aux Russes. Pour terminer le combat le comte ordonna au capitaine Bratzow, de fortir du retranchement avec une colonne de deux compagnies de grenadiers, sur six hommes de front, et de fondre sur les Turcs. Le capitaine éprouva une grande résistance, il perdit du monde et fût lui même blessé mortellement. Malgré ce désavantage la colonne perça, et les Turcs furent repoussés. Aussitôt tout ce qui occupait le retranchement poussa en avant, mit les Turcs en déroute, et la cavalerie les poursuivit.

Le comte monta à cheval; du haut du rivage il aperçut dans un fond le camp, d'où les Turcs étaient sortis pour venir attaquer, et où ils n'avaient laissé qu'une poignée de gens dispersés. Il y envoya quelques compagnies qui devoient s'y porter à toutes jambes, et s'emparer de l'artillerie. Le comte les suivit avec toute la troupe dont il forma trois quarrés, et il couvrit les ailes avec la cavalerie

I iv

pour

pour bien recevoir les Turcs, en cas qu'ils voulussent faire face, mais ils continuèrent de fuir et l'on se rendit maître du camp, où les soldats se partagèrent un riche butin.

Il tomba au pouvoir des Russes vingt-quatre grands Schaïcks, qui étaient dans une eau marécageuse peu profonde, dont l'accès était défendu par des palissades. Ils mirent quelques heures à les dégager avec beaucoup de peine. Quand cela fut fait il ne resta plus qu'à s'en retourner, le comte jugeant que ce poste ne pouvait être bon à rien. Au signal de deux coups de canon les Russes s'embarquèrent sur leur flotille, et la cavalerie sur les Schaïcks avec les pièces qu'on avait prises; ils abordèrent vers le soir à la rive gauche, à l'endroit où le colonel était posté avec sa batterie, et ils y affirmèrent leur camp.

Dans cette action qui eût lieu le 17. Juillet les Turcs perdirent mille hommes, et dix-huit canons de bronze dont ils n'avaient pas fait usage.

On

On rendit les honneurs de la sépulture sur la rive droite, au Bacha Sary Mechmed d'une manière convenable.

La nouvelle de cette victoire fût portée par le major Rehbock au feld-maréchal, à qui elle fit d'autant plus de plaisir, que le même jour on avait fait une tentative malheureuse sur Silistria.

Le lendemain Suworow s'embarqua et remonta le Danube avec une grande partie de son monde. Il laissa seulement en arrière la cavalerie, et un poste d'infanterie suffisant dans le couvent, qui était fortifié. Il marcha avec l'avant-garde, suivi du centre et de l'arrière-garde. Ils s'embarquèrent par un très-beau tems, mais vers le soir il s'éleva sur le fleuve un orage, qui dispersa toute la flotille au point, que le comte eût bien de la peine à gagner la rive droite avec son bateau. L'orage s'apaisa au milieu de la nuit, et le lendemain matin la flotille se réunit avec peu de perte. Le comte eût un entretien avec le comte Soltikow, dont le corps était

I v

sous

sous Schursch, au sujet d'une entreprise sur Ruschehuk. Mais le projet fût différé, parce qu'on apprit la nouvelle d'une tentation manquée sur Silistria : le comte retourna à son poste précédent, et la flotille entra dans l'Artisch.

Peu de tems après on changea la distribution du commandement, et Suworow fût attaché au corps d'armée du feld-maréchal.

Il arriva au comte, avant son départ de Ni-goieschti, un accident fâcheux. L'escalier du couvent étant devenu glissant à cause de la pluie, le comte qui n'était pas encor bien remis de sa blessure au pied, manqua quelques marches et se fit beaucoup de mal en glissant sur le dos, la chute lui causa une commotion si forte, qu'il sentit aussi une douleur interne, et que pendant plusieurs jour il pouvait à peine respirer. Il se fit transporter à Bucharest, où un habile médecin le guérit parfaitement, dans l'espace de quinze jours, avec des cata-
plas-

plasmes de vulnéraires. Aussitôt qu'il fût rétabli, à la mi-Août, il se rendit à son nouveau poste à l'armée du feld-maréchal.

Le corps dont il devait prendre le commandement était campé sous Chirschowa. Romanzow était sur les bords de la rivière Jalowiza. Suworow s'embarqua, et traversa le Danube pour se rendre à Chirschowa sur la rive droite du fleuve, qui en cet endroit à presque un demi-mille de largeur et plusieurs isles. Il trouva le corps exposé aux attaques des Turcs, à cause de sa faiblesse et de sa position, ce qui l'empêcha de rien hasarder. Il prit le parti de se retrancher, il parcourut les environs à cheval, il indiqua les points sur lesquels on devait travailler pour se fortifier. Il n'avait avec lui qu'un ingénieur-conducteur : arrivé au bord d'une petite rivière un peu profonde, sur laquelle il n'y avait pas de pont, il trouva un gué où il passa ; l'ingénieur voulût le suivre, manqua le gué, tomba de cheval et se noya.

On

On fit des travaux considérables aux retranchemens; ils ne furent pas plutôt achevés, qu'on apprit que les Turcs s'ébranlaient à Karassie, à dix-milles de Chirfchowa, et qu'ils allaient se mettre en marche.

Ils s'approchèrent jusqu'à la distance d'un demi-mille dans la nuit du 3. Septembre, la lune étant dans son plein. On aperçut leur feu de garde. Les chefs des régimens faisaient leurs remarques là-dessus, et pensaient que les Turcs attaqueraient cette nuit-là même. Le comte au contraire avait lieu de présumer que les Turcs se tiendraient parfaitement tranquilles pendant la nuit, et comme il ne voulait pas les attaquer mais les attirer, il fit reposer ses troupes. Quant à lui au lieu de dormir, il médita les opérations du lendemain, et il attendit avec impatience l'aube du jour. Avant qu'il parût, le comte accompagné de deux Cosaques monta à cheval, pour observer la marche et les mouvemens des Turcs.

Le

Le corps qui était sous ses ordres consistait en quatre régimens d'infanterie, dont deux très-faibles n'avaient que 200 hommes avec leurs canons, trois escadrons de Houffards, et cent Cosaques. Les deux régimens forts étaient campés dans une isle basse et couverte, où l'on communiquait par un pont de bateaux, les deux régimens faibles étaient distribués dans le château, et dans le retranchement.

L'armée turque avança: elle était forte de 11000 hommes environ. À huit heures ils s'approchèrent de la redoute la plus éloignée qui était sous le canon du château. Quand ils furent à proximité, le comte pour jouer la peur, fit plier les tentes et les fit porter dans la redoute. Il y avait autour de tous les retranchemens des fauts-de-loup profonds, où l'on avait planté de petites lances. On avait ordonné de laisser arriver l'ennemi au plus près, et de faire un feu à mitrailles, sans envoyer de boulets de canon. Les Turcs avaient l'air de vouloir attaquer en même tems la redoute

redoute et le château, mais le colonel Dumaschow s'impatients, et avant qu'ils fussent à une bonne portée, il commença à les canonner du château avec des boulets, ce qui contraria le premier dessein, et les éloigna pour quelque tems. Ils avancèrent en escarmouchant; ils trouvèrent sur leurs pas deux ouvrages qui les incommodèrent, ils gagnèrent pourtant du terrain, quoique leur marche ne fût pas rapide. Le comte donna l'ordre à ses escarmoucheurs de se retirer peu à peu, et de fuir ensuite tout à coup, comme s'ils eussent perdu courage, afin de les attirer par cette ruse tout près du retranchement.

Aussitôt que les Turcs eurent le champ libre ils se développèrent, et donnèrent une espèce de spectacle étrange. Les Sarrafins accoutumés à combattre par bandes confuses et dispersées, se rangèrent en ordre de bataille à la manière des troupes européennes, et se formèrent en lignes; les fanisfares et l'artillerie au centre, et les Spahis sur les ailes. Le comte dit en riant à quelques officiers
qui

étaient auprès de lui. "Les barbares veulent combattre en rangs et files!" Ils avancèrent en assez bon ordre contre le retranchement le plus éloigné, dont le fossé n'était pas bien profond, parceque le terrain était pierreux, mais il y avait en avant un double rang de chevaux de frise, et derrière étaient des palissades sur une partie de cette éminence, qui couvrait parfaitement l'isle dont on a parlé plus haut sur la petite rivière Borey, où étaient postés les deux régimens forts. Dans leur marche les Turcs élevèrent une batterie sur un point, d'où ils ne pouvaient pas faire beaucoup de mal au retranchement, ce qui était cause que les Russes avaient négligé de le fortifier. Les Turcs commencèrent à faire jouer leur artillerie, et ils s'avancèrent contre le retranchement avec tant de précipitation, que le comte eût à peine le tems de l'atteindre, et de sauter par-dessus les chevaux de frise qui défendaient l'entrée. Quoiqu'on les reçut avec un feu à mitrailles très-vif, ils avancèrent néanmoins et pénétrèrent en foule par-dessus les chevaux de frise jusqu'aux palissades; ils plantèrent leurs étendards

dards sur le bord, mais ils ne pûrent pas pénétrer. Le colonel Machipelow avec le régiment de Staroskolli qui était posté dans l'île, tomba sur leur aile droite la bayonnette basse. Le prince Gagarin avait passé le pont immédiatement, il tourna la hauteur, et tomba sur l'aile gauche avec son régiment formé en quarré. Le baron Rosen avec la cavalerie chargea les Turcs par ordre de Machipelow; ils furent mis en désordre, et comme ils n'étaient pas accoutumés à combattre en rangs et files, la confusion en devint plus grande dans leur défaite. Ils abandonnèrent leur artillerie et on les poursuivit pendant la nuit jusqu'à trois ou quatre-mille de distance. Les Janissaires que leurs grands habits incommodaient, s'en débarassèrent afin de pouvoir courir plus vite, et la cavalerie se dispersa en grande partie.

Le comte fit enfin cesser la poursuite, sa troupe se reposa quelques heures, et ils retournèrent dans la matinée à Chirschowa. La route était jonchée de morts. Les Turcs avaient perdu dans cette affaire
plus

plus de mille hommes parmi lesquels il y avait deux bachas, et beaucoup de Maures. On leur avait seulement fait une centaine de prisonniers avec plusieurs officiers, et pris neuf drapeaux. L'artillerie tombée au pouvoir des Russes consistait en huit canons et un mortier. De leur côté le nombre des morts n'était pas aussi considérable, mais ils avaient 400 hommes blessés. À la fin d'Octobre, le lieutenant-général prince Dolgorucki et le baron Ungarn furent commandés de marcher à Schumma. Ils se séparèrent dans leur marche; le dernier fut malheureux sous Warna, et le tems pluvieux empêcha le prince Dolgorucki d'aller à Schumma. Le comte devait se trouver à cette expédition, mais comme il n'était pas bien rétabli de sa fièvre, il retourna en Russie pour soigner sa santé où il passa l'hiver.

En 1774. vers la fin d'avril le comte revint à l'armée du Danube. Il fût nommé lieutenant-général, et chargé de commander la seconde division qui était sous Sloboceïa, en face de Silistria, ainsi que

K

le

le corps de réserve qui se trouvait sous Chirschowa. La seconde division consistait en seize bataillons, vingt escadrons et deux régimens de Cosaques. Le corps de reserve en quinze bataillons, treize escadrons, un régiment de Cosaques et 2500 Arnauts, avec beaucoup d'artillerie de campagne.

Sous Silistria où le comte se tint la plupart du tems, il y avait sur le Danube une grande isle constamment disputée. Il la rendit neutre pour éviter des affaires inutiles et les patrouilles respectives qui s'y rencontraient souvent, s'y conduisirent paisiblement.

La plus grande partie de l'armée russe était destinée à passer le Danube. Le comte avec une partie de son corps était retranché à un mille de Silistria dans un bois, où il y eût de fréquentes escarmouches.

Au bout d'une semaine, le comte quitta ses retranchemens et fit une marche de cinq milles, pendant



Bataille de Kisloudgi 1773.



dant laquelle il rencontra dans un bois le lieutenant-général Kamenski avec son corps d'Ismail. Le corps avait marché toute la nuit; il n'avait pas encor eu le tems de camper ni de manger, lorsque vers midi une partie de la cavalerie légère qui avait été envoyée à la découverte, revint du bois, et amena le maitre-général des quartiers des Turcs prisonnier avec son escorte. On apprit de lui que l'armée Turque forte de 50,000 hommes était en pleine marche.

Le général Kamenski fit tout de suite sonner le boute selle, et donna ordre à sa cavalerie d'attaquer les plus avancés dans le bois, mais elle fût repoussée. L'infanterie du comte marcha suivie de la cavalerie, trois escadrons de houffards étaient en avant avec les Cosaques; le comte donna sur la cavalerie turque qui poursuivait celle des Russes, mais il était trop faible, et fût obligé de se retirer. On tira beaucoup sur le comte, il fût talonné par un Spahi, et ne dû son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il rencontra deux bataillons de

grenadiers et un bataillon de chasseurs, qui avaient été attaqués si précipitamment, qu'un d'eux n'ayant pas eu le tems de former le quarré, avait été obligé de se placer en potence.

C'était 8000 Albanais à pied, qui avaient fait l'attaque en poussant de grands cris; ils avaient coupé la tête à un grand nombre de chasseurs qui s'étaient hasardés trop loin, et qui ne pouvaient plus se sauver. Les trois bataillons étaient dans une dure position. Ils se tirèrent de près pendant une heure. Le feu croisé à mitrailles fit beaucoup de mal aux Albanais; mais ils ne voulaient pas plier; enfin le brigadier Machipelow arriva avec son quarré de deux bataillons de Senski, deux bataillons de Susdal et deux compagnies de grenadiers. Le grand feu discontinua, la fumée se dissipa, et l'on vit que l'avant-garde des Turcs se retirait.

Le comte parcourut le bois à cheval avec Machipelow, il vit les Turcs en déroute et il résolut
de

pousser son avantage. Le chemin du bois était étroit, il était impossible de se développer, et les quarrés étaient obligés d'aller à la fuite l'un de l'autre. La chaleur était si accablante, que beaucoup de soldats moururent de fatigue sur la place. Les houffards hachèrent une quantité de Turcs et d'Albanais qu'ils avaient dispersés. La route était jonchée de Turcs morts, et de boeufs de trait qu'ils avaient tués eux mêmes, attendu qu'il leur était arrivé quelques centaines de chariots armés en guerre, avec lesquels ils avaient eu dessein d'enfermer les Russes dans les retranchemens.

Le général Louis à la tête de 3000 hommes de cavalerie du corps d'Ismail, couvrit la marche de l'infanterie; il harcela quelques fois les Albanais dans leur fuite, mais il fût constamment repoussé par une grande quantité de cavalerie turque, et il fût obligé de se rapprocher de l'infanterie, qui repoussait les Turcs en les canonant. On les poursuivit à la distance d'un grand mille à travers le bois, à la sortie duquel on fût surpris par une grosse
pluye.

pluye. Si cela fût contrariant, cela servit du moins à rafraîchir la troupe, et à ralentir la retraite des Turcs, dont les longues et larges robes devenaient plus lourdes à mesure que l'eau les imbibait; et comme ils n'avaient que de petites poches au lieu de gibernes, leur poudre fut mouillée.

Lorsque les Russes arrivèrent en rase campagne; ils furent vivement canonés de trois batteries, que les Turcs avaient élevées sur une hauteur, et leur quarré perdit beaucoup de monde. Aussitôt le comte ordonna l'assaut de ces batteries, les Russes y coururent à toutes jambes, et s'en rendirent maîtres.

La plaine qui était en avant du bois était garnie de buissons d'épines. Le corps russe s'y développa. Le lieutenant colonel Lubinow se trouva à l'aile droite avec trois escadrons de hussards, et un régiment de Cosaques sous les ordres du lieutenant-colonel Buffin; il avait près de lui le quarré de chasseurs du lieutenant-colonel baron de Ferfen,

le

le quarré de grenadiers sous le général-major Milaradowitsch, le quarré de fusiliers de Susdal, et deux compagnées de grenadiers sous les ordres du général-major Oscherow, et du brigadier Machipelow. — À l'aile gauche était le quarré de grenadiers du lieutenant-colonel Rack, ayant sur son front le général Lonin avec sa cavalerie; sur les derrières les 2500 Arnauts nettoyèrent le bois et hachèrent les Turcs dispersés.

Voilà en quoi consistait tout le corps destiné à faire tête à la grande armée de Turcs, qui se trouvait là. Le reste de la troupe sous les ordres du comte était demeuré en arrière par un hasard particulier. Il y avait en tout à peu près douze mille hommes.

Quand ils furent formés dans leur marche, ils avancèrent contre les Turcs sur une plaine qui s'élevait en pente douce. Bientôt les Janissaires et les Spahis tombèrent sur l'aile droite, mais ils furent repoussés avec une perte considérable. Le

K iv centre

centre fut ferré de très-près par un nombre supérieur, et les quarrés souffrirent beaucoup. Les Janissaires, le fabre haut et le poignard au poing, se jetèrent comme des enragés dans les quarrés au milieu des bayonettes, mais ils furent fabrés par la réserve intérieure; et finalement, après plusieurs attaques inutiles, ne pouvant pas tenir plus longtemps, ils prirent la fuite en différentes bandes. La cavalerie les pourfuivit. En se portant davantage à droite, quelques quarrés découvrirent derrière la hauteur le camp des Turcs, qui était assis dans un fond près de la petite ville de Kosludgi. La distance du bois jusques-là n'était guère que d'un petit mille. Il avait fallu laisser derrière soi presque toute l'artillerie de campagne, à cause de la rapidité de cette manoeuvre, et on n'avait pas plus de huit pièces. Quand le comte fût plus à proximité, il plaça ses lignes sur le bord de la hauteur, et fit tirer sur le camp pendant quelques minutes. Les Turcs prirent très-promptement la fuite et le camp fût bientôt entièrement évacué.

Les

Les quarrés y entrèrent au coucher du soleil. C'était un des plus beaux camps qu'il fût possible de voir chez les Turcs. Il était garni de tentes neuves, sur lesquelles on avait peint à la manière turque, suivant les différentes compagnies (qu'ils appellent Odas) des lions, des cerfs, des chevaux, et des éléphants. Contre l'usage ils avaient laissé leurs tentes dressées avec tout ce qui se trouvait dessous, et les Russes y firent un butin d'une richesse immense.

Il y avait de l'autre côté du camp une hauteur que le comte voulait occuper, parcequ'elle commandait tous les environs. Il alla en avant avec trois escadrons de hussards, et se fit suivre de tous les quarrés avec la cavalerie. Pendant ce tems là les Arnautes occupés au pillage du camp, firent main basse sur ce qu'ils trouvèrent de Turcs épars et blessés. Les hussards ne furent par plutôt sur la hauteur, qu'ils furent canonés à l'improviste par de grosses pièces, braquées dans le bois qui était en avant. Le comte ordonna au major Perfintiew de prendre

K v

trois

trois compagnies du grand quarré, et d'aller s'emparer de cette position. Il battit les Turcs, leur prit leurs canons, et la corps resta en possession de la hauteur.

Le jour était déjà tombé quand le brigadier Saprowski arriva avec son régiment de Tscherinkow, du corps que le comte avait laissé en arrière, Les autres et ce qui appartenait au corps d'Ismail, ne firent leur jonction que le lendemain matin sur le même point.

Dans cette bataille, qui se donna le 11. Juin, les Turcs avaient perdu trois mille morts, quelques centaines de prisonniers, quarante canons, et environ quatre-vingt drapeaux avec tout leur camp très-richement garni. Ils avaient pour chefs l'Aga des janissaires, le Reis-Effendi, et plusieurs autres Bachas.

Peu de temps après cette journée le comte fût de nouveau incommodé d'une fièvre très-vive. Il avait tellement perdu ses forces qu'il ne pouvait plus monter à cheval, et qu'il avait beaucoup de
peine

peine à se tenir debout. Il quitta la division, et s'en alla à Bucharest pour s'y rétablir parfaitement. Il avait le projet de se rendre après sa guérison, auprès du général en chef comte Toltikow, sous Ruschuck: mais la paix se fit sur ces entrefaites.

Le comte alla prendre congé du feld-maréchal comte Romanzow à Fokschani, et partit pour la Russie. Il était à peine arrivé à Iassy, qu'il reçut de Pétersbourg l'ordre de se rendre en diligence à Moscou, pour y seconder le général en chef prince Wolgonfki, commandant général en Moscovie, où il était chargé d'appaîser des troubles intérieurs.

QUATRIEME CHAPITRE.

Poursuite de Pugatschew qui est fait prisonnier.

Le comte arriva au mois d'Août 1774. à Moscou; il se présenta au prince Wolgonski. Dès le premier entretien il vit que l'état des choses rendait sa présence inutile à Moscou, et bientôt après ils voyagea dans l'intérieur de l'Empire.

Le comte alla voir le général-en-chef comte Panin, qui était chargé d'appaîser les troubles intérieurs. Pendant son séjour Panin reçût des ordres qui concernaient le comte. Panin lui donna plein pouvoir: et envoya à tous les commandans des troupes ainsi qu'aux gouverneurs des provinces limitrophes, l'ordre d'obéir au comte en toutes choses. *) Il partit dès le même jour avec une escorte

*) Bientôt après l'Impératrice daigna honorer Suworow d'une lettre de sa main, pour lui témoigner qu'elle était satisfaite de son zèle et de son activité.

escorte de cinquante hommes. Il marcha sur Arsam, Penfa et Saratow, où il eût des éclaircissements plus positifs.

Peu de tems auparavant, le brigand Pugatschew, comme le comte avait coutume de le nommer, après avoir enlevé quelques centaines d'hommes de pied, et tous les chevaux de transport, avait quitté ce pays pour se rendre à Zarizyn. En conséquence le comte fût obligé d'embarquer son escorte sur le Wolga, pour la faire descendre le fleuve jusques là: Quant à lui il marcha le long du rivage avec le peu de chevaux qu'il avait pu se procurer.

Le comte rencontra sur sa route depuis Penfa, plusieurs petits corps levés par des gentilshommes. Il rencontra souvent aussi des troupes du parti de Pugatschew, mais on ne l'attaqua point, et de son côté comme il avait peu de monde, il ne jugea pas non plus à propos d'attaquer. Pugatschew avait été souvent battu et mis en déroute, mais il se remontrait toujours. Sa force sous Saratow était pres-

presque de huit milles hommes, pour la plupart paysans mal armés, parmi lesquels il n'y avait que mille hommes d'infanterie réglée qu'il avait levés, avec environ douze canons, quatre régimens de Cosaques du Don et trois cents Cosaques d'Uralsk, qui seuls lui étaient restés fidèles sur cinq cents qui s'étaient attachés à lui au commencement.

En passant à Denitrowska, les Cosaques du Don le quittèrent pour un sujet qu'il fit naître lui même. Il y fût somptueusement traité par un chef des Cosaques du Wolga, qui s'y trouvaient cantonnés, tous les autres avaient fui à son approche. Tandis que les convives étaient en pleine ivresse, les Cosaques d'Uralsk avaient découvert quelques canons appartenans aux Cosaques du Wolga qui étaient cachés, et sur l'assurance qu'ils en donnèrent à Pugatschew, son hôte fût tout de suite massacré inhumainement à coup de lance. Bientôt après le soupçon tomba sur un Cosaque du Don. Sa mort fût résolue, on tira sur lui, mais il se sauva. Cet événement indisposa beaucoup les Cosaques

saques du Don, et dans la nuit les quatre régimens le quittèrent.

Il convient d'observer que Pugatschew n'était ni vindicatif ni cruel comme on l'en accuse, mais les Cosaques d'Uralsk commettaient toutes ces atrocités, ou le forçaient de les commettre.

Le comte rencontra sous Iarizyn le colonel Michelson, qui avait eu un nouvel avantage dans un combat contre Pugatschew. Son infanterie réglée, qui ne lui avait jamais été fidèle, s'était rendue ainsi que la plus grande partie des paysans. Les autres s'étaient dispersés. Il ne lui restait plus que les Cosaques d'Uralsk et quelques bandes de paysans qui le suivaient. Il descendit le Wolga jusqu'à Krasnoi, et passant ce fleuve en partie sur des bateaux qu'il trouva et qu'il emmena, en partie à la nage, il gagna les landes d'Uralsk qui ont quatre-vingt milles d'étendue.

Le Comte résolut de l'y poursuivre, afin de s'en rendre maître lui même. Comme le colonel Michel-

Michelson avait pris beaucoup de chevaux, on fit monter à cheval 300 hommes de l'infanterie; le comte prit en outre deux escadrons de troupes réglées, deux cents Cosaques et deux canons, il passa le Wolga à Jarizyn, il remonta le fleuve jusqu'au grand village de Michelowka, en face de Denitrowska. Comme les habitans de ce village avaient été infidèles, il leur enleva cinquante paires de boeufs, sous prétexte du transport des bagages. Mais son dessein était de les faire servir aux subsistances, pendant la marche à travers les landes où il était impossible de rien trouver, attendu que dans tout le canton il n'y avait pas moyen, de procurer des vivres au détachement pour plus de cinq jours.

Ils entrèrent le lendemain dans les landes. Dans ces immenses déserts où il n'y avait ni habitations, ni chemins frayés, ils furent obligés de s'orienter pendant le jour sur le soleil, et pendant la nuit sur les étoiles, comme s'ils eussent été en pleine mer. La chaleur du jour les fit beaucoup souffrir dans ces terres sablonneuses, où ils ne trou-

vaient

vaient ni arbres ni buissons pour se mettre à l'ombre, il fallût faire des marches de nuit. Ils vécutrent d'abstinence ne sachant pas pour combien de jours il leur faudrait du pain et de la farine. On fit bien la soupe à l'ordinaire, mais on coupa une bonne partie de la viande en petites tranches qu'on fit griller, et qu'on mangea en guise de pain afin de ménager la petite provision qu'on en avait pour toute la marche.

Ils se dirigèrent sur la petite rivière de Gerslau dont les bords sont un peu boisés, et ensuite sur les cinq lacs de Saïtsch. Le comte y rencontra chemin faisant, le major comte Mellin qui avait avec lui quelques centaines d'hommes, ainsi que le colonel du Don Illoweiski avec un régiment de Cosaques, et Martemianow chef des Cosaques d'Uralsk demeurés fidèles, dont une centaine l'accompagnait. Ces troupes étaient parties de Jarizin avant Suworow. Elles avaient trouvé dans les landes plusieurs bandes de paysans du parti de Pugatschew, on les avait ramenés à la raison, et renvoyés dans leur pays sans effusion de sang.

L

Ils

Ils arrivèrent au confluent des deux rivières Ufa qui se jettent dans une eau dormante. C'est un endroit couvert de bois au centre des landes d'Uralsk, et Pugatschew voulait y aller suivant le rapport des payfans qui s'en retournaient. Le corps russe était fort d'environ mille hommes, et pourvu de canons: Pugatschew avait à peine trois cents hommes. Le Comte distribua son monde en plusieurs partis pour le chercher, et pour lui ôter tout moyen de s'échapper. On était déjà sur sa piste dans l'épaisseur des bois, lorsque des hermites, dont plusieurs vivent épars dans cette contrée et se nourrissent de la pêche, donnèrent avis que Pugatschew était arrivé dans la même matinée, et que quelques-uns de ses propres gens l'avaient entraîné à Ural pieds et poings liés.

Pugatschew se flattant de persuader ses prétendus fidèles Cosaques d'Ural, avait eu le dessein de les amener avec lui au lac d'Aral derrière la mer Caspienne et de s'y réunir aux Karakalpaks, horde vagabonde de Kirgis-Kay, contrée dont il se disait origi-

originaire. Un parti des Cosaques d'Uralsk avait désapprouvé ce projet extravagant, et feignant de désirer un entretien à Ural avec leurs femmes et leurs enfans pour tâcher de les attirer avec eux, ils engagèrent leur chef à les conduire à Uralsk. Mais l'approche de ceux qui les poursuivaient et la frayeur du danger qui les menaçait individuellement, leur avaient fait prendre la résolution de garotter leur chef, et de le livrer à Ural. Ceux qui n'avaient pas trouvé bon qu'on le traitât de cette sorte, au nombre d'environ cent hommes, étaient restés épars chez les hermites.

On rappella et on rassembla les partis qu'on avait envoyés à la poursuite de Pugatschew, et comme on était sur sa piste on prit le chemin d'Uralsk. On s'égara pendant la nuit, on donna sur les feux des Kirgis, nation indomptable dont plusieurs vagabonds s'étaient répandus dans les landes en avant d'Uralsk. Ils ne connaissent pas la peur et quoiqu'ils fussent fort inférieurs en nombre, on eût à soutenir un petit combat. Il y eût beau-

coup de Russes blessés de flèches, entre autre le comte Marimowitsch aide-de-camp, et quelques uns y perdirent la vie. On tua une vingtaine de Kirkis.

Le comte marcha en avant, accompagné de ceux qui pouvaient aller le plus vite, et au bout de quelques jours ils arrivèrent à Uralsk. Le colonel Simonow commandant de la ville, qui dès le commencement des troubles avait fait une belle défense dans un retranchement avec un bataillon et quatre canons, avait déjà pris Pugatschew sous sa garde, et il le livra au comte à son arrivée.

Quoique l'histoire de Pugatschew n'ait rien d'intéressant, puisqu'il n'était nullement d'étoffe à soutenir une ambition élevée, on croit pourtant devoir noter quelque chose de lui en passant.

Il est né d'une race de Cosaques, dans un village situé sur le Don à quinze mille au-dessus de la Circassie; se trouvant par hasard dans sa jeunesse à
Cir-



Livraison de Pugatschef par le Commandant d'Ural'sk. 1775.



Cirkosk, il aida une fille d'un certain âge à faire boire ses chevaux dans le fleuve, elle le remercia en lui disant qu'il serait un jour Empereur. Depuis ce tems là, cette idée roulait toujours dans sa tête.

Au commencement de la guerre des Turcs il servit parmi les Cosaques, comme simple soldat, et sa bravoure le fit parvenir dans cette troupe au grade de Gorumschi, (enseigne.) Il ne pût pas rester longtems au service, parcequ'il avait été de tout tems voleur de chevaux. Il déserta et alla en Circassie. Il ne lui fût pas possible de vaincre son penchant, on le prit avec son butin, on le transporta lié dans la ville, on le mit entre les mains d'une garde négligente, et il eût l'adresse de se sauver. Il alla jusqu'au Wolga où les orthodoxes lui firent pendant longtems un bon accueil. Mais ennuyé d'eux, il quitta le Wolga, il gagna les habitations des hermites sur les rivières d'Ufa, et quelque temps après il en partit pour aller à Uralsk.

Non loin de cette ville il rencontra dans les landes quelques Cosaques du pays, qui chassaient des brebis sauvages; ils lui demandèrent, qui il était? "Approchez vous", leur répondit il, et reconnaissez moi." Il leur fit voir sur sa poitrine une marque rouge qu'il prétendait être une couronne, en leur disant qu'il était l'Empereur. Ils le crurent sur sa parole, et le conduisirent à un petit domaine qui appartenait à un homme de leur connaissance. Il s'y arrêta quelque tems, et prêta la main aux travaux de la campagne. Ceux qui l'avaient connu les premiers venaient l'y voir très-souvent, et lui firent dans la ville un parti considérable, au point que des conjurés dont le nombre s'élevait jusqu'à cinq cent, vinrent le trouver, et le proclamèrent Empereur.

En dernier lieu Pugatschew prisonnier remis au comte à Uralsk, fut traité avec précaution. On l'enferma dans une cage sur une voiture à quatre roues faite exprès pour lui, afin qu'il n'échappât point, et on l'emmena le troisième jour sous une escorte

escorte de deux compagnies de chasseurs, et d'une compagnie de grenadiers avec deux pièces de canon, et 200 Cosaques du Don et d'Uralsk. Le comte alla en personne avec cette escorte, mais il fit marcher les autres chefs avec leur monde sur la ligne de Samar qui était habitée, où ils trouvèrent des vivres, et du fourage. Le commandant d'Uralsk ne pût donner que pour deux jours de provision à l'escorte; le comte la menait bien par le chemin le plus court, mais il fallait traverser des pays inhabités, en conséquence on emmena un peu de bétail, et on s'aïda de nouveau des moyens qu'on a indiqués plus haut. Après avoir fait à peu près vingt milles, depuis Samar jusqu'au Wolga, ce qui n'était guère qu'un tiers du chemin, on arriva sur les bords de l'Irtisch. Là dans un beau pays est un village isolé qu'on appelle Mosti, du nom d'un pont qui n'en est pas éloigné. Ce village avait été pillé peu de tems auparavant par des Kirkis dans une de leurs incursions; ils avaient emmené presque tous les payfans; sur cent habitans il n'y en avait pas plus de dix qui eussent échappé par la fuite, et ils

se tenaient cachés. L'escorte y séjourna. Le feu prit à une maison dans le voisinage du quartier, où l'on gardait Pugatschew: et il y eût quelques maisons incendiées. Il fallût veiller avec soin sur le prisonnier pour qu'il ne se sauvât pas pendant cette allarme, on le garda bien, et l'on éteignit le feu.

On laissa la cage à Mosti, parceque Pugatschew ne voulait pas s'y tenir tranquille, et l'on prit dans ce village deux voitures de payfans dont une pour lui et l'autre pour son fils, âgé de douze ans, qui était si turbulent qu'on ne pouvait pas le perdre de vue. On les lia tous les deux sur les voitures, et on éclaira la marche de nuit avec des torches. Le comte était toujours présent.

Le colonel des cosaques d'Uralsk dont on a parlé plus haut, Martemianow, qui accompagnait l'escorte, eût un jour une altercation avec Pugatschew, et s'aperçût qu'il avait de l'argent cousu dans son habit. Cela consistait en quatre impéria-

les

les seulement. On lui demanda pourquoi il n'avait pas plus d'argent, et s'il n'avait pas été dépouillé par ceux qui l'avaient garotté; il répondit qu'il ne prenait jamais beaucoup d'argent sur lui, et que lorsqu'il avait fait des prises, il avait toujours laissé le profit à son monde.

De Mosti l'escorte remonta le Wolga jusqu'à Kasper en face de Samara, à soixante-dix milles d'Uralsk, elle s'y embarqua la nuit sur un fleuve impétueux, et elle arriva à Sinbirsk où le comte Panin survint peu de tems après. Alors Suworow remit le prisonnier à Panin qui le conduisit à Moscou. Ce fût là comme on sçait, que Pugatschew subit la peine due aux rebelles.

Pendant le voyage de Panin à Moscou, le comte resta à Sinbirsk, et prit le commandement de ses troupes qui s'élevaient à quatre-vingt mille hommes, qui étaient en quartier d'hyver en différens cantons sur le Wolga dans la province d'Orenbourg, dans le gouvernement de Casan et de Pensa, jusqu'auprès de Moscou.

L v

Vers

Vers la fin de l'automne on appaîsa entièrement les troubles de Baschkiri, qui avaient des liaisons avec l'affaire de Pugatschew, et on anéantit aussi-tôt ce qui restait des petits partis attachés à sa destinée.

Au printemps de l'année 1775. le comte alla aux frontières où était son corps. Il se rendit ensuite sur la ligne de Samara à Orenbourg, où commandait le général Monfurow, et où se trouvait en qualité de gouverneur le général Reinsdorf, avec lequel il eût un entretien. En revenant par Ufa il apprit à l'improviste qu'un successeur de Pugatschew nommé Sametriow, s'était montré sur les bords de la mer Caspienne. Semetriow avait exercé divers brigandages contre les Turcs, il s'était emparé de quelques vaisseaux marchands avec quatre canons, il faisait des incursions par eau et par terre, et il s'approchait d'Astracan du côté du lac Aral.

On prit aussitôt contre lui les mesures nécessaires. Le comte envoya deux bataillons avec de l'ar-

tillerie.

tillerie, et quelques escadrons de dragons, dont les uns s'embarquèrent, et les autres descendirent le Wolga sur sa rive. En même tems il fit part de cette nouvelle au gouverneur d'Astracan.

Semetriow avait été simple soldat d'infanterie sous Tottleben en Georgie, ensuite appointé, et il avait déserté. Il était homme d'esprit et de courage, mais il n'eût pas le tems de se procurer des moyens, son parti était d'environ 300 hommes avec lesquels il vint à Tschernogar, d'où il se retira au travers des landes d'Astracan à peu près vers le milieu du Don. Ses gens qui apprirent qu'on le poursuivait, l'abandonnèrent en route, et quand il arriva sur le Don, il lui restait tout au plus dix hommes. Delà il en envoya quelques uns chercher du pain dans un village voisin. On les arrêta comme suspects. Ils indiquèrent l'endroit où il se trouvait à un demi-mille de là dans la plaine. On y envoya des Cosaques du Don qui le firent prisonnier ainsi que les autres pendant qu'ils dormaient.

On

On fit les fêtes de la paix à Moscou dans l'été de la même année; le comte reçut à cette occasion une épée garnie de diamans. Il vint à Moscou l'hyver suivant, et il y trouva l'Impératrice à la veille de son départ pour Pétersbourg. Il eût le commandement de la division de saint-Pétersbourg, mais il resta encore quelque tems pour ses affaires domestiques tant à Moscou, que dans ses terres.

CINQUIEME CHAPITRE.

Séjour et opérations du comte dans le
Cuban. Etablissement d'un nouveau
Khan en Crimée.

Au mois de Novembre 1776 le comte fut chargé d'une commission pour la Crimée, où se trouvait le lieutenant-général prince Proforowski. Il y arriva au mois de décembre, et il eût le commandement d'un corps qui était en quartier d'hyver aux environs de Perekop.

L'Impératrice avait choisi pour Khan de la Crimée Schaim Ghiray, à la place de Devlet Ghiray. Schaim Ghiray était dans les landes de Cuban chez les Tartares de Nogay. Au mois de Février 1777. il vint de Taman, par le détroit de Caffa, sur Tenikola en Crimée: le comte le reçut sous Perekop. Il marcha au commencement de Mars contre les troupes de Devlet Ghiray. Sans coup férir il les dispersa entièrement par ses marches aux environs de

de Karasbasar et d'Achmetschet, où il vint se poster avec son corps. Deulet Ghiray s'enfuit sur la mer noire à Constantinople, et Schaim Ghiray fût proclamé Khan.

Dans le courant de l'été le comte eût une nouvelle attaque de fièvre, il s'éloigna de la Crimée à cause du climat, il partit pour Pultava, où il fût accablé d'une fièvre inflammatoire et il ne pût se rétablir qu'à la fin de l'automne.

Au mois de décembre on lui confia le commandement du corps du Cuban, où il se rendit par Rostow, Azow et Jay. Ce corps consistait en cinq régimens d'infanterie avec leurs canons de régiment, et douze grosses pièces d'artillerie de campagne, dix escadrons de dragons, vingt escadrons de hussards et cinq régimens de Cosaques. Ils étaient distribués en partie sous un vieux fort gami de murs qu'on appelle Koppyl, en partie dans un retranchement auprès de Taman sur la mer noire; le reste du corps était posté dans les landes de Taman

man jusqu'à Azow, dans des retranchemens et des redoutes de communication, dans chacune des quelles il y avait une compagnie et deux pièces de canon, pour se défendre contre les attaques des bandits de Circassie.

Ces nations de la rive gauche du Cuban, généralement connues sous le nom de Circassiens se partagent en différentes races. On les appelle grands et petits Abasciens Circassiens, dont le pays est renommé par la beauté des femmes, Schaptchiks, Attukays, Temirgois, Cassaïens, et Barays. Les petits Abasciens sont tout à fait payens, les autres, quoique Mahométans observent encore beaucoup de cérémonies payennes, mêlées en partie avec celles du Christianisme. Derrière les Attukays sont les Tartares Naurusis qui ont parmi eux plusieurs pauvres Sultans de la race de Gingis, et surtout beaucoup de celle de Chaban-Sultan: ils tirent leur origine d'un simple pasteur et d'une Sultane empoisonnée: mais néanmoins ils n'ont pas perdu leur titre. Toutes ces races vivent dans une anarchie complete.

Le

Le besoin les rassemble pour voler par bandes de 10. jusqu'à 100 et quelque fois 500 hommes. Ils sont forts et courageux: Ils ont des armes à feu, des sabres, des arcs et des flèches. Ils viennent souvent piller jusqu'aux habitations des Cosaques du Don: et quand on leur tue un peu de monde, ils s'en retournent chez eux, en se défendant toujours. Ils tirent à merveille, et ils sont si légers à la course qu'il est fort difficile de prendre un des leurs. Ce qu'ils cherchent surtout dans leurs incursions, c'est à faire des prisonniers, qu'ils vendent comme esclaves aux Turcs, ou qu'ils emploient à la culture de leurs terres. Il y en avait plus de cent de cette espèce qui appartenaient à Batyr Ghiray, frère aîné du Khan regnant. Il les entretenait avec beaucoup de soin dans un village derrière le Cuban.

Ils infestaient les chemins, et ils attrapaient beaucoup de soldats. À la vérité on avait envoyé des partis sur le rive gauche du Cuban pour user de représailles: mais il était difficile de distinguer les innocens d'avec les coupables. En conséquence

le

le comte jugea à propos de couvrir par des ouvrages toute la rive droite du Cuban. Il y avait depuis l'embouchure du Cuban jusqu'aux lignes du Caucase qui existaient précédemment, de dix en dix mille une petite forteresse, et dans l'intervalle deux forts. On ne fit que réparer ces ouvrages, auxquels le comte mit la dernière main avec le lieutenant-colonel Fock sans aucun ingénieur; ils y employèrent chacun 1500 hommes, et comme pendant tout l'hiver, il n'y eût ni froid, ni neige dans les landes du Cuban, le travail fût achevé en six semaines. On fût bien quelquefois contrarié par des surprises de Circassiens souvent insignifiantes: il y eût pourtant des occasions où ils tombèrent en gros partis, et où il resta jusqu'à cinquante hommes sur la place. Quand les ouvrages furent entièrement achevés, les incursions des Turcs devinrent plus rares, mais ils en faisaient toujours, et les Cosaques furent ceux qui en souffrirent le moins.

Au mois de Mai 1778. le prince Proforowski partit de la Crimée pour aller à Pétersbourg et le

M

comte

comte fût chargé de commander le corps qui était dans la presqu'isle, ainsi que les troupes répandues dans le pays jusqu'au Niéper, ce qui formait ensemble 60,000 hommes sous les ordres du feld-maréchal Romanzow. Le lieutenant-général Tekelli commandait alors en Ukraine, et le lieutenant-général Rhechefski en Pologne.

La porte qui ne voyait pas d'un œil indifférent l'élévation de Schaim Ghiray, faisait des préparatifs de guerre. Elle envoya beaucoup de monde en Moldavie; le rassemblement se fit sous Schotin et elle fit fortir toute sa flotte, forte de 160 voiles, y compris quinze vaisseaux de ligne, sous les ordres du fameux Hassan capitain-Bacha, et d'Alibey de Natolie. Le comte fortifia plusieurs points de la presqu'isle de Crimée, et fit même faire quelques retranchemens dans les montagnes.

Quoique les grands troubles fussent apaisés en Crimée, les Turcs avaient néanmoins devant Achtiar qu'on appelle aujourd'hui Sebastopolé, huit ou dix petits batimens qui étaient arrivés pendant l'hiver

et

et qui tâchaient de tout leur pouvoir de soulever les Tartares. Pour s'en débarrasser, le comte accompagné du Khan près du quel il était campé dans le voisinage de Backtschifarey, fit une tournée à cheval sur le rivage. Il observa les points essentiels, il s'étendit dans la nuit avec ses troupes sur les deux rives du bassin, et fit fortifier les deux côtés de l'entrée du port: le jour interrompit le travail, et on ne le reprit qu'à la nuit. On prit pour prétexte de cette opération, que les Turcs débarqués pour mener leurs troupeaux en terre ferme, avaient tué un Cosaque qui s'était approché d'eux et qu'on avait arrêté un paquet-bot à Constantinople. Les Turcs s'apercevant qu'on se disposait à les bloquer, fortirent du port pendant la nuit, et gagnèrent le large. Cela se passait dans le courant du mois de Juillet.

La grande flotte des Turcs était encor en mer: elle envoya deux députés qui, en débarquant, firent au nom de leur commandant une protestation formelle contre tout séjour des Russes en Crimée, sur-

M ij

tout

tout contre la présence de la flotte russe dans la mer noire, et ils s'exprimèrent très-durement, en qualifiant de corsaires les vaisseaux russes, attendu que cette mer appartient exclusivement au grand seigneur.

Le comte fit la meilleure réception aux deux députés, et il leur remit à leur départ, ainsi que le Khan, une réponse par écrit où l'on disait en substance : Que le gouvernement Tartare avait demandé à l'Impératrice des troupes russes, et que par conséquent ce gouvernement n'avait pas besoin du secours des Turcs; que la flotte russe croisait dans ces parages pour leur sûreté, qu'à l'égard de la qualification de corsaire employée par le commandant Turc, il était responsable de cette injure au grand seigneur son maître, ami de la Russie.

Les députés dans leur voyage par terre, virent avec beaucoup de surprise et d'inquiétude les fortifications, qu'on avait élevées en différens lieux. Peu de temps après leur départ au mois d'Août, toute



Hasan-Pascha est obligé de se retirer de la Crimée 1777.



toute la flotte turque parût sur les rives de la Crimée. Elle s'étendit depuis Kertul jusqu'à Kaslow, et la petite flotte russe resta dans les eaux de Ienikala. La flotte turque manquait d'eau fraîche, et voulait s'en procurer sur le rivage. Mais on lui en interdit les moyens en distribuant sur tous les points des picquets russes armés et prêts à faire feu, s'excusant sur la sécheresse de l'année et sur leurs propres besoins; tellement que le commandant même fit faire d'inutiles tentatives pour avoir de l'eau fraîche. Le comte avait donné des ordres rigoureux là-dessus, parcequ'il pensait que c'était peut être une ruse imaginée par les Turcs, pour mettre du monde à terre.

Quinze jours après toute la flotte turque reprit le large par un bon vent, et se retira à Constantinople.

Le comte avait été chargé par sa cour de transporter de Crimée en Russie des chrétiens Grecs et Arméniens. Il y avait parmi eux beaucoup de

gens aisés qui produisaient au Khan un revenu considérable. Cette commission délicate exigeait de la circonspection. Comme deux ministres du Khan s'y opposaient fortement, le comte fit poster devant leur maison une garde avec un canon, jusqu'à ce qu'ils se délistassent. Le métropolitain des grecs, l'archimandrite des Arméniens, et le curé des catholiques secondèrent parfaitement le dessein du comte; dans l'espace d'un mois ces chrétiens abandonnèrent leurs demeures, et ils émigrèrent avec leurs biens et leurs bestiaux de Crimée en Russie, où ils allèrent s'établir dans le gouvernement de Catherinoslow. Cette colonie était composée d'environ 20,000 hommes. Le comte leur procura des chevaux de poste autant que cela fût possible, il leur donna des facilités pour la route, et fit distribuer à chaque pauvre un ducat pour le départ.

Le comte mit ses troupes en quartiers d'hiver au mois d'Octobre, et resta de sa personne à Koslow. Il avait confié le commandement du corps du Cuban au général-major Kayser.

Dans

Dans le courant de l'été les Attukays avec quelques centaines d'hommes firent une attaque, dans le dessein de surprendre et d'emmener les chevaux d'un escadron de houffards, qu'on avait envoyés au pré. Le capitaine qui commandait l'escadron leur opposa ses gens à pied, ils se défendirent avec leurs carabines, mais les Attukays se servirent habilement de leurs longs fusils à canon rayé, en sorte que hommes et chevaux de tout l'escadron furent perdus. L'infanterie qui était retranchée, ne prit point de part à cette affaire, parceque les chefs n'étaient pas d'accord. C'est toujours là le fort des petits détachemens où l'on n'emploie pas assez de précautions. Au reste tout réussit parfaitement dans ce canton là, et les Circassiens furent repoussés avec perte dans presque tous les engagements qu'ils tentèrent. Les colonels Hamborn et Stoeckritsch attaquèrent avec succès les grands Abasciens, et le territoire des Attukays; quoiqu'il y eût de la perte de part et d'autre, celle de l'ennemi fût beaucoup plus considérable, et les Russes parvinrent comme ils se l'étaient proposés, à maintenir le respect dû à leurs limites.

Le comte s'établit au printems de 1779 avec un gros corps sous Karafubasar, où il fit manoeuvrer ses troupes. Vers le mois de Juin, par un traité conclu entre les Russes et les Turcs, la porte reconnut Schaim Gheray pour Khan des Tartares de la Crimée. C'était là ce que demandait la Russie. Le grand-seigneur comme Calife envoya au Khan un fabre et un cafetan qu'il accepta, mais contre l'usage ordinaire il ne voulût pas permettre que les députés du Divan l'en revêtissent, et il fit porter l'arme et l'habit dans son cabinet.

À la fin de Juin les troupes russes partirent de la Crimée et du Cuban pour retourner en Russie, on abandonna les forts, et l'on fit passer les troupes en revue d'inspection dans différens camps. On ne laissa derrière soi que quelques milliers d'hommes aux environs de Kinburn et de Jenikala: et le conseiller aulique Constantinow resta sous le titre de chargé d'affaires auprès du Khan.

Le comte reçut à Pultava le commandement des troupes de la petite Russie. L'Impératrice lui
 donna

donna en temoignage de sa satisfaction, son portrait sur une tabatière garnie de diamans. Le comte ne fit pas un long séjour à Pultava où il reçut, dès le commencement de l'hyver, l'ordre de se rendre à Pétersbourg.

Il y fût accueilli avec une extrême bienveillance, et la cour le chargea d'une expédition secrète sur la mer de Cuban. L'Impératrice lui fit présent de l'étoile de l'ordre d'Alexandre enrichie de diamans. C'était une étoile que la souveraine avait portée sur un habit de l'ordre.

Au mois de mars 1780 le comte partit pour Astracan. Il y fit les dispositions nécessaires, et il se procura les informations les plus exactes de la Perse, où il était survenu des troubles et une guerre sanglante entre les Khans après la mort de Nadir Schach. Il reconnût les sept bouches du Wolga, et les côtes de la mer caspienne dans ces parages. Mais l'expédition n'eut pas lieu quoique la destina-

tion de son corps et des troupes en général fût déjà déterminée sur le rôle de service. Le comte s'arrêta quelques mois à Astracan, il reçut ensuite le commandement de la division de Casan, il se rendit dans cette province en 1781. et il y resta quelque tems.

SIXIEME CHAPITRE.

Les Tartares de Crimée et de Nogay prétendent ferment à la Russie. Expédition contre les Nogays derrière le Cuban.

Le sultan Mechet Ghiray ennemi juré du Khan Schaim Ghiray, quoique son plus proche parent, souleva les Tartares contre le Khan qui se trouvait dans sa capitale. La fédition éclata en automne, et le Khan s'enfuit accompagné de ses fidèles serviteurs à Kaffa, il s'y embarqua, et se rendit par la mer d'Asow à Petrowsk, forteresse russe bâtie sur la rive septentrionale.

Vers la fin de 1782 le prince Potemkin vint à Cherson avec des commissions de l'Impératrice. Il appella le comte auprès de lui, ainsi que la division de Casan, il eût un entretien avec le Khan à Petrowsk, et il partit tout de suite après pour Pétersbourg.

Le Khan accompagné d'un bon nombre de troupes russes retourna à Backtschifarey, et les troubles furent très-promptement apaisés. Les mécontents avaient proclamé Khan, à la place de Schahim Ghiray, Batyr Ghiray son frere aîné: l'autre frere Arslar Ghiray qui commandait dans le Cuban comme Sérasquier des Tartares de Nogay, se trouvait auprès du frere aîné en Crimée. Ils furent enlevés ainsi que leur suite par les Russes, et après les avoir tenus prisonniers quelque tems, on les embarqua sur le Cuban, et on leur rendit la liberté, tout se termina sans grande effusion de sang; mais le chef des rebelles Machmet Ghiray qu'on arrêta, fût lapidé par ordre du Khan, et plusieurs autres Tartares qui avaient persisté dans leur mutinerie furent punis de mort.

Le comte partit pour saint-Démétrius et pour Afow, où il prit de nouveau le commandement du Cuban au commencement de l'hyver. Le corps consistait en douze bataillons avec leur artillerie, et les grosses pièces de campagne, vingt escadrons
de

de dragons, six régimens de Cosaques, et le surplus en milices du Don sous leur chef Iloweiski.

Le prince Potemkin alla de nouveau à Cherfon à la fin du mois de mai: il y appella le comte, ils délibérèrent ensemble, et le prince retourna bientôt après à saint-Démétrius.

On forma six corps, et deux en Pologne afin de contenir les Turcs en cas de besoin. Le premier de ces corps fut sous le prince Repnin du côté de Kotmisch, le second sous le comte Soltikow à Humann, le troisième pour la reserve dans la petite Russie, le quatrième, comme troupe d'exécution, dans le gouvernement de la Crimée sous le prince Potemkin en personne, le cinquième, était celui de Cuban que le comte commandait déjà, et le sixième au Caucase sous Paul Potemkin.

Le rendez-vous des troupes du comte était sous le fort de Jay, à quinze milles d'Afow dans les landes du Cuban. Il pressa ses régimens de se rassembler:

bler: il y en avait plusieurs qui avaient de longues marches à faire, les uns quittant des quartiers éloignés chez les habitans du Don, les autres venant des lignes du Caucase.

Dans le courant du mois de Juin, une partie des troupes étant arrivée sous Jay, le comte envoya une proclamation par laquelle il invitait les tribus des hordes Tartares de Nogay à venir le voir, il les traita comme d'anciennes connaissances, et leur donna dans les landes un grand gala, où il se trouva environ trois milles Tartares Nogays. Ils se comportèrent amicalement, et retournèrent chez eux le lendemain.

Comme les troupes arrivèrent peu à peu, on les fit avancer sans perdre de tems pour occuper avec des redoutes, la ligne de Jay jusqu'à Tamann, où étaient les points principaux de Kopyl et de Kurky. Le comte resta sous Jay avec quatre bataillons, et l'artillerie de campagne, dix escadrons de dragons, et deux régimens de Cosaques.

Le

Le 28. Juin jour anniversaire du joyeux avènement de l'Impératrice à la couronne, les hordes de Nogay avec une suite nombreuse, s'étaient rassemblées de nouveau sur l'invitation qu'ils avaient reçue pour assister à la fête. Ils étaient au nombre de cinq ou six milles, et tout le canton sous Jay était couvert de leurs tentes.

Schaim Ghiray, Khan des Tartares de la Crimée et de Nogay abdiqua sa dignité, en notifiant aux Tartares trois choses principales: 1°. qu'il s'y déterminait de son plein gré, 2°. qu'ils étaient les maîtres de choisir son successeur. 3°. qu'il voulait vivre et mourir au milieu d'eux. Le prince Potemkin publia aussitôt un manifeste de l'impératrice avec un supplément émané de lui, où il était ordonné à tous les Tartares de prêter serment de fidélité à l'Impératrice; ces manifestes furent aussi expédiés dans le Cuban un peu avant le 28. Juin.

Les troupes étaient distribuées en ordre et par plusieurs divisions aux environs de Jay. Quand on eût

eût fini le service divin en l'honneur de la fête de l'Impératrice, les chefs des Nogays se rassemblèrent et en présence du comte ils jurèrent publiquement sur le Koran, foi et hommage à l'Impératrice. Ils allèrent ensuite vers leurs tribus qui étaient réunies, et leur firent prêter le même serment. Toute cette cérémonie se passa de la manière la plus solennelle, au bruit continu des salves d'artillerie, et des cantiques en action de grâces. On donna des emplois à plusieurs Tartares dans le service de Russie; les plus anciens furent faits officiers d'état-major, et quelques autres simples officiers.

Lorsque tout fût terminé, on donna un grand festin sur une place immense dans les landes. Les convives assis à terre à la manière des Tartares, étaient distribués en une quantité de petits groupes, et tous placés selon leur rang. Le fond du dîner consistait en viandes bouillies et rôties: On avait préparé pour ce jour là cent boeufs, et huit cent moutons. Comme les lois des Tartares ne leur permettent pas de boire du vin, mais seulement

de

de l'eau de vie de seigle, on s'était pourvu de 500 Eimers de cette liqueur (ou 32 mille pintes) dont ils pouvaient boire à volonté: on servit en outre de la bière anglaise (porter) à leurs chefs qui dînèrent à la table du comte. On y porta des santés dans une grande coupe qui fit la ronde, au bruit des salves d'artillerie, et au milieu des cris continuels d'allégresse *Urta* et *Allah*. Chaque table en fit autant. Tout respirait le bonheur et la joie dans cette fête. Les Russes et les Tartares étaient mêlés confusément, et après le repas on voyait des courses de tous côtés entre les Tartares et les Cosaques. Il y eût quelques Tartares qui moururent à force de boire, ce qu'on tient à honneur parmi eux dans les grands galas. On fit le soir un second repas qui fût prolongé fort avant dans la nuit.

On donna un festin semblable le lendemain 29. Juin, jour de saint-Pierre et saint-Paul, fête du patron du grand-Duc; le 30. Juin on servit un déjeuner après lequel les Tartares firent leurs adieux, et ils s'embrassèrent avec les Russes comme des frères.

N

Immé-

Immédiatement après la prestation du serment, le comte envoya par un courier au prince Potemkin l'acte de foi et hommage des Tartares. Ceux de la Crimée ne tardèrent pas à suivre cet exemple.

Quand les Nogays furent de retour de Jay, leur premier soin fût de faire prêter serment de la même manière par leurs tribus, en présence des officiers russes d'état-major et d'autres officiers.

Bientôt après le comte reçut une lettre de l'Impératrice, dont voici la teneur.

A notre lieutenant-général de Suworow!

"Dans les affaires qui vous ont été confiées
 "et notamment dans la commission dont vous
 "avez été chargé, sous la direction de notre gé-
 "néral prince Potemkin, pour la réunion de
 "différens peuples à l'Empire de Russie, vous
 "avez montré pour notre service un zèle et
 "une activité, qui vous ont attiré notre atten-
 "tion, et notre bienveillance particulière.
 "Vous.

"Voulant vous en donner un témoignage public,
 "nous vous accordons la grande croix de l'ordre
 "équestre du prince Wolodimir de la première
 "classe, dont nous vous envoyons les décora-
 "tions; nous vous commandons de les prendre
 "et de les porter conformément aux statuts.
 "Nous sommes.

Sarskoëfélo,

le 28. Juillet 1783.

Cathérine.

Comme on n'avait aucune certitude sur la constance des Nogays, et qu'on ne pouvait pas y compter, on se proposait de transporter petit à petit toutes leurs tribus dans les landes d'Uralsk, et de les défarmer quand l'occasion le permettrait. On tira un cordon très-étendu depuis la rivière de Jay jusqu'au milieu du Don, et dans le courant de Juillet, tous les Tartares de Nogay se rassemblèrent sous Jay.

C'est ici le lieu de parler avec quelques détails de ces peuples si fameux dans l'antiquité, avec les-

N ij

quels

quels Gengis Khan fit, il y a 500 ans la conquête de l'Asie jusqu'à la Chine, et chez lesquels Tamerlan reçut le jour. Les Tartares de Nogay prétendent venir des Usbeks. Tschutschchi, fils aîné de Gengiskhan, se trouvant à la Chine avec ses frères au siège d'une forteresse, essuya une reprimande de son père au sujet de quelques fautes qui s'y commirent; Il s'emporta là dessus, il s'enfuit chez les Kuptschacs, et quoiqu'ils eussent déjà un Khan, il prit part au gouvernement et montra beaucoup de pénétration. Il resta depuis comme souverain chez ce peuple qui avait alors en son pouvoir la plus grande partie de la Russie, ses frontières s'étendaient sur le Wolga, jusqu'à Penfa, Arfamas, et sous la grande forêt de Muron, où l'on voit encore aujourd'hui des retranchemens. Il bâtit sa résidence à Sarayscheck sur la rivière d'Aktoban à neuf milles de Jarizin, qui était une ville riche et d'une grande étendue; il y avait fait venir des architectes de Moscou. Il y a encor actuellement des ruines de quelques rues et de grandes places, où les princes Russes étaient obligés d'acquitter leur tribut. Les

suc-

successeurs de Tschutschchi gouvernèrent avec tolérance, et ne se mêlèrent pas des affaires de religion; le patriarche conserva son autorité, et les loix subsistèrent sur le même pied qu'auparavant. Les princes russes restèrent ainsi soumis aux Kuptschacs jusqu'au tems du fameux Mamay, qui était à proprement parler un grand-visir chez les Tartares, et qui ayant porté ses armes dans l'intérieur de la Russie jusqu'à quinze werstes de Moscou, fût complètement battu et repoussé, par le grand-prince Démétrius Donskoy. Depuis cette époque les divisions intestines et les maladies épidémiques, dépeuplèrent successivement leurs hordes, qui originairement comptaient par centaines de milles; enfin le Czar Jwan Walsilowitsch qui s'empara des royaumes de Kasan et d'Astracan, repoussa ces Tartares dans les landes d'Uralsk derrière le Wolga, et vers la fin du siècle dernier plusieurs d'entre eux traversant les landes de Cuban, se réfugièrent par la Crimée en Bessarabie, et se mirent sous la protection des Turcs.

N iij

Bady

Bady Khan second fils de Gengis devoit ranger entièrement sous ses loix tout le reste de la Russie. Il traita fort doucement les princes qui se soumirent, mais il fût plein de rigueur envers les autres. Le fameux grand-duc Alexandre Newski de Wolodimir ne voulût pas se présenter à lui à son passage, et comme il persista dans son refus jusqu'à trois fois, il était dans le cas de donner satisfaction par l'épreuve du feu. Il s'en défendit, il alla trouver Bady Khan, et lui dit "je veux bien vous reconnaître comme souverain, mais je ne saurais honorer vos dieux, parceque je ne reconnais qu'un seul Dieu. Le Khan fût si content de cette réponse ferme qu'il laissa le prince dans ses états, et lui en donna encor d'autres dans la suite.

Ce Khan traversa la Pologne, et son armée poussa jusqu'aux frontières de la Silésie. Partout où ces nomades passaient ils laissaient derrière eux des colonies, dont on trouve encor des rejettons sous Moscou et en Pologne. C'est de là que descendent les familles Beliak et Korizki.

Les

Les tribus des Tartares de Nogay se distinguaient sous les noms suivans: savoir, les hauts et bas Gedissans, les grands et petits Tschamburluks, les Gedischkulers de la droite et de la gauche, les Kuptschaks, et les Akermans. Ces derniers étaient faibles parcequ'une grande épidémie avait régné parmi eux, lorsqu'ils émigrèrent de Bessarabie en Cuban dans la dernière guerre. Ces peuples jadis si redoutables, qui pouvaient mettre en campagne cent milles hommes de cavalerie, sont maintenant réduits au dessous du tiers de leur ancienne population. Ils sont toujours restés pasteurs. Ils vivent de leur bétail, et ils mangent du ris au lieu de pain. Ils ont commencé très-tard à cultiver le froment. Ils sont vêtus avec une grande simplicité: une peau de mouton neuve est pour eux un habit de fête. Ils ont peu de bonnes armes à feu. En général ils se servent beaucoup de l'arc et des flèches; Ils ont aussi des javelots faits de mauvais bois, tel qu'on en peut trouver dans les landes. Ils sont armés d'un sabre, et plusieurs d'entre eux se servent de leurs couteaux en guise de poignards. Ils

N iv

emplo-

employent aussi, en combattant, de grands marteaux qu'ils attachent à leur main avec une courroie. C'est ainsi que vivaient alors les Tartares Nogays, les descendants du fameux Gengiskhan.

Leur marche sur le Don vers les landes d'Uralsk fût divisée en plusieurs colonnes, sous l'escorte des troupes russes. À la fin de Juillet lorsqu'ils étaient à moitié chemin près du Don, Schahim Gheray avec sa suite entra par le détroit de Ienikala à Taman. Il fit circuler des lettres séditieuses, et souleva secrètement les hordes de Nogay. Il en résulta une revolte assez considérable, et les rebelles se retirèrent vers la rivière du Cuban. Ils éprouvèrent de la résistance de la part de ceux qui étaient restés fidèles à la Russie, parmi lesquels on doit distinguer particulièrement le commandant des Gedissans, et le vieux Mussabeg chef des Tschambur-luks. Ils eurent plusieurs affaires avec leurs compatriotes, il y eut beaucoup de sang répandu, et Mussabeg fût fortement blessé d'un coup de sabre sur le col.

Le

Le comte ne voulait pas recourir à la force des armes pour rétablir la tranquillité. Les Tartares marchèrent contre le cordon; ils allèrent droit au camp au nombre de quelques milliers d'hommes, et ne se laissèrent pas entamer. Ils se présentèrent au passage d'un marais où un officier, qui se trouvait de garde avec une compagnie de fusiliers et un canon, leur résista. Ils le battirent et s'avancèrent avec leur chef qui pressait comme un enragé. Le petit quarré se défendit assez longtems pour recevoir du renfort d'un escadron de dragons, qui campait presque à un mille de là. Une heure après le colonel Telegin qui était encore plus éloigné, arriva en toute hâte avec deux bataillons qui se firent jour tout de suite. Les Tartares furent battus et dispersés: ce combat leur coûta cinq cents hommes. Le poste que le colonel Telegin avait dégarni, était aussi un passage très-important, les Nogays profitèrent de l'occasion, et plusieurs milliers traversèrent le marais, et s'enfuirent derrière la rivière de Cuban dans le pays des Temirgois et des Naurus. On poursuivit les fuyards: mais ils s'éloignèrent en

N iv

aban-

abandonnant leurs immenses troupeaux, et le butin fût d'environ 30,000 chevaux, 40,000 bêtes à corne, et plus de 200,000 moutons.

Le comte se trouvait au milieu du cordon: il fit sa jonction avec le lieutenant-colonel Lefschewitsch, inspecteur-général des Nogays. Il fût informé que Taw Sultan Murfa venait de tramer une nouvelle conjuration: ce Murfa gouverneur d'un jeune Sultan, neveu de Schaim Gheray, voulait élever son pupile à la dignité de Khan, et il avait déjà été plusieurs fois instigateur de révolte. Bientôt la conjuration éclata: Kafanka fût le mot de ralliement que prirent les conjurés. Ils empaquetèrent leurs Kibiks (leurs tentes) ils mirent le tout sur des voitures, avec les enfans les plus petits, et ils poussèrent leurs troupeaux devant eux; ils massacrèrent à leur départ les Russes qu'on avait laissés parmi eux pour les surveiller, et qui ne purent pas se sauver. Les troupes du cordon qui se trouvaient le plus à proximité accoururent sur le champ, mais elles furent obligées de se retirer à cause de

la

la supériorité du nombre. Taw Sultan attaqua Jay à la tête de quelques milliers d'hommes, et fût à la vérité repoussé avec perte, mais néanmoins il continua sa marche sur la rivière de Cuban, et il ramassa le reste des Nogays, ainsi que quelques chefs de ceux qui étaient demeurés fidèles, entre autres Halli Effendi avec sa femme qu'il emmena. Les conjurés campèrent pour la plupart dans les environs de Jay.

Au mois d'Août le comte rassembla ses troupes en un corps sous Kopyl, et il y fit préparer des logemens pour les quartiers d'hiver prochains. À la fin du mois les Tartares firent une attaque derrière le Cuban avec 10,000 hommes; ils traversèrent les landes pour fondre sur Jay où l'on avait laissé une garnison suffisante. Ils se hasardèrent pendant trois jours de suite contre les retranchemens avec tant d'impétuosité, qu'ils y perdirent 400 hommes, et qu'on leur fit plus de 200 prisonniers dans une sortie. Ils s'enfuirent, mais ils réussirent encor à emmener plusieurs de leurs gens qui étaient restés en arrière.

Le

Le prince Potemkin généralissime de tous les corps ordonna au comte dans le courant de septembre, d'arrêter Schaïm Gheray à Taman, de mettre son corps en quartiers d'hyver sur le Don, et de finir l'opération qu'il se proposait d'entreprendre contre les Nogays.

La première chose n'eût pas lieu. Le comte était déjà parti de Kopyl, quand l'ordre arriva, et il était à couvert dans un bois à deux milles de là. Le général-major Jelagin était à Taman avec le colonel Holle. Le comte lui expédia tout de suite un courrier: celui-ci passant la nuit par Kopyl où il devait prendre l'escorte nécessaire, fût obligé de s'arrêter jusqu'au lendemain, parceque le général Philippow qui s'étoit déjà couché avait défendu qu'on l'éveillât pendant la nuit. Il donna au courrier une trentaine de Cosaques, ils furent coupés en chemin par plus de cent Abasciens, et le courrier revint sur ses pas. Isaiow, colonel d'un régiment de Cosaques, fût commandé pour aller à leur tête joindre à la hâte Jelagin sous Taman, et sur le champ il se mit en marche.

Dans

Dans la nuit d'avant son arrivée, Schaïm Gheray fût instruit du fort qui le menaçait. Il avait auprès de lui un parti nombreux, il monta bien vite à cheval avec son monde, et courût le long du rivage à la rivière de Cuban, qui n'est qu'à trois milles de là; il y avait toujours des bateaux prêts, que Jelagin n'avait pas fait retirer, attendu qu'il ne savait rien du projet, et qu'il avait été constamment traité avec politesse par Schaim Gheray. Jelagin et Isaiow coururent après lui, mais il avait déjà passé la rivière. Ils l'appellèrent inutilement, il se défendit de leurs instances en s'excusant, et il alla en Circassie.

Le corps détaché qui était destiné à l'expédition sur la rive gauche du Cuban, consistait en seize compagnies d'infanterie en quatre quarrés, dont chacun avait deux canons légers, seize escadrons de dragons avec autant de canons, et quatre régimens de Cosaques. Il fût ordonné au commandant Iloweiski de marcher directement sur le Cuban avec douze régimens de Cosaques, forts de

500 hommes chacun, et de faire sa jonction avec le comte en tems et lieu.

Le corps avait fait une marche de trente milles. Il remonta la rive droite du Cuban, allant toujours de nuit, et se reposant le jour dans les bois. On marchait dans le plus grand silence, et sans faire de signaux, parceque les Circassiens avaient de gros piquets sur la rive gauche et qu'on ne voulait pas être découvert, par cette raison, le comte ayant rencontré précédemment un Turc détaché de Sutschuk, répondit à sa question "c'est un petit détachement qui était resté en arrière, et que je mène au corps du Caucase."

Le grand quartier-maitre Foedorow était à cheval en avant, et comme il n'y avait pas de chemin frayé sur le rivage, il posta à chaque quart de lieue deux Cosaques qui servirent de guides. Quand ils furent arrivés à la hauteur du canton, que les Attukays habitent sur la rive gauche du Cuban, ils trouvèrent si peu de bois qu'ils ne purent plus cou-
vrir



Défaite des Tartars de Nogay 1783.



vrir entièrement leur marche. La rivière n'avait guère de largeur dans cet endroit là, et les Attukays tiraient vivement sur le rivage tant avec leurs fusils, qu'avec leurs arcs. Ils ne firent pourtant pas grand mal aux Russes, qui se gardèrent bien de répondre à leur feu. Vers midi le comte fit appeler auprès de lui le Bey qui commandait, et lui fit une forte reprimande sur ce qui se passait; le Bey dispersa les tirailleurs en les chassant à coup de fouet. Quant à la destination de la troupe, on donna au Bey la même explication qu'on avait déjà donnée au Turc détaché de Sutschuk.

Le corps s'approcha de la rivière de Laba qui était son but: cette rivière tombe des montagnes du Caucase dans le Cuban. Il n'y avait plus de bois, et la troupe campa dans des fonds pour se couvrir, au reste on ne fût nullement inquiété par les partis ennemis.

Il y avait non loin du rivage, des collines assez élevées, le comte y monta, il aperçut quelques

Nogays

Nogays qui faisaient du foin, et il vit dans le lointain la fumée de leurs feux ordinaires, ce qui lui confirma indubitablement l'avis qu'on lui avait donné, que c'était là le lieu où les Tartares Nogays s'étaient campés. Les Russes prirent du repos pendant le jour. L'après-midi, le commandant du Don, Iloweiski, se joignit à eux comme on était convenu, avec ses douze régimens de Cosaques, et à la chute du jour ils se mirent en marche sur la rive droite du Cuban, qui en cet endroit là est plate et couverte de belles forêts. Il faisait un beau clair de lune à leur arrivée.

À cette hauteur le Cuban est large d'un grand quart de mille : comme on n'avait pas de pontons pour jeter un pont, on fit des dispositions pour passer la rivière à gué, ou à la nage. On envoya en avant quelques Cosaques pour chercher des endroits guéables. L'infanterie se déshabilla tout à fait, et passa le gué toute nue. Les hommes avaient souvent de l'eau jusqu'aux épaules, ils portaient leurs armes et leurs gibernes sur leur tête.

La

La cavalerie mit en croupe les habits de l'infanterie, et l'on portait deux à deux les munitions, afin que la poudre ne se mouillât point. On traversa ainsi la rivière par compagnies et par escadrons, la cavalerie se tenant un peu plus haut, pour contenir la force du courant. Il y avait à moitié chemin une isle spacieuse où l'on se reposa un moment, après quoi on gagna dans le même ordre la rive gauche de la rivière ; elle était fort escarpée, et couverte de roches. Les Cosaques eurent bien de la peine à franchir cette rive à cheval, et surtout les dragons qui portaient les munitions. Il fallût beaucoup travailler pour hisser avec des cordes l'artillerie et le reste des bagages. L'infanterie grimpa en haut et se rhabilla : mais il y avait tant de rochers sur le rivage qu'on ne pût guère se servir des utensiles de retranchement qu'on avait apportés.

Quand tout fût en ordre, la troupe se mit en marche. Après avoir fait un petit mille, elle arriva devant un marais, qu'il fallut traverser : Elle

O

remon-

remonta la rivière de Laba par sa rive droite, et après avoir fait encore un mille, les plus avancés, rencontrèrent une patrouille avec un Murfa, on les fit tout de suite prisonniers, et ils servirent de guides.

Dès le matin on surprit les Nogays. Les Cosaques, dont cette nation avait jadis dévasté le pays sur le Don, exercèrent contre eux la plus horrible vengeance. Le massacre continua jusqu'à midi. Cette affaire eût lieu près d'un vieux château en ruine aux environs de Kermentschuk.

On se reposa une heure, et ensuite on avança de deux milles. Arrivés à la forêt de Farisch qui s'étend jusques dans les montagnes du Caucase, les Russes attaquèrent le reste des Tartares Nogays. Le combat fût vif comme celui du matin, cependant plusieurs Tartares s'étaient sauvés sur l'avis qu'ils avaient eu de cette surprise. Mais les Temirgois et les Nawrus chez qui l'action se passait, et qui défendirent les Nogays firent une perte considérable.

fidérable. Le prince des Nawrus fût tué, et sa fille fût emmenée comme prisonnière.

Les troupes légères se battaient sur les deux rives du Laba. Le combat finit sur le soir, et les vainqueurs se reposèrent sur le champ de bataille qui était dans une plaine. Le lendemain, on poursuivit l'ennemi à la distance de quelques milles, sans pouvoir l'atteindre, les vainqueurs revinrent le surlendemain, et ils repassèrent le Cuban.

Depuis l'époque de Mamay dont on a parlé plus haut, qui fût défait par Démérius Donskoy, jamais les Nogays ne furent aussi maltraités que dans cette journée du premier Octobre. Dans les deux combats, il était resté environ quatre milles hommes ou femmes tués sur le champ de bataille, qui avait un mille et demi d'étendue le long de leurs tentes; les Cosaques, suivant l'usage de ces peuples entraînèrent avec eux beaucoup d'enfans en bas âge.

O ij

Quand

Quand les Russes furent revenus sur la rive droite du Cuban, le commandant Iloweiski retourna sur le Don avec ses Cosaques. Pendant ce tems là les troupes étaient déjà parties de Kopyl, pour aller prendre leurs quartiers d'hiver dans le même canton comme on le leur avait ordonné. Le corps détaché du comte en fit autant; le comte garda seulement quelques compagnies d'infanterie, deux canons, un escadron de dragons et un régiment de Cosaques, avec lequel il marcha directement sur la forteresse de Jay par les landes. Il avait plus de quarante milles d'Allemagne à parcourir, et plus de dix rivières à passer. Souvent ils eurent de l'eau jusqu'à la ceinture, en les traversant à gué, et ils jetèrent des ponts sur les rivières profondes. Faute de bois on faisait ces ponts avec des joncs et des bandes de gazon, assez solidement arrangés pour que l'artillerie pût passer dessus, mais ces ouvrages duraient tout au plus 24 heures, parce que le courant les détruisait, et quand la troupe ne se hâtait pas d'en profiter, il fallait en faire d'autres. Un Murfa et quelques Tartares, qui
fer-

servaient de guides à travers les landes, se dirigèrent trop vers le nord, et cette méprise leur fit faire une fausse route de dix milles. Les vivres commençaient à manquer, et le dernier jour de marche tout était consommé.

Ils arrivèrent à la fin d'Octobre au fort de Jay. Le comte fit les dispositions nécessaires. Il y avait toujours eu suffisamment de monde dans le château et dans le fort de Jay, parce que les chefs des hordes de Nogay s'y trouvaient, sous l'inspection du lieutenant-colonel Lefschewitsch. Après la séparation du férasquier Arstan Ghéray, son successeur Hallil Effendi, gouverneur-général des tribus tartares qui étaient restées en arrière, campa dans le voisinage.

Le comte y rendit quelques visites, entre autres à son ami Murfa Bey, prince des Tschamberlucs, vieillard vénérable. Il n'était pas encore guéri de sa blessure au col. Il eût une grande joye

de voir encor le comte bien portant, il l'embrassa les larmes aux yeux, en l'appellant son fils.

Le comte ne s'arrêta que quelques jours. Il alla au commencement de Novembre par Afow à saint-Démétrius. Il laissa en garnison dans le château une compagnie de grenadiers, une compagnie de fusiliers, et un régiment de Cosaques. Il y avait douze pièces de canon dans le fort.

À l'exception de Taw Sultan et de quelques autres, presque tous ceux qui avaient fui sur la rive gauche du Cuban, écrivirent au comte en lui envoyant des drapeaux blancs; et ils reconnurent leur faute, lui promettant qu'au printemps prochain ils reprendraient leurs anciennes positions, ce que dans la suite plusieurs d'entre eux firent effectivement.

Les Russes, après leur départ de cette contrée, se trouvant fort dispersés, furent attaqués pendant tout l'hiver par les Circassiens, et surtout par les payens

payens d'Abascie. Beaucoup de Russes furent tués, et d'autres emmenés et vendus en esclavage en Anatolie. Enfin ils se rassemblèrent davantage et se mirent en état de défense.

Parmi les Tartares qui revinrent sur leurs pas, était le ci-devant Hallil Effendi qui s'était présenté avec quelques uns des siens avant la fin de l'automne.

Il y a actuellement sur le rivage septentrional de la mer d'Afow environ trois milles Kibiks, ou familles de ces Tartares: chaque famille ou Kibik est composée de quatre ou cinq personnes. Après leur émigration de Bessarabie dans les landes de Cuban, il resta environ mille familles sous la protection des Turcs, et il se trouvait encore sur la rive gauche du Cuban, dans les landes d'Atukay, à peu près mille familles que Bajazet Murfa promit d'amener parmi les autres. Plusieurs de ces familles se font appauvries en changeant de pays, attendu que la longueur du voyage les obligeait, d'abandonner ou de vendre à vil prix leurs bestiaux, qui sont toute la richesse de ces peuples errans.

Pendant le cours de cet automne la peste fit des ravages à Cherfon, et se répandit jusqu'au Don. Ce fléau dura jusqu'à Noël. Au moyen des bonnes précautions qui furent prises, il périt tout au plus cent malades sur le Don, parmi lesquels il n'y avait pas un tiers de soldats.

Le comte passa l'hiver à saint-Démétrius: les chefs des Tartares restés en arrière, avec lesquels il était en bonne intelligence, vinrent le voir très-souvent. Mussa Bey était heureusement guéri de sa blessure: Mechmed Bey, chef des Gedissans, le plaisantait souvent à table sur ce qu'il voulait encore se marier. Le comte lui ayant un jour demandé si cela était sérieux, Murfa Bey lui répondit naïvement "Mechmed Bey a raison!" et il pria le comte de lui faire présent d'une jolie Tartare de seize ans qu'il voulait épouser. Le comte acheta d'un Cosaque du Don moyennant cent roubles, une jeune esclave Tartare, et il l'envoya à Mussa Bey qui l'épousa effectivement. Il vécut encore quelques années après, et il mourût à l'âge de cent huit ans,

ans, presque aussi vieux qu'Attila roi des Huns. Il conserva constamment l'usage de sa raison; seulement ses yeux supportaient avec peine la lumière du jour. Il était d'une forte complexion, il montait presque toujours à cheval, et malgré son grand âge c'était un excellent compagnon, il aimait beaucoup la propreté, mais il dédaignait toute espèce de luxe; fidèle à ses amis, il était l'ami des pauvres, et son plus grand plaisir était de leur faire du bien. Il mangeait beaucoup, et buvait à ses repas de l'eau de vie de seigle toute pure. Ses gens le levaient de table et le portaient au lit comme un prince. Il avait inspiré au comte beaucoup d'estime et d'attachement.

Le ci-devant Khan Schaim Gheray qui avait fui sur la rive gauche du Cuban, retourna au printemps de 1784. en Crimée par Taman et Jenikala, et il partit pour Worwisch qui était le lieu de sa destination. Il passa quelques années en Russie, et s'en retourna ensuite. Les Turcs le reçurent à Chotzim d'une manière convenable à la dignité d'un

O v

Khan.

Khan. Il alla à Constantinople, mais on ne l'y laissa pas entrer: il fût envoyé en exil à Rhodes où on le fit périr de la manière la plus perfide. D'après les loix turques, on ne pouvait pas le condamner à mort, attendu que les Khans et les personnes de la race de Gengis, sont nommément affranchis de toute peine capitale; mais on alléguait pour prétexte, qu'il n'était plus Khan, puisqu'il avait volontairement abdiqué cette dignité.

Dans l'été de la même année (1784.) le comte quitta les Nogays et partit pour Moscou. Il avait acquis leur amitié et ils comptaient beaucoup sur ses promesses. Mais malheureusement cette confiance ne pouvait pas être réciproque, car on ne peut compter sur rien avec ces gens là, qui sont inconstans comme tous les peuples nomades, et qui ne reconnaissent d'autre pouvoir que leur volonté. Ils se décident sur un livre de prédictions ou sur un rêve, et cela suffit pour leur faire violer les engagemens les plus solennels.

Le

Le comte passa d'abord à la division de Valadimir, et en 1785. à celle de saint-Petersbourg. On le reçut avec la plus grande distinction à son arrivée à Petersbourg, et l'Impératrice le combla de bontés.

Fin de la première partie.

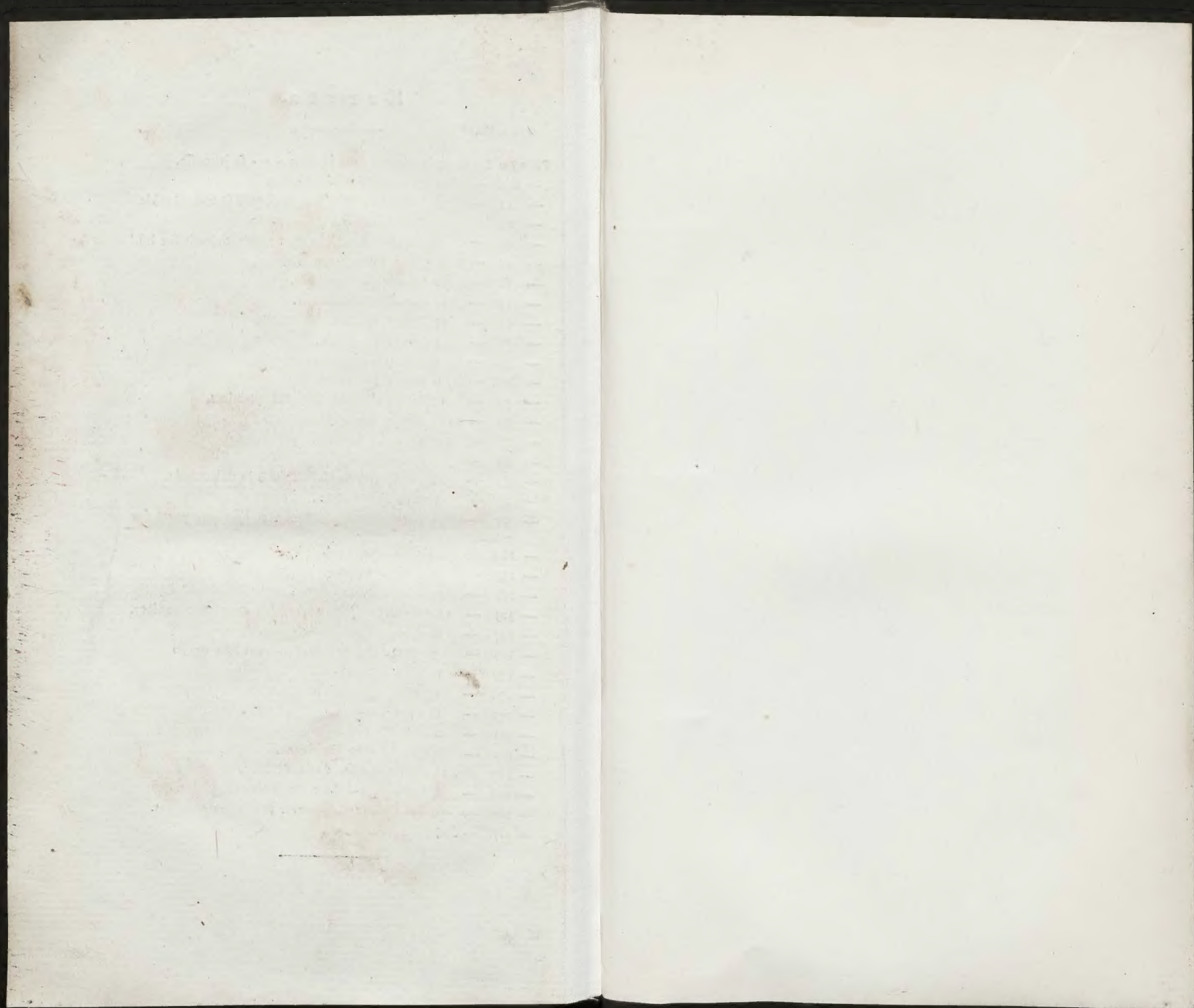
Table des planches.

Les huit planches se rapportent aux pages
suivantes.

N ^o . 1	-	page	-	45
N ^o . 2	-	—	-	83
N ^o . 3	-	—	-	111
N ^o . 4	-	—	-	123
N ^o . 5	-	—	-	147
N ^o . 6	-	—	-	264
N ^o . 7	-	—	-	280
N ^o . 8	-	—	-	207

Errata.

Page 9	Ligne 25 et 26	otez sous le titre - - - la jeunesse.
— ibid —	22	lisez Préobrochenskienne.
— 11 —	16	vers midi, lisez jusqu'à ce qu'il se mette à table.
— 23 —	5	lisez Rymnikski.
— 40 —	8	sans être etc. lisez sans qu'ils tirèrent sur lui.
— 43 —	8 et 9	lisez Foker; Lipski.
— 52 —	12	lisez le 5e Décembre.
— 57 —	13	otez dans l'obscurité.
— 63 —	17	lisez Pinoski.
— 73 —	2	lisez Tschugujew.
— 74 —	8	lisez Tschugujew.
— ibid. —	9	lisez Tschepelow.
— 76 —	14	de la garnison, lisez des quartiers.
— 78 —	18 et 21	lisez Bestuschew.
— 79 —	15 et 20	lisez Kitèïow.
— 82 —	5	lisez Gurner.
— 83 —	15	qui se distribuait lisez à la débandade.
— 87 —	3 et 13	lisez Slonim.
— 95 —	16	porte dont l'infanterie etc. lisez une porte des champs.
— 104 —	3	lisez Oswieczin.
— 113 —	7	lisez Gelagin.
— 122 —	19	lisez chevaux légers.
— 123 —	16	dans un Schischara lisez il faut par une canonicère.
— 147 —	20	lisez par plusieurs Spahis.
— 153 —	7	contre l'usage, lisez Suivant leur usage.
— 159 —	15	lisez Krasnoi-jar.
— 170 —	13	lisez Sametèilow.
— 173 —	15	lisez Jenikole.
— 181 —	2	lisez Kertsch.
— 185 —	8	lisez La mer Caspienne.
— 187 —	15	ainsi que lisez de la division.
— 203 —	8	Les conjurés lisez Les Tartares fidèles.
— 209 —	10	Les Cosaques, ajoutez. Même les cosaques.
— 217 —	18	lisez Woronisch.



Staats-
Bibliothek
15. 12. 33
Reparatur

